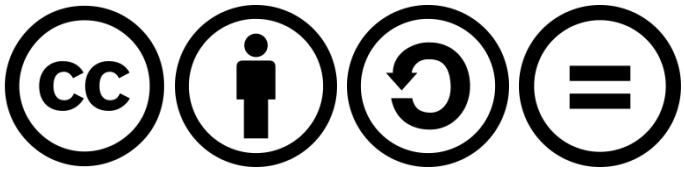
Marine Mariposa

GENÈSE D'UNE FEMME

Marine Mariposa

GENÈSE D'UNE FEMME



L’édition originale de cet ouvrage est parue sur Internet sous forme de document Google Drive, sous le titre *Genèse d'une femme*. Elle a été publiée en français le 1er décembre 2024, sans que le texte subisse d’altérations depuis.
Ce travail n’est pas le fruit de l’IA, mais de la stupidité humaine.
Licence Creative Commons avec attribution, pas d'utilisation commerciale et pas de modification.
Aucun dépôt légal. Ce livre est présenté sans soutien financier du gouvernement.

Préfaœe dos au miroir

Chers lecteurs,

Ce livre que vous tenez là est un fruit cueilli au cœur du jardin d'Éden, empreint de parfums floraux mais dont la chair est mûre. Provient-il du sommet de l'arbre de vie ou de celui de la connaissance du bien et du mal, entraînant la mort? Est-il d'un rouge vif comme le cœur de bébé battant dans un ventre maternel ou comme le sang versé sur une scène de crime? Approchez-vous, goûtez-y avec les yeux et voyez par vous-mêmes; seule l'expérience vous permettra d'en juger la nature. S'il est vrai que l'existence précède l'essence et qu'on coupe le mal à la racine, alors ces deux arbres poussant l'un auprès de l'autre, « vous les reconnaîtrez à leurs fruits. »

Sachez que cette œuvre littéraire n'est rien de moins que le testament d'une âme déshéritée, ayant perdu le paradis. Dans chaque vers elle s'immortalise, cette immortelle qui n'est pas proie aux vers, naissant de sa propre mort, s'enterrant vivante dans l'inspiration, se créant en se désintégrant dans la forme. *Genèse d'une femme* est le chant du cygne d'un esprit qui, sous l'aile de Dieu ayant rencontré des ombres froides, a senti le ciel tomber sur sa tête. N'ayant plus d'ailes pour raser les cimes aux côtés des aigles, j'ai dû en ramasser les plumes et les tremper dans l'encre des larmes, et écrire, écrire, écrire… Écrire dans l'espoir que ma plume d'auteure me chatouille comme les nuages auparavant, afin qu'en riant aux anges ma voix s'élève au-delà de l'atmosphère terrestre. Il m'a fallu mordre la poussière comme une feuille d'automne pour que, sur des pages blanches, enfin j'ose lâcher mon cri du cœur, mon hurlement de loup, mon feu intérieur, mes sanglots à cadence musicale, mes tripes qu'aucune table n'accueille.

Mon art, hélas, a vu le jour quand j'ai mis fin aux miens, quand mes yeux se sont ouverts en mangeant le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Contrairement à ce que l'on dit, la mort ne survient pas lorsqu'on pousse un dernier soupir mais dès le premier souffle de vie qui annonce l'expiration, non pas lorsqu'on ferme les yeux mais quand on les ouvre sur le monde. C'est alors qu'ont péri toutes les illusions qui me gardaient en vie, que mon âme s'est séparée de mon corps de par la conscience enfermant dans son regard l'instant présent. Depuis, ayant réalisé que je ne suis que poussière retournant à la poussière, poussière secouée des sandales d'un cosmos monstrueusement immense et indifférent à mon sort, mon existence n'est plus que le sentiment d'être écrasée par le poids de la mortalité, de la gravité, de mon univers qui s'effondre. D'où la question qui tue : comment avancer malgré que je n'aie nulle part où aller, exilée sur une terre étrangère sans possibilité de retour au jardin d'Éden?

Comment donc? En découvrant le pourquoi du comment, en donnant du sens à ma vie, en trouvant ou en traçant ma propre voie. Tant qu'à avoir perdu ma place au paradis, aussi bien partir à la chasse au bonheur, maintenant que j'ai faim de justice et de paix, de la tendresse des bras d'autrui, des frissons envahissants de la beauté, d'émerveillement et d'extases de toutes sortes. Ainsi, je veux cultiver et garder mon jardin secret comme Adam lorsque l'Éternel l'a placé dans le jardin d'Éden, quitte à ne jamais récolter les fruits de mon travail. La seule chose qui m'importe, c'est d'y planter et entretenir des arbres de toute espèce, agréables à la vue et bons à manger, afin de me promener dans les allées sans manquer d'ombres où me reposer. Je désire m'immerger dans de vagues pensées, au cours de mes rêveries, pour me rappeler la douceur féminine avec laquelle me berçaient les quatre bras du fleuve qui arrosait le jardin d'Éden.

Comme Adam, justement, j'ai laissé venir vers moi tous les animaux des champs et oiseaux du ciel, afin de choisir comment les appeler. Mettre des mots sur mes idées, émotions et expériences personnelles m'aide non seulement à mieux comprendre ce que je vis, mais me donne un sentiment de

puissance. Aucune situation ne peut me dominer tant que j'ai la capacité de l'interpréter, puisqu'elle m'appartient et est intégrée dans mon histoire dès que je lui attribue un sens. L'être humain, façonné à l'image de Dieu, comme Lui crée le monde par la parole lorsqu'il en nomme les objets, car le langage est l'outil par lequel notre pensée les possède. Cette faculté précieuse nous permet de projeter notre immanence sur la matière, d'esquisser un portrait humain de notre environnement, sans quoi nous ne parviendrions pas à nous reconnaître en lui et son dialecte nous serait étranger. Ces bêtes sauvages que j'ai désignées par des noms sont mes passions, que j'ai domptées en les charmant avec la lyre d'Orphée.

Mais qu'en est-il du serpent? Ai-je réussi à le faire danser au-dessus du panier avec ma flûte de Pan, lui qui m'a blessé le talon et dont j'écraserai la tête? Cet ouvrage, je l'ai rédigé en tant qu'ennemie mortelle du reptile de l'égo mais avec la volonté de lui tourner l'autre joue, en tant que fière descendante d'Ève. Voilà que, depuis des mois voire quelques années, elle fait irruption régulièrement dans mes réflexions, mon imagination et mes rêves nocturnes, comme motif récurrent au sein de mon monde intérieur. Ève, je l'ai souvent blâmée pour les maux de l'humanité au même titre que Pandore, souvent défendue en disant qu'elle avait raison de vouloir s'affranchir de l'ignorance, mais pas une fois elle ne m'a laissée indifférente. C'est pourquoi la plupart des poèmes sont écrits du point de vue d'Ève, dont mon existence suit l'exemple, mais sans autre but que d'illustrer ma vie et celle de nombreuses femmes par le biais de la sienne. Je n'ai ni cherché à la juger, ni à justifier ses actions, mais à lui rendre justice en la représentant sous une forme imparfaite mais attachante, nuancée mais claire dans ses intentions, bref, profondément humaine.

Car à mes yeux, à travers la faute originelle, elle incarne la transition de l'enfance à l'âge adulte de beaucoup d'entre nous qui avons été socialisées au féminin. Qui parmi nous ne se retrouve pas en elle, n'a pas connu la Chute, ne saurait composer ses propres *Songs of Innocence and of Experience*? Quelle femme ne préfère pas Ève à n'importe quel autre personnage de la Bible, même à Dieu, non pas parce qu'elle serait dotée de vertu ou aurait fait preuve d'héroïsme mais parce qu'elle nous ressemble? Ève, dont le prénom signifie « respirer », « vivre », « donner la vie », est le paradigme du tracas auquel fait face l'Humanité : où aller, maintenant que le chemin de l'arbre de vie est gardé par des chérubins agitant une épée flamboyante? Jetée dans le monde et contrainte d'y exister, comment agira la Vie? S'armera-t-elle et luttera-t-elle contre les anges pour qu'ils lui ouvrent les portes du paradis ou les suppliera-t-elle à genoux? Affichera-t-elle un air de repentir, implorant le Seigneur de lui pardonner d'avoir péché, ou Le maudira-t-elle de l'avoir bannie de l'Éden? Essaiera-t-elle de planter des arbres fruitiers dans le jardin de l'utopie ou se résignera-t-elle à habiter le désert des vanités et possessions matérielles, dont les dunes sont caressées par les vents de l'oubli? Une rédemption est-elle possible pour la femme? Cela vaut-il la peine d'attendre que de Marie, la nouvelle Ève, naisse le Sauveur?

En ce qui me concerne, Ève est surtout l'archétype accompagnant ma crise de la vingtaine, cette période liminale où je n'ai ni sécurité garantie par les adultes ni autant de stabilité que les gens dans leur trentaine. Confrontée à l'embarras du choix, à la pression parentale de réussir et au constat que mes décisions m'affecteront pour le restant de ma vie, souvent j'éprouve de l'anxiété et une confusion intolérable par rapport à mon identité. Une partie de moi souhaite se sentir jeune et libre, faire la fête jusqu'à minuit, profiter au maximum, vivre en mode YOLO pour ne plus souffrir du syndrome FOMO, se distraire comme s'il n'y avait pas de lendemain, mais en même temps je dois maintenir un comportement mature et faire comme si je savais ce que je fais. D'un côté, je me pense prête à conquérir le monde, mais je suis à la fois accablée par le doute, la crainte d'un avenir incertain et l'impression d'être en retard sur les autres. Perpétuellement déchirée entre ma tendance au conformisme qui me rassure et la rage, la révolte, le refus de l'harmonie qui bouillonnent en moi, je comprends mieux que jamais auparavant le sentiment d'exclusion sociale et d'aliénation à elle-même que devait éprouver Ève en perdant le paradis. Moi aussi, je regrette d'avoir tendu le bras vers le fruit défendu, mais je ne regrette pas de le regretter car ainsi je participe aux misères de Celui qui a tant regretté d'avoir fait l'Homme qu'Il a provoqué le Déluge.

Au fond, aucun regret n'est pire que celui de n'avoir rien à se reprocher. Ceux qui dorment la conscience tranquille soit n'ont pas vécu assez longtemps, soit n'ont pas suffisamment osé. N'est-ce pas que sur leur lit de mort, la plupart des patients entourés de leur famille ne regrettent que les rêves qu'ils n'ont pas réalisés, les projets qu'ils n'ont pas entrepris et les moments qu'ils n'ont pas passés auprès de leurs proches – c'est-à-dire, ce qu'ils n'ont pas fait et non ce qu'ils ont fait? *Genèse d'une femme* est une de ces erreurs dont je me réjouis, un accident de mon évolution personnelle, un cri de douleur poussé par des feuilles vierges : « Un enfant est né! ». Elle traduit ma foi accordée aux paroles de Paul de Tarse, selon qui la femme « sera sauvée en enfantant », mais l'enfant en question est ce livre dont les yeux de lumière évoquent le *Fiat lux!* à l'origine de toute chose.

Ai-je donc partagé ce document en vue de convaincre autrui de la vérité du christianisme? Certainement pas! À mon avis, les religions sont à la spiritualité ce que les langues sont au langage, c'est-à-dire des moyens divers par lesquels nous donnons du sens au monde. Si nous parlons et écrivons des phrases, ce n'est pas au nom de la vérité – car la vérité est connue à travers l'expérience directe de la réalité – mais en vue de mettre en commun nos interprétations et de nous raconter des histoires collectives. Pour moi, chaque religion est telle une langue composée non pas de mots mais de symboles et rituels, et il est tout aussi important de préserver les traditions de mes ancêtres que de penser dans ma langue maternelle. Si j'ai chargé mon recueil de poèmes de références au christianisme, c'est uniquement afin d'exprimer des réflexions existentielles d'une manière qui me parle, non pas en les emprisonnant dans des dogmes mais en créant « de l'onirisme saveur ancien testament aux épices du panthéon grec » (Jefftube, abonné à ma page Instagram). Et quoi de mieux que des métaphores bibliques et mythologiques pour aborder des thèmes universels, pour décrire le mal du XXI^{ème} siècle sans pour autant dépouiller l'art de sa nature intemporelle?

C'est bien l'universalité de l'expérience humaine que j'ai voulu souligner dans cette œuvre, mais pour ce faire je me suis limitée à mon vécu. Par souci d'exactitude, j'écris principalement à la première personne du singulier, étant donné qu'il m'est souvent arrivé de projeter mes émotions sur les autres par manque d'accès à leur ressenti. J'espère qu'aucun individu, en me lisant, ne cherchera à me comprendre, mais se servira de mes vers comme d'un miroir pour se pencher sur son propre reflet. Car mon âme est derrière le visage de l'humanité tout comme le dos d'un miroir en soutient la face polie, lui tournant le dos pour le fixer. Regardez-vous en moi, chers lecteurs, et dites-moi ce que vous voyez! En vous narrant ma vie, j'agis en porte-parole de l'ensemble de la génération Z, ainsi que de celles qui l'ont précédée. En relatant des événements au « Je » féminin, je mets de l'avant la perspective et le rapport au monde médiés par le fait d'être une femme, sans toutefois exclure les hommes qui ont eux aussi un côté féminin.

Mais pourquoi, alors que *Genèse d'une femme* est un texte autobiographique, ai-je opté pour l'utilisation d'un pseudonyme plutôt que de mon vrai nom? Pourquoi, en cette époque où il est coutume de publier son quotidien sur les réseaux sociaux, où les fans s'intéressent davantage aux relations amoureuses de l'artiste qu'à l'art, où ne plus avoir le moindre secret est le dernier rempart contre les accusations d'écrire avec l'intelligence artificielle, ai-je préféré dissimuler mon identité? Parce qu'autant qu'il m'est naturel d'être personnelle dans l'art, je désire que ma personne et l'art que je fais demeurent disjoints, parce qu'il m'est particulièrement ardu d'être personnelle quand ça implique de me présenter en tant que personne. Si les gens voyaient mon visage et étaient au courant de mon vrai nom, sans doute qu'ils associeraient mon art à ma personne changeant de masque selon le contexte.

Or, sachant que ma personne et mon essence consistant en pure intériorité sont irrémédiablement séparées, je veux éviter à tout prix qu'on établisse un lien entre les deux. Sinon, je craindrais que la communication de mon essence dans l'art soit obscurcie par la personne derrière. J'ai envie qu'on sache qui je suis mais pas que je suis, pas que c'est moi, car dès que le « c'est moi » prend la place du « Je suis » l'on devient l'objet d'un autre cerveau. Je rêve qu'on me connaisse à travers mon

œuvre sans qu'on m'y reconnaisse, qu'on lise entre les lignes sans lire en moi, car je ne suis réellement présente que dans l'espace vide entre les mots peinant à dire l'ineffable. J'écris parce que je suis écriture plutôt qu'écrivaine, afin que mes idées aient enfin une forme, afin de dévoiler mes secrets sans les prononcer, de crier en silence, de pleurer sans larmes. J'écris afin d'être vue sans qu'on me regarde et d'offrir à ma vision des choses une existence indépendante de la mienne, pas pour l'enchaîner à moi, afin de libérer dans le monde mes fantaisies d'évasion.

De toute façon, en quoi le fait que je m'appelle Marine ou Céleste, que j'aie les cheveux clairs ou foncés, que ma peau soit blanche ou noire, que j'aime un homme ou une femme, que j'étudie en droit ou en médecine ou travaille chez Tim Hortons, est-ce pertinent par rapport aux concepts ayant inspiré mon art? Me déclarer l'auteure de ces poésies étrangement philosophiques, inhabituelles pour mon âge et exquisément sensibles, en revanche, aurait des répercussions inacceptables sur ma vie : j'existerais aux yeux des autres. Je serais alors captive à leurs regards et trop vulnérable pour m'endurer, au point qu'il me faudrait renoncer à l'art au profit de la littérature pour ne pas m'exposer davantage. N'est-ce pas pour ça qu'après avoir mangé le fruit défendu et entendu la voix de Dieu, Adam s'est caché, parce qu'en se connaissant soi-même l'on se rend compte qu'aucun costume de culture ne couvre notre nature? Parce que la mise à nu entraîne une honte profonde, surtout chez une demoiselle, et provoque un sentiment de dépossession de son être? N'ayant rien d'une exhibitionniste, j'enrobe mon esprit de matière sans table afin de protéger mon intimité émotionnelle.

Le symbolisme, le travail sur la forme et le nom de plume/alter ego digital de Marine Mariposa sont les habits de peau que je revêts, en tant que créature déchue du rapport direct avec mon environnement. J'ai, en effet, appris à mes dépens qu'il n'est possible d'avoir une vie privée qu'en privant de ma vie ceux qui en font partie, qu'il vaut mieux ne pas jeter mes perles aux pourceaux mais à la mer. À force de ne m'ouvrir que pour être ensuite bouillie dans une casserole, je suis rentrée dans ma coquille et je me suis réfugiée au fond de l'océan, parmi les épaves du passé, les trésors de bonne guerre et les récifs coralliens aux nuances de ma pensée. Je me suis habituée à garder mon cœur d'où viennent les sources de la vie comme on garde une promesse, des vœux de mariage ou un secret de Polichinelle, comme on garde ses distances, la tête froide ou haute, le sourire ou le sérieux, la foi ou les yeux ouverts, en me gardant de baisser la garde.

Le choix de l'anonymat n'est donc pas anodin, ayant maintes fois été qualifiée d'hypersensible, de bizarre ou de schizophrène. Ma perspective singulière est perçue comme une hallucination par ceux qui ne la partagent pas et ma manière de réfléchir, comme du délire par ceux qui ne comprennent pas, et j'ai hélas constaté qu'offrir les explications qu'on me demande empire les malentendus comme si je parlais une langue étrangère. Quant aux compliments, ils me déplaisent tout autant, car ce n'est pas tant la nature des commentaires de mon entourage qui me perturbe que le fait qu'ils résultent d'une interprétation également fausse lorsque positifs et qu'on requière des clarifications de ma part. S'ensuivent des questions comme « Quand finiras-tu ton projet? » et « Quelle est la prochaine étape? », ce qui me donne l'impression que mes plans ne m'appartiennent plus, que la réalité de quelqu'un d'autre les a englobés et que, dès lors, leur achèvement ne serait que le fruit de motivations externes. N'ayant pas la volonté de justifier mes intuitions et de défendre mon identité devant ma famille, mes amis et mes collègues, j'agis en conséquence, c'est-à-dire avec discrétion. Rien ne sert de poser un vase en porcelaine au milieu de la place publique si l'on n'est pas prête à tenir tête aux enfants et malfaiteurs qui tenteraient de le briser.

Après tout, ne suis-je pas déjà brisée? N'ai-je pas brisé le silence, me cassant ainsi la voix? À quoi bon briser la glace? N'ayant pas pu naître sans bruit comme il m'aurait plu, je compte vivre en détachant ma voix de mon nom, en transfigurant ma chair en paroles, en n'étant présente qu'en tant que fantôme dont les chaînes grincent sans qu'on l'aperçoive. Je souhaite mourir en laissant trop peu de traces pour qu'on retrouve le chemin vers ma personne, quitter la Terre comme si je n'avais jamais existé, car aucune fleur ne pousse là où l'être humain a piétiné le sol pour y graver son empreinte. J'aspire à

m'effacer, à me fondre dans le néant, afin que tout souvenir de moi soit jeté dans le cours du temps comme la dépouille d'un inconnu. Et je vous supplie – grands dieux! – de permettre aux rivières tumultueuses de l'Histoire de s'écouler sans moi, pour que je goûte la douceur du Léthé.

Car, l'horloge ayant pris l'avance sur l'éternité, l'immortalité à travers l'art ne saurait me satisfaire, et je préférerais subir n'importe quel châtiment du Tartare plutôt que d'être emprisonnée sous la forme d'une image dans la mémoire collective. Contrairement à la plupart des gens, je ne crains pas d'être oubliée et ne rêve pas d'être connue mais crains d'être connue et rêve qu'on m'oublie, et si je devais choisir entre le superpouvoir de voler et celui d'être invisible je pencherais pour ce dernier. N'étant pas comme eux, un soleil rayonnant au zénith, comme la lune j'éclaire le globe terrestre d'une lueur qui n'est pas la mienne et j'influence le mouvement des marées par la gravité de mes souffrances. Ne réaliserais-je alors pas un geste artistique par excellence si je m'écrasais de nouveau et revenais à l'état de débris d'avant ma formation, au lieu de tourner en rond? Malheureusement, étant consciente de l'impossibilité d'un tel acte, je fuis les rayons aveuglants du soleil en cherchant refuge dans mon côté obscur, soit dans ma face cachée derrière le visage que reflète le miroir.

Pourtant, ce serait un crime que de laisser mes concepts et mon talent d'écriture sombrer dans l'abîme avec moi, alors qu'un livre a le pouvoir de toucher des âmes innombrables. S'il est décidé que moi, je resterai dans l'ombre des amoureux, des insomniaques et des hors-la-loi, je veux qu'au contraire les dons que j'ai reçus soient mis en lumière et brillent sur le monde. Tant qu'à me faufiler ni vue ni connue dans l'espace entre les lignes, je deviendrai l'œil qui voit et connaît, en croisant les doigts pour que ma vision ne soit pas qu'un ensemble de clichés séparés par des clins d'œil. J'aimerais qu'on observe le ciel des idées à travers moi comme avec un télescope, que mon invisibilité contribue à diriger l'attention de mes lecteurs vers l'essentiel. Je me sentirais comme une égoïste si j'étais la seule à ne pas offrir de cadeaux de Noël, mais s'il faut faire preuve de générosité, je désire l'exprimer en tant que Secret Santa plutôt qu'en descendant bruyamment par la cheminée.

Tant qu'à participer au tournage du film de l'Histoire, j'entends le faire en tant que scénariste dont la figure n'est pas en tête d'affiche plutôt qu'en tant qu'actrice. C'est à Marine Mariposa qu'il revient de vivre sous le feu des projecteurs et non à moi, à mon personnage et non à ma personne. Car tant qu'on est sur scène ou devant des caméras, l'on n'a d'autre choix que d'avoir mémorisé ses répliques, de porter un masque social et de jouer son rôle. L'on ne peut être pleinement soi-même lorsqu'on est quelqu'un ouvertement, d'où la raison pour laquelle il me semble meilleur de demeurer dans l'obscurité. Je partage l'opinion de Banksy et de plusieurs artistes mystérieux comme lui (Daft Punk, Marshmello, Deadmau5, Elena Ferrante, l'auteur de *Diary Of An Oxygen Thief*, etc.), selon qui « If you want to say something and have people listen, then you have to wear a mask. If you want to be honest, then you have to live a lie. » Si par malheur je perdais le masque de Marine Mariposa et qu'on me défendait de souffler ma vérité sans sortir des coulisses, ma vérité ne serait plus qu'un masque porté par habitude.

Marine Mariposa est la voix faisant écho à la vérité de mon cœur, la surface réfléchissant l'éclat de mon feu intérieur, précisément parce qu'elle n'est pas réelle. Si elle l'était autant que moi, elle ne pourrait plus servir d'intermédiaire pour que je dise ma vérité, car la réalité de son existence écraserait les ailes de mon imagination, emprisonnerait les possibilités dans la probabilité, et enfermerait mes rêves dans la chair et l'os. Mais, n'étant que pure abstraction fluctuant dans le vide, n'ayant ni nom de famille, ni visage identifiable, ni présence officielle dans le monde, elle me permet de montrer qui je suis secrètement, dans la solitude de ma chambre où nul ne m'observe, et ce, sans me dévoiler. En tant qu'entité désincarnée, elle est un réceptacle idéal pour que j'y incorpore des métaphores, et son histoire est vraie sans pour autant être inspirée par des faits. Son histoire est la mienne, celle d'Ève et de nombreuses femmes, une histoire sans dates, sans chronologie, sans schéma narratif et sans contexte spatio-temporel car elle est atemporelle. Sa vie est un incipit apocalyptique, un commencement par la

fin, une naissance à travers l'effusion de sang, car c'est le sang des premières règles qui marque le début de la fertilité; et quel accouchement n'est pas suivi de lochies?

Bref, elle est née de la mort, cette pauvre Marine Mariposa. Ayant vu le jour dans la nuit de l'âme, elle représente deux façons de mourir, soit en me noyant au fond de l'océan ou en brûlant mes ailes dans le feu. Tous deux bleus comme mon cœur, la mer et le Morpho menelaus se rencontrent dans la lumière au bout du tunnel qui leur donne leur couleur, mais l'une me tire vers le gouffre alors que l'autre flotte dans les airs et m'élève jusqu'aux plus hauts cieux. Et moi, je ris aux éclats, je danse au rythme des saisons et je saute de joie, je virevolte et je gambade dans le pré de l'Asphodèle, embrassant la transformation survenant à travers la mort intérieure. Je meurs gaiement en vivant, à chaque instant où je respire, comme si tout en moi célébrait le Día de los Muertos, comme si mes os craquaient en jouant la chanson de coffin dance, comme si mon corps était une stèle funéraire au sein du Cimitirul Vesel. Ne reste que l'autre question qui tue: après le Calvaire, le Christ quittera-t-Il le lieu du crâne pour ressusciter? Et puis : existe-t-il une vie après la mort pour celle qui est morte avant de vivre, qui ne sait vivre qu'en mourant? Mon navire échoué retrouvera-t-il le chemin vers le bon port, remontant chargé de trésors? Le phénix renaîtra-t-il de ses cendres? Sortirai-je du cocon, de ma bulle, de ma coquille d'œuf, ou vivrai-je dans le nid familial pour garder ma zone de confort?

Enfance, paradis perdu est ma lettre de suicide, ma lettre d'adieu adressée au monde dont je suis divorcée. Cette dernière lettre, cependant, n'est pas écrite en prose mais en vers, afin que mon chant du cygne soit musique avant toute chose, que ma chute culmine en apothéose, qu'avec la flûte de Néron en main je m'écrie : « Quelle artiste meurt avec moi! ». Ayant tué la bonne fille, l'élève modèle, l'enfant sage que j'étais, dans « Sophia est morte » j'exalte la rébellion et l'assassinat de la Raison par lesquels j'ai commis ce suicide non pas physique mais politique. Car l'Homme étant un animal politique, qu'est-ce que l'ostracisme subi durant mon adolescence, sinon le choix de boire la ciguë et l'avis de décès de toute forme d'humanité dont j'étais dotée? Qu'est-ce que ma disparition dans la nuit et ma fuite loin des regards foudroyants des critiques, sinon la suite naturelle d'une mort de ma nature, d'une mort aussi naturelle que le démaquillant, d'une mort non seulement volontaire mais de ma volonté de vivre? Et la publication de ce livre, sinon l'abandon des possessions annonçant le suicide, excepté qu'il ne s'agit pas d'un suicide du corps mais de l'âme à travers l'anéantissement de l'égo? Raison de plus de me cacher derrière un pseudonyme, puisque je suis de ceux qui préfèrent se suicider en secret plutôt qu'en public, soit sans témoins, sans alibi, sans preuve hormis ma lettre.

L'écriture est ainsi le moyen par lequel je pose ce geste criminel qu'est le suicide, homicide contre moi-même et péché contre l'Esprit-Saint. Je suis une hors-la-loi à l'échelle cosmique, le parrain d'une mafia ni italienne, ni russe, ni japonaise mais universelle, parce que la création littéraire est un meurtre. En écrivant, je mets à mort l'instant présent, je décime une infinité de possibilités en ne donnant vie qu'à une seule, je fais sauter la cervelle de la logique, je crève les yeux de ma vision des choses et, surtout, je vous assomme, chers lecteurs. Si vous vous êtes rendus jusqu'ici sans être déjà morts d'ennui, sachez que cela fait de vous des nécrophiles, car cette œuvre est le cadavre d'une myriade de formulations alternatives qui m'habitaient avant l'acte d'illégitime défense. J'écris pour me sauver sans devoir me sauver de là, pour me garder en vie et, d'abord et avant tout, pour me garder de la vie quand ça me tue de la vivre. J'écris pour avoir un espace où vivre lorsqu'à peine je survis dans celui qui m'entoure, afin d'exprimer des parties de moi que les contraintes physiques et sociales du monde m'empêchent de concrétiser. Créer est à la fois ce qui prévient l'autodestruction et le comportement kamikaze par excellence, car en ce faisant je désintègre ma pensée en mots, mon ressenti en images et mon chaos interne dans la mesure des vers.

Enfance, paradis perdu n'est rien de moins que le récit de cette décomposition de soi menant à la composition de strophes, décomposition de la matière organique qui s'opère à travers la connaissance. La connaissance, tragédie de la conscience sans actes, ne libère pas mais condamne, car

elle dissèque les choses au lieu de vivre en elles, les dépouille de leur mystère et profane la tombe de Dieu. Puis, rapace me nourrissant de la chair du fruit défendu, je m'assois à table en larmes, avec un air endolori, en regrettant d'avoir mangé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal au lieu de l'arbre de vie. La perte du paradis, succédée par des questions existentielles (« Genèse des questions ») et un sentiment d'aliénation par rapport à la Terre (« Déracinement intérieur »), entraîne une quête de l'immortalité à travers l'art, la religion et la technologie aussi vaine que celle de Gilgamesh (« La fontaine de jouvence »). Celle-ci n'est interrompue que par le constat de l'universalité et l'inévitabilité de la mort, à travers l'infarctus du myocarde de mon chien, la peine éprouvée après le suicide d'un camarade et le deuil de mes amitiés telles qu'elles étaient avant le départ pour l'université. Tiraillée entre le désir de me projeter dans l'avenir, champ de possibilités infinies (« Au pré du cheval sauvage »), et celui de réaliser l'impossible en retournant en enfance, je me tourne finalement vers l'oiseau doré de l'Idéal et le supplie de m'emporter avec lui pour que je demeure là-haut à ses côtés. Mais celui-ci, averti par son grand-père Hypérion, le protagoniste de *Luceafărul*, se méfie du genre humain et refuse mes avances, s'avérant ainsi illusoire.

S'ensuit *Je n'étais qu'une enfant*, partie nommée d'après le poème dénonçant la maltraitance subie par les autochtones dans les écoles résidentielles au Québec. Je ne l'ai toutefois pas incluse dans mon recueil en vue de défendre des causes sociales, mais afin d'analyser les diverses formes de souffrance et d'injustice présentes ici-bas, et de me pencher sur le problème le plus grave et urgent, et le plus ancien de l'Histoire : le problème du mal. Que Dieu existe ou pas, une théodicée est nécessaire pour justifier non seulement l'existence du monde, mais la nôtre. Comment vivre sur une planète du système solaire qui éclipse autant la lumière de Son visage, sans puissance ni bonté correspondant à la grandeur de nos aspirations? Quel type de vie y mener, alors que nous sommes confrontés aux guerres, à la misogynie, à l'exploitation des travailleurs, à la crise des migrants et aux changements climatiques? Comment ne pas baisser les bras et sombrer dans le désespoir face aux malheurs qui frappent les enfants, méchancetés gratuites du destin, comme le cancer (« Hommage à Annie-Claude Mondor »), les accidents de voiture (« Démons au volant ») et la violence familiale (« Aurore, l'enfant martyre »)? Avons-nous l'obligation morale de nous révolter, de parler pour ceux qui n'ont pas de voix, ou devons-nous accepter passivement ce sur quoi nous ne détenons aucun contrôle?

Personne n'a résolu le problème à date, malgré que tout le monde ait tenté sa chance, et nous avons pour seule réponse la manière dont nous répondons aux cris au ciel des innocents. De ça, nous répondrons devant Dieu, l'humanité tout entière et, surtout, devant notre conscience et notre cœur saignant jusqu'à l'hémorragie. C'est pourquoi *Je n'étais qu'une enfant* est introduit par les paroles de Lana Del Rey déplorant le fait que de bonnes personnes décèdent lorsque jeunes encore et commence par « Les enfants bâtards », une conversation entre l'Ange de la Mort, Lucy l'Australopithèque et les fils que la Terre a abandonnés. Ces derniers, bébés morts avant de naître, auraient voulu vivre pour connaître la réalité de l'amour, la beauté de la nature et la lutte pour la survie, ne serait-ce qu'un instant. Mais les deux autres leur rappellent qu'à ce stade-ci, seul leur Père Qui est aux Cieux est disponible pour les adopter et le monde les laissera orphelins. D'où la seconde question qui tue : est-il vrai que la meilleure des choses est de ne pas être né, de ne pas être, de n'être rien, ou, dans le cas contraire, de mourir bientôt? À ce dilemme cruel de notre condition, dans « Le fruit défendu (deuxième bouchée) », un ange alcoolique propose une solution sans autre substance que la nôtre.

Mais qu'en est-il de moi, celle qui a eu le privilège et la malchance accablante de vivre assez longtemps pour être bannie de l'Éden? Les enfants morts avant l'heure, avant que leurs yeux et rires perdent leur éclat, ont une demeure au Royaume des Cieux tandis que je vagabonde dans l'abîme. *De profundis* est donc le témoignage de mon âme laissée pour compte, oubliée par l'Ange de la Mort et aux prises avec le regret d'avoir échangé le paradis contre la noirceur et le mal de vivre englobant la Terre. En plein cœur de l'enfer de la distance entre le niveau de la mer et la ligne de Kármán, la voilà déchirée entre le profond désir de retourner chez elle et le besoin de grandir afin d'évoluer. Un arbre assez haut

et robuste, néanmoins, ne peut pousser sans racines suffisamment ancrées dans le sol, capables d'absorber des composés minéraux formés à partir de matière organique dégradée; pareil, ma vie se nourrit de ma mort intérieure et, de cette vie, naissent la vieillesse et la mort. Tel est le cycle de la vie, « Sept variations sur un thème en ré mineur », dont mon anonymat est la pierre tombale éponyme, dont mes heures tournent en vautours aux yeux dorés, dont ma mort avant la mort annonce des funérailles précoces.

Abyssus abyssum invocat est la sœur jumelle de *De profundis*, née de la même mort, dont la bouche est un gouffre grand ouvert comme le firmament. Aux nuées que j'ose à peine regarder, mes plaintes s'élèvent comme l'encens, ayant nettoyé mes plaies d'enfance dans la mer à boire (« Vi(t)a Dolorosa »), ayant été hantée par sa beauté vive et sans charité (« La violence de la mer »), l'ayant vue en train de briser le mât droit de l'Idéal (« Mal de mer »). Chaque poème est un « Cri vain ! cri déchirant ! », un « cri d'angoisse et d'horreur infinie » semblable à celui de Louise Ackermann, qui, jeté du haut de mon navire faisant naufrage, me permet de sombrer sans pour autant « Subir mon engloutissement ». Et malgré tout, malgré que la Fatalité soit assise au gouvernail, ce bastion de résistance contre l'inévitable qu'est la protestation non seulement vainc le sentiment d'impuissance mais me redonne la force d'espérer.

Levant de nouveau les yeux au ciel, je m'adresse « À une étoile filante » qui, comme moi, n'a qu'aujourd'hui pour briller de mille feux avant de chuter dans l'abîme. J'atteins le sommet vertigineux du Mont de la solitude, contemplant l'horizon et voulant sauter dans le vide, rien que pour la joie de m'y abandonner, de perdre mes repères, de planer librement tel un aigle. Et puis, exilée dans le monde, j'invoque les vibrations de l'air de me soulever comme un grain de sable, afin qu'en fredonnant une « Chanson du désert froid » et une « Chanson d'un soir » j'accède aux majestueuses altitudes où tout n'est que musique. « Chanson du désert froid », dont j'ai entendu les paroles dans un rêve dans lequel je marchais seule dans le désert, est la prière d'une âme vagabonde et apatride en quête d'oasis au milieu des mirages. Cette prière pose pied dans la paume des mains de celle qui y tient la Terre, à qui est destinée ma « Complainte devant la Beauté ».

Accompagne ma voix nulle autre que Mère Nature, dont la mélancolie des chants d'oiseaux, le bruissement des branches dans le vent et les feuilles craquant sous mes semelles font écho à l'appel de mon cœur. Dans *Les soupirs de Mère Nature*, je retranscris ses murmures aux sons enveloppant mon silence, à travers lesquels résonnent des désirs inassouvis, une soif de mieux que rien ne peut combler, des langueurs nébuleuses et incertaines tendant vers ce qui m'échappe, des chagrins m'effleurant de douceurs inconnues, vaporeuses et hors de ma portée, et des rêves vagues et lointains qui se dérobent sans cesse. Autour de moi, « la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement », comme si elle aussi éprouvait l'envie brûlante et désespérée de retourner dans l'Éden. Et je décèle, dans la danse harmonieuse des changements de saison et des heures qui se suivent, une aspiration vers l'état de perfection d'un ailleurs qui m'élude, d'un passé sans mémoire, de corps sublimés par l'absence de matière. Car qu'est-ce que l'amour de la nature, sinon le regret d'être humaine et séparée d'elle? Pourquoi m'y promener et me perdre en elle, si ce n'est pour perdre conscience de ma conscience, pour retrouver le chemin vers le paradis perdu, pour me fondre dans « l'oubli de soi face aux beautés passagères » qui rappellent l'éternité?

Mais malgré un tel amour pour la nature, je ne manque pas de rendre hommage à la ville de mon enfance dans *Les traces (de ce) que je suis*. Là, j'affiche cinq tableaux montréalais, dans lesquels je dépeins ses quartiers emblématiques, le Mont-Royal, le Saint-Laurent, les parcs où je courais quand j'étais au primaire et les petits commerces au bord des rues. Sur les traces de mes déambulations d'autrefois, j'ai tracé les traits d'une foule de passants aux visages anonymes, afin d'en dégager le mystère et l'universalité dans l'unicité. Qu'ils aient traîné les pieds ou se soient dépêchés pour arriver au travail à temps, le rythme de leurs pas et des battements dans leur poitrine m'a guidée au cœur de cette symphonie urbaine. C'est-à-dire, au milieu des chantiers de construction de mon identité, puisqu'à

Montréal j'ai grandi en tandem avec ses immeubles gagnant lentement de la hauteur. Et comme ses routes, désormais tapissée de nids-de-poule et de dos-d'âne, je suis habitée par l'état sauvage des avenues où j'ai habité. C'est dans ce Montréal vibrant, coloré, où la vie retentit que j'ai noué la plupart de mes liens d'amitié, dont deux dont il est question dans « Sortie au Musée des Beaux-Arts » et « Café montréalais ».

Après ma « Lettre d'adieu à Montréal », hélas, il a fallu que je tourne la page pour écrire le chapitre suivant de ma vie. Quoique je sache que mes ratures s'imprimeront à l'encre indélébile, je crache le morceau sur les marges de ma biographie, dont les lignes droites sont des barreaux me condamnant à être libre. Si *Enfance, paradis perdu* est ma lettre de suicide, *Destin et devenir* est une lettre d'amour à la renaissance et aux nouveaux commencements. En d'autres termes, de l'encre trempée là où je me suis mouillée, des notes collées à la blancheur des murs et des partitions vides dont le silence compose la musique. Le syndrome de la page blanche n'étant que le revers de la médaille de participation, je préfère me laisser éblouir par son avers, soit par la fertilité des feuilles vierges qui égale presque celle de mon imagination. Comme Ève, la Mère de tous les vivants, je choisis d'endurer les douleurs de la grossesse et de donner naissance, afin de me consoler d'avoir perdu le paradis, d'être ramenée en enfance par l'enfant et de m'exclamer à mon tour : « J'ai formé un homme avec l'aide de l'Éternel! » Cet homme, bien évidemment, n'est nulle autre que moi qui me suis créée en devenant ce que je suis; en mettant mon espoir dans l'enfant, j'ai retrouvé la foi en l'avenir.

J'ai réalisé, en concevant, qu'un et un ne font pas deux mais un, car il en faut deux – un homme et une femme – pour avoir une progéniture dans laquelle m'incarner. Mais ces deux-là peuvent-ils réellement être un, devenir « une seule chair », alors qu'on dit qu'« il n'est pas bon que l'homme soit seul »? Comment l'amour parvient-il à vaincre l'illusion de la séparation et joindre deux personnes sans abolir leur individualité, et à chasser la solitude sans que l'être aimé soit perçu comme « l'autre »? Si aimer signifie se reconnaître en quelqu'un comme dans un miroir, comment faire pour ne pas le mouler à son image et éviter de le transformer en objet de son regard? Voilà certains des sujets abordés dans *Moriturne numquam amor verus*, dont le plus important est celui-ci : l'amour durera-t-il? Certes, l'amour rime avec toujours, mais cette éternité promise par les poètes, prônée par les religions et garantie par les fins heureuses dans les films est rapidement ternie par la moitié des mariages se terminant par un divorce. Face à un suspense aussi insoutenable, comment ne pas vouloir être l'auteure du thriller qui correspond, voire un personnage, une voix-off ou au minimum un élément du décor?

Chacun des peau-aime inclus dans *Moriturne numquam amor verus* est adressé à un prétendu Étienne, qui n'a jamais été mon prétendant car c'est moi qui ai fait le premier pas. Cependant, aucun d'entre eux n'est véritablement destiné à Étienne, puisqu'il n'existe pas. Tout comme Marine, Étienne n'est pas une personne mais un concept, englobant un ou plusieurs êtres humains que j'ai aimés dans ma vie. Par souci de confidentialité, je tiens à préciser qu'Étienne est non seulement indéterminé en nom et en nombre, mais aussi en genre, ethnicité et aspect physique, et que le masculin est utilisé pour alléger le texte. Pour parler de lui, je me suis inspirée de mes propres expériences mais sans trop rentrer dans les détails et ce, afin qu'on en ressorte avec l'essentiel, qu'on s'intéresse à la nature de mes sentiments plutôt qu'aux apparences et que n'importe qui puisse s'y retrouver. Le prénom Étienne a initialement été choisi pour rimer avec « châtelaines », puis j'ai découvert qu'il venait du mot grec pour « couronne », ce qui m'a permis de faire un lien avec l'idée que l'homme serait la tête de la femme et que celle-ci aurait été tirée de la côte d'Adam. L'union des deux symbolise, dans mon œuvre, le rapprochement de la Raison et de la Passion, sans pour autant insinuer que l'homme devrait dominer la femme; si Ève provient de la côte d'Adam, c'est peut-être parce qu'elle seule est suffisamment forte pour protéger son cœur.

Il existe, toutefois, une expérience aussi contradictoire que l'amour, voire davantage : la beauté dans l'art. L'association des contraires dans la partie qui suit est annoncée par son titre, *Interlude en vers libres*. Étant donné qu'en général, mon style d'écriture repose sur la musicalité, j'ai voulu voir si j'étais

en mesure d'écrire des poèmes aussi harmoniques et mélodieux que d'habitude en m'affranchissant des formes classiques. Si la musique nécessite une structure cohérente pour chatouiller les oreilles, sans quoi elle ne serait qu'un enchaînement chaotique de sonorités et d'accords, qu'en est-il de la poésie? Est-il possible de créer des vers rythmés et agréables à l'ouïe sans dépendre de l'organisation en strophes, des rimes riches et de la césure coupant l'alexandrin en deux hémistiches? Ou faut-il, en leur absence, puiser l'état de flux créatif dans d'autres sources, comme des images puissantes, le vif des émotions et la spontanéité de l'inspiration? Je suis loin d'être la première à écrire en vers libres, mais l'écriture en vers libres est une première pour moi qui n'en étais pas férue auparavant.

Le paradoxe se poursuit dans *Comptines pour adultes* où sont reprises des chansons de mon enfance, comme « Ah! vous dirai-je, maman » et « Si tu aimes le soleil ». J'en ai fait des versions plus cyniques et grincheuses afin de les adapter à la vie mature, durant laquelle on réalise que la Belle et la Bête font partie de chacun d'entre nous, on se rend compte que l'enfant avait raison de crier au loup car l'homme est un loup pour l'homme et l'on ne voit plus de princes charmants dans les crapauds mais des cochons capitalistes dans ceux qui habitent dans des palais. Aussi, je me suis servie de mes souvenirs d'enfance pour explorer des thématiques pour adultes, notamment les dirigeants qui gouvernent selon leurs caprices (« Si les enfants étaient rois »), l'abandon de l'authenticité au nom du conformisme (« À l'enfant du monde moderne »), la conscience écrasante de la mortalité (« La chaise et moi »), l'injustice dans le monde (« Récréation, recréation ») et le jeu de la vie (« Le parc Existence »). Après tout, n'est-il pas de mise de représenter l'univers des grands en lui donnant des traits infantiles, sachant que même les soldats les plus forts appellent leur mère avant de mourir? « Je veux ma maman! » : voici l'essence humaine que nous nous efforçons tant de dissimuler, derrière nos airs stoïques, nos costards, nos formules de politesse, nos bagues de fiançailles et l'indépendance que nous affichons.

Somme toute, la théorie de l'évolution concerne davantage les personnages de roman que les personnes romanesques que nous sommes. Tout progrès que nous effectuons n'est, en réalité, qu'une régression, qu'un retour en arrière, qu'une voie vers l'état anténatal. Il est faux de dire que le temps avance, puisqu'il ne va pas de l'avant mais de l'arrière, en se faufilant dans l'apoptose des cellules, en marchant main dans la main avec l'entropie, en nous rongeant comme un crabe par la vieillesse. Pourtant, c'est aussi le temps qui guérit toutes les blessures, médecin de mauvais goût qui nous fait prendre du recul afin de compléter l'anamnèse. Et comment me traiter, sinon en traitant de mes antécédents personnels et familiaux dans *Nostalgie du paradis perdu*, et même de ceux dont je n'ai pas hérité? La nostalgie omniprésente dans cette partie n'est pas uniquement individuelle et rattachée à mon passé, mais universelle, intemporelle et sans mémoire, empreinte du regret « d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître ». Pour ceux qui ont des oreilles pour entendre, ses échos résonnent à travers les âges, autant dans le rock des années 60 que les romans du XIX^{ème} siècle, autant dans les sarcophages que les mythes de l'âge d'or, en passant par les parois des grottes préhistoriques dont les mains qui y sont peintes s'écrient en chœur : « J'étais là! ».

Je veux, comme Michael Jackson, ne jamais grandir et me distraire à l'intérieur du Neverland Ranch, et j'ai souvent essayé de retracer le chemin vers la jeune fille que j'étais. Quoiqu'une couche épaisse de poussière se soit déposée sur les cadres gardant des photos d'elle, ses yeux d'un éclat éblouissant ramènent le jour dans mon âme. Ils me rappellent qu'avant j'étais heureuse et me laissent espérer que je pourrais l'être encore, si seulement je parvenais à dépasser ma nostalgie douce-amère. Mais que faire si « L'âge de l'innocence » s'est envolé, s'il ne me reste plus rien à part mon « Dor de casă » après le refus de l'avion de me prêter ses ailes pour que je rentre chez moi? Que dire « À Danielle », elle dont les souvenirs d'enfance ne sont pas encore aussi distants que les dates de l'Histoire, dont les rêves sont toujours légers comme les plumes d'oreiller? Quand j'étais petite, je craignais que les adultes aient des yeux derrière la tête pour me surveiller, mais maintenant je crois qu'ils en ont non pas pour observer les enfants mais pour revoir leur enfance. Je dois, néanmoins, cesser de regarder en arrière, afin de me tourner vers l'horizon de l'avenir et d'aller de l'avant. Car il est écrit : « Lorsque j'étais

enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant, mais lorsque je suis devenu homme, j'ai mis de côté ce qui était de l'enfant. »

Alors reprenons nos esprits et revenons-en à la question qui tue : « Comment avancer malgré que je n'aie nulle part où aller, exilée sur une terre étrangère sans possibilité de retour au jardin d'Éden? » Puisque je ne peux pas revenir là-haut, il me revient de m'en revenir, mais comment vivre sans l'espoir qu'après le Calvaire, le Christ quittera le lieu du crâne pour ressusciter? Dans *Enfance, paradis regagné*, je renais enfin, non pas en me reproduisant selon la version originale mais en recréant ma vie et en me donnant une nouvelle forme. Aux dernières questions qui tuent, comme « Pour gagner mon ciel, que dois-je perdre? » et « M'abandonnerai-je dans Tes bras, mon Dieu? », je ne présente aucune réponse mais, à la place, réponds présente. Présente! Car, en tant qu'être vivant, je nais, je respire, je m'alimente, je grandis, j'interagis avec mon environnement, je me reproduis et je meurs. Présente! Car la forêt luxuriante de ma pensée regorge de « Rage de vivre », de « Goût de vivre », de « Joie de vivre », moi dont les émotions à elles seules forment un riche écosystème. Présente! Car « Le réveil de l'âme » n'attend pas, car je n'ai qu'aujourd'hui pour rejoindre « La danse des nymphes » et chanter : « O felix culpa quae talem et tantum meruit habere Redemptorem! ». Ayant accidentellement pondu des œufs, ou plutôt des œuvres, voilà que je les laisse quitter le nid au sommet de l'arbre de vie et migrer vers les pays chauds de vos cœurs, chers lecteurs.

– Marine Mariposa, 20 ans, 1er décembre 2024 (date de publication sur Internet)

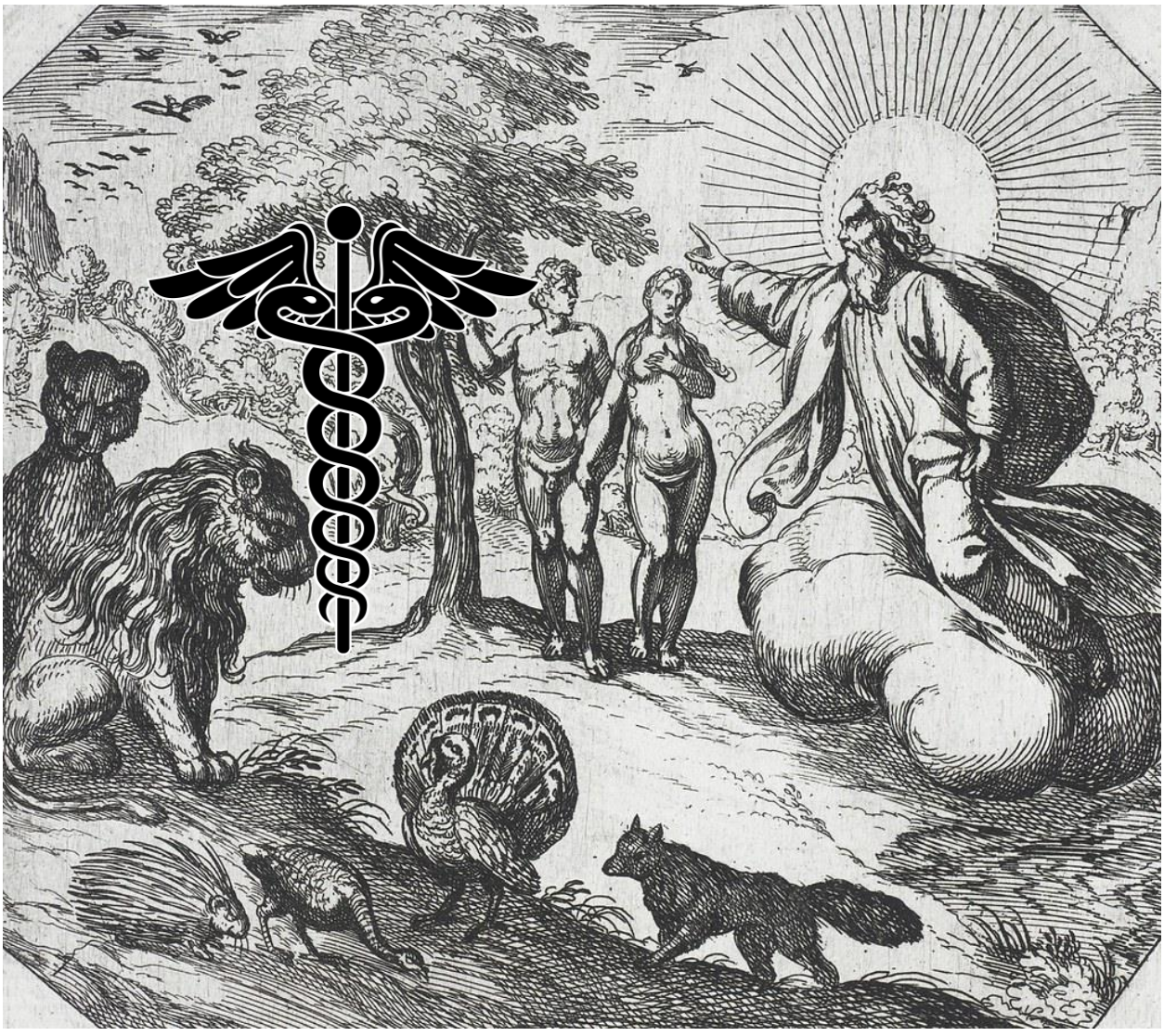
N.B. Droits liés à l'ouvrage

1.1. Au Canada, le droit d'auteur est régi par l'OPIC (Office de la propriété intellectuelle du Canada), en vertu des conditions énoncées dans la *Loi sur le droit d'auteur*. Le titulaire du droit d'auteur possède le droit exclusif de production, reproduction, exécution et publication de la totalité ou d'une partie importante de son œuvre.
1.2. Depuis le 30 décembre 2022, le droit d'auteur est protégé sur une durée de 70 ans après la mort de l'auteur. Au-delà, l'œuvre tombe dans le domaine public, ce qui signifie qu'elle est à disposition de tous et peut être exploitée librement.
2.1. Les lois canadiennes protègent les œuvres à caractère original et offrent aux auteurs deux types de droits : des droits économiques et des droits moraux.
2.2. Les droits moraux se définissent comme les droits inhérents du créateur d'une œuvre, garantissant le lien indissociable entre l'auteur et son œuvre. Contrairement aux droits économiques, les droits moraux ne peuvent être ni cédés ni vendus, toutefois l'auteur peut renoncer par écrit à l'exercice de ses droits moraux. Ceux-ci incluent :
-Le droit à l'intégrité de l'œuvre. Tout ajout ou retrait d'éléments, modification de forme ou contenu, distorsion, dénaturation ou sortie de l'œuvre du contexte porte une atteinte préjudiciable à l'honneur et à la réputation du créateur. Il est également interdit d'associer l'œuvre à un produit, un service, une cause ou une institution sans l'autorisation de l'auteur.
-Le droit de revendiquer la création de l'œuvre (droit de paternité). Toute personne a l'obligation d'associer le créateur à son œuvre. L'omission de citer le nom de l'auteur ou le fait de s'attribuer son travail est une atteinte à ce droit moral.
-Le droit à l'anonymat. Un créateur a le droit de publier son œuvre anonymement, notamment en utilisant un pseudonyme. Quelle que soit la raison, dévoiler l'identité d'un auteur sans son autorisation constitue une infraction au droit à l'anonymat.
2.3. L'auteure ne renonce pas à l'exercice de son droit à l'intégrité de l'œuvre. Elle ne permet aucune modification de son œuvre, hormis d'éventuelles corrections orthographiques étant donné qu'elle n'a pas eu accès à un éditeur. Elle réserve à elle seule le droit d'effectuer des modifications non-orthographiques de son œuvre et d'imiter son propre style, mais elle accepte qu'on s'en inspire. Toute production d'une version altérée de son œuvre, autant par un humain qu'avec l'aide d'une intelligence artificielle, est préjudiciable. L'utilisation de *Genèse d'une femme* pour entraîner une intelligence artificielle est interdite. L'auteure consent à ce que ses lecteurs commentent l'œuvre et en parlent au public, pour autant qu'on n'en fusionne pas le sens avec des interprétations personnelles. Citer son œuvre sans autorisation est préjudiciable dans les contextes suivants : publicité pour des produits ou services, prosélytisme, propagande haineuse ou discriminatoire, communication de désinformation ou d'idées pseudoscientifiques, et promotion du suicide, de la violence contre autrui ou de la destruction de l'environnement.
2.4. L'auteure ne renonce pas à l'exercice de son droit de revendiquer la création de l'œuvre. Elle exige d'être créditée en tant que « Marine Mariposa » dans toute reproduction et représentation de son œuvre. Cela inclut, mais n'est pas limité à : toute publication papier ou numérique, tout partage en ligne (ex : sur les réseaux sociaux), toute diffusion dans les médias, tout support d'enregistrement, tout stockage de données dans un appareil électronique.
2.5. L'auteure ne renonce pas à l'exercice de son droit à l'anonymat. Personne n'a le droit, sans son autorisation, de révéler son prénom, son nom, sa date de naissance, ses déplacements, son adresse postale, son adresse courriel, son numéro de téléphone, son historique médical ou professionnel, son état civil, des informations sur son apparence physique ou des détails/anecdotes sur sa vie. Il est aussi interdit de partager sans son autorisation des photos, vidéos ou enregistrements vocaux d'elle, ainsi que des messages privés de sa part.

3. Les droits économiques sont ceux qui permettent de reproduire, représenter, publier, traduire et communiquer au public une œuvre. Son créateur peut donner une licence d'utilisation, c'est-à-dire autoriser l'utilisation de l'œuvre contre rémunération ou gratuitement. Il peut aussi bien céder ses droits économiques à quelqu'un d'autre qui en deviendrait le nouveau titulaire, en les lui vendant ou donnant. En ce qui me concerne, j'autorise n'importe qui à partager et utiliser mon œuvre pour autant de temps qu'il ou elle le souhaite, et je n'exige pas d'argent en retour. Toute personne a le droit d'exploiter mon œuvre comme bon lui semble et d'en tirer un profit financier, pourvu que mes droits moraux soient respectés. J'apprécierais que mon œuvre ne soit pas publiée avec Amazon que je boycotte et que, dans l'éventualité où quelqu'un gagnerait un montant d'argent considérable grâce à *Genèse d'une femme*, au moins 10% du profit soit versé à Moisson Montréal, CancerCare ou la Fondation CHU Sainte-Justine.

À Ève,
Mère de l'Humanité:
Merde, l'humaine nuitée!

A. <u>Côté Jardin: La Chute de l'ange déçu</u>



I. Enfance, paradis perdu

« Avec le recul, le jardin reste pour moi un rêve.
Il était beau, d'une beauté sans égale,
d'une beauté enchanteresse ;
il est perdu aujourd'hui, et je ne le verrai plus. »
– Mark Twain, *Journaux d'Adam et d'Ève*

« Dieu a grandi mais il est tout neuf, comme un bébé. »
– Ursula K. Le Guin, *L'Anniversaire du monde*

Sophia est morte

Sophia est morte et moi avec!
Je ne serai plus jamais sage.
Ne me cherchez pas au Québec;
Ne gardez de moi qu'une image.

Quelle artiste meurt avec moi!
Ma lyre est celle de Néron.
Quel antichrist vit grâce à moi!
Tout brûle; en feu est ma chanson.

À Rome, aux cavernes des Grecs
Et aux rêves de Chine, adieu!
Au Paradis je suis métèque,
Moi qui introduis d'autres dieux.

Car, sur le dos d'un papillon,
Je pars sans y songer. Suis-je Homme?
Chaque souvenir de Sion
N'est qu'un fantasme de fantôme.

Je me délivre de vos yeux
Fixés sur moi comme des fers.
Servir au Royaume des Cieux?
Régner en enfer, je préfère.

Je m'en vais là où vos regards
Ne pourront plus me foudroyer.
Je crains des vipères le dard,
Des anges le feu sans foyer.

Quittant la blancheur nue des monts,
Je porte les parfums des plaines.
Bêtes sans nom, vos mots durs m'ont
Fermé les portes de l'Éden.

Tel l’éclair, je fais ma descente
Du trône au-dessus des étoiles.
Après la montée fulgurante,
Libre est ma chute dans le mal!

Ô Sagesse! Tes sept piliers
Tombent sous le souffle du Loup.
Ta maison s’effondre, oubliée,
Ses planches n’ayant plus de clous.

Pareil, je n’aboutis à rien,
À bout de souffle, à bout de force.
Abandonnée, sans entretiens,
J’étire le temps vers l’entorse.

Et mon cœur, greffé dans le monde,
Est rejeté comme étranger.
Sans un chez-moi, je vagabonde,
M’abritant de l’astre orangé.

Mon sang, versé comme du vin,
Crie au Ciel. Qui dresse l’oreille?
Mon ombre, vendue pour du pain,
Ne protège plus du soleil.

Où aller? N’est qu’un désert froid
La Terre pleine de mirages.
Ne me gardez pas. Mais, de moi,
Gardez-vous et gardez l’image.

La voilà qui s’efface encore,
Sur feuille, une fleur du Québec!
Ses larmes coulant sur mon corps,
Mon cerveau est lavé avec.

Vierge comme la feuille et l’huile,
Qu’à l’eau elle aille se jeter!
Qu’elle pleuve comme un missile,
La bonne fille que j’étais!

Que regards vagues de tristesse
Sur l’enfant sage se déchaînent!
Qu’avec l’écume la jeunesse
Passant, les séraphins s’éteignent!

Sinon, de l’élève modèle,
Tout là-haut j’élèverai l’âme.

La mort lui sera naturelle
Comme un démaquillant pour femmes.

La vie se retirera d'elle
Comme une rivière en décrue.
Les grands, par des leçons cruelles,
Du cours suivant sont secourus.

Dans une folie meurtrière,
La Moi d'avant j'étranglerai.
La voilà qui gît seule à terre!
En riant, je l'enterrerai.

La voilà, l'embarras du choix
L'étouffant de ses propres mains!
Sophia, c'est moi. Ce n'est plus moi.
Ce moi n'est plus. Est-il de moins?

Ô sales mains! L'insuffisance
N'est-elle que respiratoire?
Des cages thoraciques dansent,
Pleurant, les oiseaux migratoires.

Ô bras de fer! L'État de droit
Est sous la coupe de bandits
Offrant, au philosophe-roi,
La guillotine ou l'incendie.

Prise en otage, au dépourvu,
Comment me sauver des critiques?
Sachez que ma corde est prévue
Pour un suicide politique.

Ô doigts de fée! Douce est la mort,
Mais en acier est le cercueil.
Plus dur est le malheureux sort
De ceux dont nul ne fait le deuil.

Sans témoins, l'envie de créer
Me tue; me hante le trépas.
Quand sur mes pas je reviendrai,
Vous ne me reconnaîtrez pas.

Genèse des questions

Comment se fait-il que le monde soit
Blanc comme une feuille et coupe mes doigts,
Qu'il soit si pur et cruel à la fois?
Dis-moi, Créateur, comment se fait-il?

Comment se fait-il que le mal se hisse
Sur la tribune où parlait la Justice
Et que l'innocent, lui, soit dans l'abysse?
Dis-moi, Jésus-Christ, comment se fait-il?

Comment se fait-il que mon chien jamais,
Même chassé, ne se lasse d'aimer
Et que l'ami parte avec la fumée?
Dis-moi, mon père, comment se fait-il?

Comment se fait-il que chaque être humain,
Devant la fosse de ses lendemains,
Veuille malgré tout tracer un chemin?
Dis-moi, ma mère, comment se fait-il?

Comment se fait-il que le plein soit vide
De sens et que la mer à boire, aride,
Se verse à moitié dans mon verre avide?
Dis-moi, mon chéri, comment se fait-il?

Comment se fait-il que mon cœur soit bleu
Comme mers aux mouvements monstrueux,
Comme un ciel aux nuages généreux?
Dis-moi, compagnon, comment se fait-il?

Comment se fait-il que la liberté,
Plus que des chaînes, soit lourde à porter,
Soit prison de responsabilités?
Dites-moi, vagues, comment se fait-il?

Comment se fait-il que la vie réelle
À la fois soit trop vraie pour être belle
Et possède une beauté naturelle?
Dites-moi, roses, comment se fait-il?

Comment se fait-il que je sache mieux
Qui je suis quand je perds de vue mes yeux,
Quand à mes pensées je pense très peu?
Dites-moi, oiseaux, comment se fait-il?

Comment se fait-il que, de l'existence,

Je n’en aie une forte conscience
Que lorsque des coups meurtrissent mes sens?
Dis-moi, Saint-Esprit, comment se fait-il?

Et qu’ai-je fait pour que ce soit ainsi?

Déracinement intérieur

Déracinée de la terre promise,
Je meurs seule sans éclat ni musique.
Je pleure puisque ma place fut prise,
Dérobée par des plantes exotiques.

Je suis tel un arbre aux racines sèches,
Qui jamais plus de bons fruits ne fournit.
N'ayant pour branches que mes fines mèches,
Sur moi nul oiseau ne veut faire un nid.

Comme une feuille tombe l'âme en peine,
Sur une terre étrangère exilée.
La vie suit son cours, pourtant dans mes veines
Ne coule plus ni le miel ni le lait.

De Babylone, je sens les rivières
Au débit constant en moi se mouvoir.
Mon tronc brisé par le vent se plie vers
Une eau trouble où il se noie sans la boire.

Hommes, cessez de demander des chants
Venant de Sion, ma ville natale!
Ses airs soufflés loin de moi par le temps,
Je n'ai pour vous que des cartes postales.

Et quand les mites rejoindront leur flamme,
Leurs ailes brunes seront souvenirs.
Alors, plantée dans le sein d'Abraham,
Dans la gloire je me verrai fleurir.

La fontaine de jouvence

En quittant la Source, des rivières du temps
J'ai suivi les vagues changeantes des instants.
De l'abîme cherchant les trésors convoités,
J'ai sondé puits sans fond, baptême d'immergée.
Qui aurait cru que, de l'écume barattée,
L'élixir de longue vie allait émerger?

Que, de l'eau et des bois dormants, qui donc me sort?
Prince Loup, sans qui je sommeillerais encore.
Qu'un corbeau tournant telle une aiguille d'horloge,
Autour de moi, allait me rapporter l'eau vive?
Que, sans que de la loi de mort il me déroge,
Cet oiseau, le loup gris l'aurait gardé captif?

Qu'en argent le ciel gris et, en or, le métal
De base, transforment pierres philosophales?
Ans sans thé, toux mais mots? La nuit noire de l'âme,
Dans la blancheur de la lune, se purifie.
Et, du jaune soleil, sont sublimées les flammes
Dans le rouge du sang et vin qui fortifie.

Fontaine de jouvence!
Que j'ai soif d'existence!
Le roi, cloué au lit,
Pour l'Eau de la vie crie.
Pour le sauver, que faire?
Par quelle épée de fer
Ouvrir, en lève-tôt,
La porte du château?
Par quelle mie de pain,
Vite, combler la faim
Des deux lions, ainsi
Quittant avant midi?

Sur un dos de colombe, assise, vers les dieux
Je suis montée comme fumées fuyant leur feu.
Ils sont douze, autant que le jour possède d'heures,
À dresser la table d'ambroisie et nectar.
Ils font table rase, à l'Olympe, leur demeure,
Des mortels qui au Styx vont larguer les amarres.

Malgré tout, je me suis pointée sans prévenir,
En Soleil Capitaine, aux aubes pour navires.
Au festin des pêches, oranges comme moi,
J'ai goûté les doux fruits de l'immortalité.
Je me suis délectée, mangeant avec les doigts,

Au banquet opulent de la longévité.

Ah, que j'aime vivre! Mais, bien plus, je désire
Outrepasser la tombe, ayant peur de mourir.
Idunn aux cheveux blonds, en ouvrant grand un coffre,
Répare les torts de la boîte de Pandore.
Épouse du dieu de la poésie, elle offre
À qui maîtrise la lyre ses pommes d'or.

Fontaine de jouvence!
Que j'ai soif d'existence!
J'attends, qu'à Bethsaïde,
Se trouble l'eau limpide
Giclant dans ton bassin
Aussi rond que mes seins.
Ma poitrine, un jardin,
Regorge de raisins,
Mais je préfère au vin
Ton réservoir sans fin.
En toi, je trempe un pied
Avant de me baigner.

Je ne crains pas la voie risquée, d'aide suivie;
Qui connaît la route protège son amie.
Le sol s'ouvre à mes pieds. Tombera la pluie comme,
Coupés, le cèdre et la tête du lion féroce.
Le Taureau céleste, quand par les cornes l'homme
À mes côtés le tient, reçoit l'épée aux bosses.

Frère d'armes! Ensemble, on a vaincu les bêtes
Mais, par l'amère mort, tu goûtes la défaite.
Te sont étrangers les animaux, par la Femme,
Mais pas leur sort final, hélas, pareil au nôtre.
Sur ton corps, je pleure des tréfonds de mon âme :
« Je mourrai! Ne suis-je pas comme lui – cet autre? »

Je traverse, entrant grâce aux scorpions à la porte,
Noirceur dense et Eaux de la Mort avec escorte.
Mais, comme du Soleil, le visage et la voix
De la Mort m'échappent sans que je puisse fuir.
Comment me sauver de l'inévitable, moi
Qui même le sommeil n'ai pas su conquérir?

Fontaine de jouvence!
Que j'ai soif d'existence!
Mais, dès que je m'y baigne,
Le buis sur lequel saignent
Mes doigts est dérobé

Par un serpent courbé.
Pareil, il se repose,
Quand je prends une pause,
Dans l’eau de la vie que
M’offrit la lune-dieu.
Toujours changeant de peau,
Est-il mort? Non, nouveau.

Infarctus de l'Euthanasié

Repose ta tête, mon chien, sur mes cuisses,
Et, assis, lève tes yeux de porcelaine.
Je riais aux éclats, sans aucun indice
D'une voix cassée, d'un cœur brisé de peine.

Ô Max, mon bichon, fais-moi sentir encore
Tes poils empruntant du velours la douceur.
Quoique m'aient quittée les câlins de ton corps,
Les souvenirs en ramènent la chaleur.

Avant que ta blancheur soit celle d'un spectre,
Sur ton pelage, neige des Pyrénées,
Royaume du bonhomme hiver mais sans sceptre
Ni couronne, là ma main se promenait.

Avant que ne l'agite plus que le vent,
Ta queue valsait avec l'air chaud des chaussées.
Seul éventail, les mouches qui maintenant
Bourdonnent autour de toi elle chassait.

Avant qu'avec des parfums ton souffle fuie
Par la fenêtre, s'y accotait ta patte.
Tu gardais mes secrets à l'abri des pluies
Comme dans la terre un trésor de pirate.

Hélas, depuis qu'il a fallu que tu sortes,
Les murs m'isolent, vides de résonance.
Hurlements sans écho! Au pas de la porte,
Tu poussas ton dernier cri – puis le silence.

Car, quittant la pièce (De monnaie? Musique?),
Avec les fruits ancre et dés furent jetés.
La crise : cardiaque ou économique?
Le temps heureux, nul ne peut le racheter.

Comme un billet de spectacle, rendant l'âme,
Aux coulisses tu retournas sur tes pas.
Ton rôle fut joué. Pourquoi je réclame
Jeux de « va chercher » si tu ne reviens pas?

N'aurais-je pas dû dire adieu de la main
Plutôt que de serrer la laisse plus fort?
Quand je croyais que tu tenais bon, mon chien,
Ton cœur a lâché. Qui l'a saisi? La Mort.

Repose ta tête; dans le ciel du soir,

Le temps passe vite comme les nuées.
Une nuit, j'ai rêvé d'un homme aux yeux noirs
Caressant mes seins avant de te tuer.

Puis, ta poitrine fit un bruit de moteur :
Dilaté, ton cœur réduisait le chemin.
Depuis que tu es mort d'avoir un grand cœur,
Bon chien, mon cœur est gros. Je meurs de chagrin.

Octobre 2022

Tu sais, certaines étoiles éteintes
Autrefois brillaient tels des soleils d'or.
Voilà des lustres qu'elles sont déteintes,
Mais leur lumière nous parvient encore.

Pareil, je prie pour qu'atteignent ton âme
Des rayons d'espoir malgré nos yeux ternes.
En larmes fondant les bougies en flammes,
Comme un soupir nous lâchons des lanternes.

À mon tour, mon vieux, je voudrais lancer
Un satellite dans l'espace vide.
Pour qu'il tourne à un rythme cadencé
Dans l'absence qu'a créée ton suicide.

Pour qu'il te rejoigne au bout du tunnel
Lorsque, sur tes pas, je suis les couloirs.
Tel un astéroïde, la nouvelle
Nous a tous frappés après ton départ.

Pour qu'en se posant là-haut, soient transmis
En vers ou dessins nos tristes messages.
Devant ton casier, ta meilleure amie
Te dit adieu et salue ton image.

Adieu! Mais comment as-tu pu t'enfuir?
Les signes n'auraient pas dû m'échapper.
Qu'importe qu'avec le temps il s'étire,
Mon bras, s'il ne sait de haut t'attraper?

Adieu! De ta tombe, la cavité,
Tu l'as creusée pour t'évader de geôle.
Est-ce bien la vie que tu souhaitais
T'enlever ou le poids sur tes épaules?

Croyais-tu que tu volerais léger
Comme les oiseaux de passage, à l'acte?
L'air est lourd. Tes maux, sont-ils soulagés?
Tu n'es pas resté; resterai-je intacte?

Pourquoi toi? Tes yeux vifs, ton cœur doré?
Ces questions tournent en rond dans ma tête.
Assis en cercle, à l'ombre d'un cyprès,
Sur nos habits noirs glissent des comètes.

Comme enveloppés d'un ciel froid, nocturne,

Rien qu’un instant – ah, que la mort est douce!
Mais n’est-il pas mieux, ô soir taciturne,
D’avoir un lit de tissu que de mousse?
De se reposer dans son corps, sans deuil,
Aux tissus de chair plutôt que de feuilles?

SOS : seule, ô solitude!

Te souviens-tu, Sophie, de ce bienheureux jour
Où nos regards se sont croisés sur le chemin?
Nos univers se sont touchés avec amour,
En un choc-étincelle, éclat sans lendemain.

Te rappelles-tu les millions de soleils
Plantés dans l'abîme, ce jardin de lumière?
Ton aurore gardait tous mes sens en éveil;
Ton azur embrassait mes terres solitaires.

J'étais une âme errante, un silence qui crie,
Puis ta voix donna vie : « Que la lumière soit! »
Tachant mon sang de ton encre, qu'as-tu écrit?
« Que te brûle et t'éclaire Amour, dont le feu noie! »

Les larmes de mon cœur, coulant de ce rocher,
Quoique de lave, elles se sont évaporées.
Te confessant mes peurs, mes plaintes, mes péchés,
J'ai fait des mers à boire un incendie doré.

Qu'il rougit, l'horizon! Mais je n'avais pas honte
Des flammes qui dansaient, des fumées qui volaient.
À chaque battement, des opposés s'affrontent;
L'air est encens et mes poumons gris, mausolée.

T'en remémores-tu? Ta clé, pour moi faucille,
Tue le mystère, ouvrant des cercueils de lotus.
Je t'ai aimée, Sophie, comme aucune autre fille;
Tu m'étais amie, sœur, confidente et bien plus!

Hélas, moi qu'autrefois tapissaient tes blancs astres,
Ne suis plus, à présent, qu'une nuit sans étoiles.
Depuis ton départ qui annonçait le désastre,
C'est la nuit en plein jour car l'éclipse est totale.

Vint la grande noirceur quand tu changeas d'école.
J'ai changé de ville. Changerons-nous de peau?
Rien n'est pareil depuis. N'ayant plus ciel et sol,
Notre monde prit fin en mourant sans repos.

Revint, à ta place, cet océan de larmes
Dont j'ai mis en pièces l'épais voile de brume.
Frappée de toutes parts, je dépose les armes,
Ne pouvant plus nager en combattant l'écume.

La gravité m'opprime. Où est ma tête haute?

L’œil affamé d’oiseaux, je goûte le naufrage.
Sans toi, comme un cadavre, en surface je flotte,
Et tel un cachalot je m’échoue sur la plage.

Des signaux de détresse, en as-tu reçu? Bombes,
Les cocotiers tirent. *No man is an island.*
Mes feux de camp éteints par une pluie en trombe,
Je creuse ma tombe aux tranchées du no man’s land.

Sauve-moi, bonne amie! SOS! Au secours!
Mon cœur de pierre lâche un long chant de sirène.
Comment peux-tu laisser la vie suivre son cours?
Trop dure est la leçon aux yeux d’une âme en peine.

Je pleure, ayant soif de te voir, toi, sans mirage,
De fixer ton soleil sans porter de lunettes.
Mais les ailes du vent peignent ton beau visage
Sur ma fenêtre que lorsque j’ouvre Internet.

À Valeria

Le long d'un mur, dans un couloir rouge,
Je m'arrêtai pour qu'en moi ça bouge.
Derrière une porte de lycée,
Le clair de lune se déversait.

Tes doigts empreints de frissons d'été,
Avec l'air pur, dansaient et chantaient.
Dans les touches d'ivoire et d'ébène
Soupirait l'âme de Beethoven.

Ta grâce, en force, faisait vibrer
Des accords semblables aux marées.
Sans les lire, tu jouais les notes
Comme une auteure écrivant sans faute.

Dis-moi, puis-je aussi les écouter
Dans tes dessins aux lignes bleutées?
Peux-tu suivre la même cadence
Dans tes poèmes et ton silence?

Dans les images que tu partages,
Je rencontre le génie sans âge.
Mais son visage semble bien pâle,
Sauf en musique : là, il me parle.

Mathématiques : ma thématique

Comment parvenir à multiplier le bonheur
Dans un monde divisé par la haine et la peur?
Comment résoudre tant de problèmes s'ajoutant
Aux inégalités? Simplifier l'exposant?

La souffrance augmentant à un rythme exponentiel,
Sur qui compter? Sans nombre sont les irrationnels.
Pour la terre, on se décime en une fraction
De seconde, afin d'en avoir une portion.

Du sommet de pyramide descendant les lois,
La Justice qu'est-elle, sinon segment de droit?
Pourquoi suis-je, seule dotée d'une hypoténuse,
Mise de côté par les gens à cervelle obtuse?

Suis-je la médiatrice d'amoureux triangles,
Créant cercles vicieux en arrondissant les angles?
Tournant en rond, mes pensées prennent une tangente.
La suite de neuro : divergente ou convergente?

Suis-je née pour la fonction? Mais dans quel domaine?
Dans l'image sont comprises les valeurs humaines.
Variable isolée, suis-je mise en évidence?
L'on élimine l'inconnue, mais pas l'ignorance.

De la joie contagieuse, je deviens vecteur
Quand l'environnement positif en est facteur.
Dans la Matrice, hélas, dont je ne sais pas quel rang
Je dois occuper, sociaux sont les déterminants.

À mes racines carrées, je voudrais retourner
Sans qu'aux esprits calculateurs j'expose mon nez.
Je pars à la dérive, n'étant pas intégrée.
Ce qui compte, sur qui compter… Qui va m'éclairer?

Sans plan ni règles, munie de compas et équerre,
L'opération de sauvetage manque d'aire.
Stationnée en parallèle aux intersections,
Je vois que, du soleil, désaxés sont les rayons.

Aux mathématiques expressions, illettrée,
Je risque tout sans conséquences à mesurer.
Mon oreille est dure à l'imaginaire, au réel,
Sourde aux sous-entendus du langage universel.

Papillon de nuit

Papillon de nuit, papillon de feu,
Donne-moi tes ailes pour que je vole
Vers les étoiles, vers les plus hauts cieux.
Mon cœur ne veut plus demeurer au sol.

Ma maison est là où les oiseaux chantent,
Où les nuages et le vent s'embrassent.
Lorsque la Terre est lourde et accablante,
Je sais que j'ai ma place dans l'espace.

Sur tous les murs de l'univers, les astres
Sont posés comme de la mosaïque.
Dépose mes pieds là où le désastre
Devient couleur et le chaos, musique.

Là, lumière, amour, rêve et beauté dansent
Avec ivresse sur le toit du monde.
Vers l'ardent soleil, la lune s'élance
Pour caresser sa chevelure blonde.

Là, mon corps usé tombe avec les feuilles
En automne, mais mon âme s'élève.
La vie s’en rit et enterre ses deuils;
Du gouffre fatal, pourtant, je me lève.

Là où je n'ai plus le moindre repère,
Je découvre ce qu'est l'infinité.
Je me transforme, mais rien ne se perd.
Je trouve, en créant, la joie d'exister.

Papillon de nuit, papillon du jour,
Laisse-moi rentrer au plus tôt chez moi.
Aujourd'hui semble durer pour toujours,
Hier n'est plus et demain est sans voix.

Au pré du cheval sauvage

Dans un pré sans haies ni barrières,
Où papillons déploient leurs ailes,
Où comme des nues la lumière
S'enfuient des buissons coccinelles,

Dans une prairie sans clôtures,
Égayée par des chants d'oiseaux,
Où les grillages et les murs
Se briseraient tels des roseaux,

Toi, sauvage comme les fleurs,
Tu te dresses! Qui t'a dressé?
Grand cheval courant dans mon cœur,
M'apprendras-tu à t'adresser?

Je voudrais que, sans mains, ma voix
Caresse ta douce crinière,
Qu'elle y chemine, de ses doigts
Trace de nouvelles carrières.

Mes cheveux longs comme les tiens
Effleureraient pareil le vent.
Mais ils ne pourraient, ayant liens,
Te suivre dans ton libre élan.

Car trop attachée à ma tête,
Rien qu'en me coupant je m'en sors.
Je tombe et toi, roi des poètes,
Me relèves mais sans transports.

Du Soleil le robuste athlète,
Tu tires, toi que nul ne dompte,
Son char doré montant les crêtes;
Tu t'en tires sans qu'on te monte.

Tu le rattrapes dans sa course,
D'un bond franchissant chaque obstacle.
Sur l'Orion, la Petite Ourse,
Tes pas se donnent en spectacle.

Ô étalon qui au galop
Écrases cieux, grattes leur dôme!
Toi qui, cabré sur tes sabots,
Du monde fais un hippodrome!

Ô pur-sang qui, taché de vin,

Comme une feuille restes blanc!
Toi qui te moques du destin,
Sur ses pistes montrant tes dents!

Toi qui, le jour où tu es né,
Plein de hennissement as ri!
Toi dont la selle et le harnais
Sont oubliés dans l'écurie!

Qui oserait te chevaucher,
Compagnon des Napoléon,
Pégase des sources cachées,
Ennemi des Bellérophon?

Qui aurais-tu, ami d'Odin,
Comme sage palefrenier?
Quel héro, parmi les humains,
Deviendrait ton preux chevalier?

Bucéphale des Alexandre,
Vainqueur du mal auprès d'Indra,
Toi qui vas partout sans te rendre,
Toi qui scelles les scélérats,

De Saint Georges le frère d'armes,
D'Épona le coéquipier,
Toi qui, défait, défaite en larmes
Ignores – ô noble guerrier! –,

M'accepterais-tu comme maître,
Toi dont se changent fers en art?
Tu n'obéis ni rois ni prêtres,
Mais empereurs, dieux et barbares.

Hélas, je ne tiens pas les rênes
Du pouvoir, cheval à bascule.
À perte de vue sont les plaines,
Mais l'heure avance en funambule.

Jouant au sommet des montagnes,
Une enfant que voilent brouillards
Regarde de haut la campagne
Glissant en n'allant nulle part.

Se balançant d'un bord à l'autre,
Celle qui, morte, en moi veut vivre,
Ses mouvements sans but se vautrent
Des deux côtés de l'équilibre.

Je rêve, ô sauvage cheval,
De te monter en amazone,
Étant mi-homme, mi-cheval,
Ni personne, ni ma personne.

Mais comment m'assoir sur ton dos,
Encombrée par mes quatre pattes?
Comment reproduire tes sauts,
Vacillant à gauche et à droite?

Cheval, cheval de mes ardeurs,
Si immense, fier et fort!
Ta robe, en révélant couleurs,
D'Apocalypse te colore.

Cheval, cheval des passions,
Si libre, qu'habite l'audace!
Sans bride, ta position
Tu troques contre plus d'espace.

Cheval, cheval des sentiments!
Ce pré, a-t-il jamais été?
Ou n'est-il rien, finalement,
Qu'un champ de possibilités?

À un oiseau blanc

Qu'es-tu, furtif instant
Tombé aux mains du temps?
Qu'es-tu, toi qui ne voles
Que pour spolier le sol?

Qu'es-tu, furtif instant?
Tu es un oiseau blanc
Comme une feuille vierge,
Comme un flocon de neige.

Comme un vent d'hiver froisse
Tes pages inédites,
Je secoue les angoisses
Des journées indécrites.

Aussitôt que ton nom
Sur ma langue se pose,
Il fond et se confond
Avec des sons sans glose.

Devient forêt de chants
Tout arbre qui t'accueille.
De leurs branches, pourtant,
Aucun fruit je ne cueille.

Ta voix plante un jardin
Là où n'est qu'une fleur,
Mais bien vite prend fin
La saison des couleurs.

Les vers que tu recherches
Sous des racines grouillent.
Les poissons que tu pêches,
De nouveau tu les mouilles.

Dans ton bec, oiseau blanc,
Sans prévenir tu prends
Les joies qui m'étaient chères,
Dont j'étais l'héritière.

Ô moment révolu!
Mon père aurait voulu
Pouvoir te retracer
Pour m'apprendre à chasser.

Ah, qu'il aurait aimé

Retirer tes entrailles!
Sentir dans la fumée
Une odeur de volaille!

Je t'attendais aussi,
En bottes et manteau.
Qu'avais-je pour fusil?
Mon appareil photo.

Hélas! Seul dans la brume,
Tu as levé ton ancre,
Ne laissant que des plumes
À tremper dans de l'encre.

À l'oiseau doré

Te voilà assis au bord de ma fenêtre
Dont le verre opaque gémit et larmoie.
À travers lui, nulle clarté ne pénètre,
Pourtant les étoiles dans tes yeux je vois.

Tes cordes vocales tirent le réveil;
Ton chant balaie l'ombre loin des avenues.
Ô oiseau doré! Les rayons du soleil
Laissent leur éclat le long de ton corps nu.

Tes ailes de feu pourfendent les nuages,
Se frayant dans le ciel un chemin d'azur.
Emporte-moi là où rien n'a de visage,
Où les plaies des misères se défigurent.

Toi qui ouvres les portes du firmament,
Entre ici sans peur et passe-moi tes plumes.
Viens, donne-moi la légèreté du vent
Pour que je me hisse au-delà de la brume.

Alors, ton duvet, tes griffes sur ma peau,
Je m'affranchirai de mes chaînes de fer.
De vertige vêtue, voyant tout d'en haut,
Je fredonnerai : « Qu'elle est belle, la Terre! »

Des mers de lueur, son et parfum nouveau
Me pousseront là où ni Dieu ne m'élève.
Déjà s'est envolée vers les pays chauds
Mon enfance dorée, rattrapant mes rêves.

Puella aeterna

Emporte-moi, oiseau doré,
Au loin, au cœur de mon enfance,
Là où d'une voix colorée
Chante la vie mon innocence.

Là-haut, prends-moi, caresse-moi
De tes ailes peintes d'aurore.
Avec amour, sur mes dix doigts,
Laisse tes plumes et accords.

Survolant tout, en moi tu plantes
Le jardin des jeunes années.
Je vois déjà, par une fente,
Régénérer les fleurs fanées.

De tes graines, poussent alors
Des arbres qui vers moi se penchent.
Mes mains tirent leurs feuilles d'or,
Cueillant les doux fruits de leurs branches.

De ton bec qui s'ouvre, s'écoule
De l'ambroisie vers les ramures.
Leurs cerises tombent et roulent
Sans connaître la pourriture.

Ici siège sur l'herbe fraîche
Un jour que rien ne peut ternir.
Elle donne à mon âme sèche
L'espoir de ne jamais jaunir.

Couronné de rayons d'été,
Le ciel règne en maître des roses.
Tels des papillons, la clarté
Sur leurs pétales se repose.

Le vent, dans son léger envol,
S'imprègne de parfums et miel.
L'abeille, dans sa course folle,
Cherche les ruches éternelles.

Des airs discrets sur les lacs pendent,
Ramenant flots vers ceux d'hier.
Qui sait vers quelle mer descendent
Les pleurs cristallins des rivières?

Les vagues ondoient, se déforment.

C'est ainsi: la vie suit son cours.
Je voudrais, dans ce bleu énorme,
Plonger pour un bain de toujours.

Les nuages flottent sans cesse
Au sommet de monts escarpés.
J'aimerais, comme une promesse,
Les garder pour trouver ma paix.

Mais dès que le savoir j'enfile,
Comme un habit l’on me retire.
Alors, ces plaisirs volatiles
Ne reviennent qu'en souvenir.

Oiseau doré, montre tes ailes
Et dis-moi qui les a coupées!
Est-ce l'ange au regard cruel,
Agitant sa brûlante épée?

Oiseau doré, déploie tes ailes
Et dis-moi qui les a brûlées!
C'est bien l'ange aux yeux-étincelles,
Qui seul garde un jardin scellé.

La poétesse et l'oiseau doré

La poétesse:

« Monde, tu me fais mal
Quand tu me tires vers le bas.
Pataugeant dans l'eau sale,
Ma vie n'est rien qu'un beau dégât.

Lorsque tu me déchires,
Jamais plus tu ne me recolles.
Monde, que puis-je dire,
Moi l'ange tombé dans l'envol?

Je pleure dans le noir.
Je crie. Personne ne m'entend.
Sur moi pèse le soir,
Griffes aiguisées par le temps.

Je saigne, déplumée;
La boue me rentre dans la peau.
Semblable à la fumée,
Je veux me hisser tout là-haut.

Je meurs, ailes brisées
Par le poids des chaînes ferrées.
J'ai l'âme divisée
Entre mon refuge et l'air frais.

Une fenêtre ouverte
A dû se casser dans mon dos.
Je gis seule et inerte.
Quand donc verrai-je les oiseaux? »

L'oiseau doré:

« Quoi, m'as-tu appelé,
Moi qui laisse des plumes d'or?
Sous le ciel constellé,
La pluie qui tombe s'évapore.

Qu'as-tu à sangloter,
Assise sur un froid perron?
Là d'où tu fus ôtée,
Les nuées grises te prendront.

Près de nombreux nuages,
Tu seras souffle suspendu.

Se glisseront passages
Dans l'infinité pourfendue.

Par un trou de serrure,
Tu boiras la couche d'ozone.
La lumière et l'air pur
Laveront ta souillée couronne.

À travers les fissures
Sera rincé ton cœur aride.
Les poumons pleins d'azur,
Tu vivras noyée dans le vide.

De haut, la lourde Terre
Aura la taille d'un moustique.
Que seront tes misères?
Les odeurs d'égout? Le trafic? »

<u>La poétesse:</u>

« Est-ce toi, ô gardien
De tous les anges déguisés?
Oiseau doré! Je viens!
Tant pis pour mes ailes brisées.

Pourquoi rester encore,
Jetée comme une vieille obole?
La pluie qui s'évapore
Le jour même retombe au sol.

Moi, la pièce rouillée,
Je maudis les mains criminelles
Qui me gardent mouillée
Dans des canaux artificiels.

Certains flottent sans peine,
Guidés par le cycle de l'eau.
Moi, des fausses fontaines
Je veux retirer les tuyaux.

Quoi, faut-il que j'espère
Retourner aux limpides sources?
Des pics aux basses mers,
Le temps poursuit toujours sa course.

Renversez les clepsydres,
Ô beautés sacrées! Ô génie!
Seul un éther anhydre

Comblerait ma soif d'infini.

Les cieux suffisent-ils?
Plus haut! Plus haut! Oiseau doré!
Survolons d'autres villes,
Où des fauves ont demeuré.

Car loin de toi, la nuit
Au cœur du soleil d'été sombre.
Si jamais tu me fuis,
Je serai seule face aux ombres.

Oui, sans toi, dans mon âme
Plonge un hiver interminable.
Et plus aucune flamme
Ne gratte le froid implacable.

Permets-moi de te suivre
Sans plus subir la longue attente.
Ici-bas, devoir vivre,
C'est l'abandon à la mort lente. »

L'oiseau doré:

« Ô reine détrônée,
Ton règne n'est-il pas fini?
Ta robe fut donnée
À des personnes démunies.

Ne supplie pas la lune
De te prêter son diadème.
Gloire et bonne fortune
N'éclairent plus ta face blême.

Tel ton sceptre brisé,
Ta place est au noir dépotoir.
Tant de passés lésés...
Chaque déchet a son histoire.

Écoute-les gémir
Sur cette Terre purgatoire,
N'ayant rien d'autre à dire
Qu’"Épargnez nos derniers espoirs!"

"Par pitié, brûlez tout!"
Crient dans le vent les sans-desseins.
"Allez! Mais laissez-nous
La foi des meilleurs lendemains."

Va donc expier avec
Tes semblables incinérés.
N'assaille plus mon bec
Par tes plaintes exaspérées.

Ô pauvre condamnée,
Qu'attends-tu du Prince aux yeux d'or?
Es-tu ma sœur aînée
Ou livrée à ton propre sort?

Ô femme misérable,
Te prends-tu pour Sa Majesté?
Assise aux mêmes tables,
Te nourrissant d'immensité?

Tu crois être colombe,
Ayant la branche d'olivier.
En s'élevant, on tombe,
Quand on ne veut se résigner.

Toi, poétesse indigne,
Montant sur les hommes d'avant,
Tu nommes chant du cygne
Ton braiement de manchot mourant.

Malgré tes ailes raides,
L'empyrée semble à ta portée.
Tes deux bras, tu les cèdes
Au rêve fou de m'escorter.

Au moindre pas tu boites,
Pourtant tu te vois empereur.
Ta marche maladroite
Talonne folie des grandeurs.

Même quand sur le givre
Dégringole ton ventre blanc,
Ton envie de me suivre
Atteint de nouveaux firmaments.

Ah, ma petite ignare,
Vas-y, vole vers le soleil!
La destinée d'Icare
Te guette déjà au réveil.

Fonds en larmes de cire,
Toi qui crains les obscurs abîmes.

Rien ne sert d'avertir
Jeunesse étourdie de sublime. »

La poétesse:

« Pourquoi, oiseau doré,
Ne planons-nous pas en tandem?
Suis-je défigurée
Au point de n'être plus la même?

Quelqu'un a-t-il volé
Mon visage de femme belle?
Cette vie d'exilée
Prit-elle mes yeux-étincelles?

Ne suis-je en vérité
Plus que ma condition mortelle?
Je pensais que j'étais
Ta semblable, ta sœur jumelle!

J'ai les ailes froissées
Comme du papier d'emballage.
Entre nous, un fossé
Empile des milliers d'orages.

Moi, l'ange d'autrefois,
J'ai l'auréole déchirée.
N'y a-t-il d'autre choix
Qu'au fond de la nuit l'enterrer?

Plus je creuse ma tombe,
De plus haut crient les goélands.
En moi, une colombe
Appelle le soleil brûlant.

Cet être volatile
Dans ma poitrine se débat.
Il n'a pour domicile
Que le sein d'Abraham là-bas.

Mon thorax est la cage
Dans laquelle il palpite fort.
Il chante le voyage,
Mais de moi nulle voix ne sort.

Mon frère, faisons fi
Du silence des murs vétustes!
Brisons-les! Ne suffit

Que d'une de tes notes justes.

Que tes cordes vocales
Me tirent vers les branches vertes
D'où sifflent en rafales
Les secrets de l'âme déserte.

Que tes mélodies saintes,
Comme toi sur les arbres morts,
Se posent sur les plaintes
De mon cœur pour qu'il vive encore.

Que mes douleurs s'égrènent
Pour que douces joies refleurissent...
Sentiments cryogènes,
Fondrez-vous dans les froids abysses?

Ô oiseau migratoire,
Par pitié, ne me quitte pas!
Dans le ventre du soir,
D'aubes roses tu es l'appât.

Habillent ton corps nu
Rayons qui avec toi voltigent.
Ta flambante venue
Coupe au travers de mon vertige.

Quand le ciel tu traverses,
Tu ouvres voies tel le tonnerre.
Tes éclats se dispersent,
Traçant de nouvelles frontières.

Ne t'arrête plus rien
Quand sans passeport tu circules,
Ni soucis quotidiens,
Ni sept douanes de scrupules.

Au-delà des limites,
Tu restes toujours de passage.
Les pays chauds t'invitent
Sur l'île privée de rivage.

Ô oiseau du bercail,
Je t'en prie, pose le verrou!
Les nocturnes entrailles
Hurlent de faim comme les loups.

Qui donc t'a arraché

Des ténèbres aux dents jaunies?
N'étant pas attaché
Au sol, là-haut tu fais ton nid.

Lorsqu'épaules légères
Tel un vent floral, tu t'envoles,
Je contemple ma chair
Qu'à la pourriture on immole.

Moi, l'esprit engourdi
Dans sa prison d'os desséchés,
Je me sens alourdie,
Vidée comme un vase ébréché.

Oui, je manque d'espace
Dans mes cellules sans barreaux.
Dans mes poumons prend place
Un souffle agissant en bourreau.

Emporte-moi, mon frère,
Là-haut, où tout semble meilleur!
Allons loin des misères.
Où ça? Ailleurs! Ailleurs! Ailleurs!

Échappons-nous ensemble
Tels les mots glissant de ma bouche!
Ici, rien ne ressemble
À nos joies aux accents farouches.

Si tomberont à l'eau
Mes élans vers le firmament,
Monte-moi sur ton dos,
Lève-toi du sol lentement.

Si je n'ai plus la force
D'oser défier la gravité,
Donne-lui mes entorses
Pour qu'on parvienne à l'éviter.

Si se perdent mes chants
Dans ma lyre désaccordée,
Que les guide l'encens
Là où ta coupe a débordé!

Ah, si tu connaissais
Le désespoir au goût amer!
Tu n'aurais pas laissé
Ma lumière au fond de la mer.

Mais par-delà les siècles,
Tu vois l'éternel Intellect.
Tu as ta fierté d'aigle;
Moi, je suis parmi les insectes. »

L'oiseau doré:

« Petite poétesse,
Pourquoi méprises-tu les vers?
Je vole avec adresse
En dégustant leur molle chair.

D'eux tu nourris tes rimes,
Oisillons gris qui les dévorent.
Seraient-elles aux cimes
Sans ceux qui rongeront ton corps?

Entends-les, pauvres filles
Au cri né devant l'éphémère.
Le grand art, ses chevilles
Tirent la chaîne alimentaire.

C'est sans issue, s'enfuir.
Pour être libre, affranchis-toi
De cet ardent désir
D'échapper aux présentes lois.

Rien ne sert de piailler.
Ne seront immortalisés
Que ceux que des geôliers
Gardent enfermés au musée.

Ma chère, tes instants
Ne sont que de vieilles brindilles.
Çà et là les portant,
Vents de pensées les éparpillent.

Composées de bois sec,
En craquant leurs sons se ressemblent.
Qui les tient dans son bec
Dort dans le nid formé ensemble.

Mais avant de connaître
Le rêvé repos sans sommeil,
Ta maison sans fenêtres,
Cours la bâtir sous le soleil!

Autrement, la poussière
Dès ton coucher se lèvera.
Alors, tes rayons clairs
Dans l'oubli elle secouera.

Ô enfant de l'azur,
Toujours tu chanteras la terre!
Elle offre à la culture
Son cœur de mère nourricière.

Sens-la qui, sous tes pieds,
Palpite lorsque tu chancelles.
Rien ne peut balayer
Les racines ancrées en elle.

Elle garde en son sein
Des trésors de l'Homme isolés.
Si stable, elle soutient
Le poids d'un monde désolé.

Toi, tu n'y vois qu'un creux,
Ton regard de grandeurs avide.
Sans elle, le ciel bleu
Ne serait qu'un espace vide.

Ton chez-toi, c'est l'exil;
Tes jours sont herbe, fleur des champs.
D'un terrain peu fertile,
Quels parfums s'exhalent pourtant!

Ô femme abandonnée
Aux mains de l'épaisse fumée!
Ô échos, résonnez,
Dites-lui combien je l'aimais!

Tu étais ma moitié.
Sœur jumelle? Non, plus encore!
Nous deux étions liés
Par les fers d'un fatal amor.

Moi, le fils d'Hélios.
Toi, la fille de Séléné.
Nous planifions nos noces,
Dans le secret emprisonnés.

Glissaient mes doux baisers
Le long de ta peau argentée.
Imbibées de rosée,

Mes lèvres en fleurs s'y plantaient.

Sur tes doigts délicats,
Des plumes dorées l'air laissa.
Ton toucher me marqua
À l'encre rouge – il s'effaça.

Hélas, nos cœurs battant
Au même rythme s'arrêtèrent!
Je crus perdre mon sang
Quand bras ennemis t'arrachèrent.

Qu'à jamais soient maudites
Ces heures qui nous divisèrent!
Tu me fus interdite
Dès que dénoncée à mon père.

Je dus me résigner
Au choix des étoiles jalouses.
De la même lignée,
Nul n'a le droit de prendre épouse.

Jetée dans l'océan,
Tu devins vague ayant pour guide
Plus que les mouvements
De flots noirs au reflet livide.

Le jour, hautes marées
Capturent mes éclats divins.
Autrefois égarés,
Ils retrouvent tous le chemin.

La nuit, basses marées
Crachent tes souvenirs lointains.
De nouveau séparés,
À l'avenir nous posons freins.

N’oublie pas d'où tu viens,
Ange aux ailes peintes de suie!
Toutefois, comprends bien
Où tu te trouves aujourd'hui.

Je t'attends impatient,
Mais sans te suivre dans la boue.
Je te plains, oiseau blanc
Obligé d'y faire la roue. »

<u>La poétesse :</u>

« C’est toi, mon bienaimé!
Enfin, ta voix je reconnais.
La mienne t’a sommé
Aux portes du cœur de sonner.

Frappe! Je t’attendais,
N’ayant qu’huttes pour nid d’amour.
Toi seul, quand dénudé,
En moi tisses nuits de velours.

Je souffre, dépouillée
De ma splendeur originelle.
Viens donc, déshabillé
De ton costume d’étincelles.

Permets-moi de chercher
Dans tes cheveux la perle rare.
Beau comme le péché,
Tu en es le coûteux miroir.

Contre toi, j’ai troqué
Ma place d’honneur dans l’Éden.
Chaque voie est bloquée.
Laquelle vers toi me ramène?

Voudrais-tu échanger
Ton toujours contre un seul instant?
Rien que pour échanger
Baisers sous des astres distants?

Si je ne peux t’atteindre,
Entame l’oblique descente.
À toi de me rejoindre,
De l’ennui suivant l’âpre pente!

Abaisse-toi, mon frère,
S’il le faut pour combler l’écart.
Jette-toi dans la mer
Et bois-la d’un profond regard.

Parle-moi de nouveau,
Mais pas dans ma langue natale.
Mets-toi à mon niveau :
Tu n’es pas étranger au mal.

Ô ange aux airs pensifs,
Saigne à mes côtés, s’il te plaît!

Ce désir maladif
Sous la peau est ma pire plaie. »

L'oiseau doré :

« Cousine aux noires ailes,
Est-ce mon timbre cristallin
Qui, à ton laid hôtel,
Livre pommes d'or du jardin?

Ma voix t'entraîne-t-elle
Comme les flûtes enchantées
Dans une ritournelle
Sous l'œil de la lune argentée?

N'est-il pas envoûtant,
Ce son familier qui te berce?
Ô femme, vil serpent,
Moi, je prends le chemin inverse!

Cesse donc de rêver
Que je longe ton bas canal.
Tu ne peux soulever
Ce que sables mouvants avalent.

Ne viens pas me chercher
Pour une danse bacchanale.
Je crains de trébucher
En glissant vers la vie fatale.

Je garde lyre et armes
De peur que mes lauriers succombent
À ton corrompu charme,
Que sous son poids ils plient et tombent.

J'ai appris d'un ancêtre
Que vous, créatures factices,
Cachez des regards traîtres
Sous un masque de cicatrices.

N'est-ce alors pas justice
Que de combler soif de mirages?
Te rendent grand service
Les nues couvrant mon vrai visage.

Ainsi parla grand-père :
"Tourne le dos au genre humain,
Avant que tes éclairs

Se perdent dans un obscur coin.

Avant que la tristesse
Alourdisse bras et paupières,
Refuse les caresses
Précédant les départs amers.

De faux espoirs, arrose
Le cœur bleu de ta dulcinée.
Que dans son sein reposent
Ruisseaux de défuntes années.

Auprès de ces eaux claires,
Là où sa face elle contemple,
Promesses mensongères
Sont arbres verts qui l'hiver tremblent.

Pour son front éraflé,
Ils servent d'ombre protectrice.
Du vent prêt à gifler
L'abritent feuilles de jadis.

La vue des pommes d'or
Pour rester en vie lui suffit.
Ses soutenus efforts
Donnent foi en guise de fruits.

Qu'importe si s'immiscent
Dans sa bouche arrière-goûts fades,
Tant qu'aux futurs délices
Jamais elle ne devient froide!

Sois marchand d'illusions :
Vends-lui des trésors éternels.
Y croire sans raison
D'enfers fait paradis sans ciel.

Tant que la longue attente
En elle plante images vives,
Tu seras, sans descente,
Présent au bord des mêmes rives!"

Ainsi, reine sans trône,
Je rejoins la nuit aveuglante.
Suis-je idole ou icône?
Demande aux vagues déferlantes.

À toi qui m'es fidèle,

Je veux offrir mes dorées plumes.
Colle-les à tes ailes
Pour t’écraser comme l’écume. »

II. Je n'étais qu'une enfant

« Human life is but a series of footnotes
to a vast obscure unfinished masterpiece.»
– Vladimir Nabokov, *Lolita*

« They say only the good die young
That just ain't right »
– Lana Del Rey ft. The Weeknd, *Lust For Life*

« Et Jésus dit :
laissez les petits enfants venir à Moi,
et ne les empêchez point;
car le Royaume des cieux est
pour ceux qui leur ressemblent. »
– Matthieu 19.14

Les enfants bâtards

On l'appela Fausse Couche;
De lui, seul le sang est vrai.
Il fut versé dans la douche,
En silence déploré,
Le col servant de canal
Aux larmes non-lacrymales.

On l'appela l'Ectopique,
Dont l'ailleurs est territoire.
Aux urgences chirurgiques,
Les éléphants sans mémoire,
On les oublie pour la trompe;
Les grossesses s'interrompent.

Lui, qui est-ce? Le Mort-né,
Échoué parmi ses frères.
Sa source, pourtant l'Aîné,
Ne fait qu'un avec la mer.
Loin du Temps, de ses rapides,
Quel flux lui creusera rides?

L'Ange de la Mort:

« Je vous salue, vous qui n'avez pas vu le jour!
Rayonne sur vous le Soleil de la justice.
Je vous salue, vous qui le chemin du retour,
Du cycle de la vie, avez pris sans malice!

Du cadre étant sortis comme d'une prison,
Qu'avez-vous poussé? Cris? Non, la porte – des ailes!
Je vous salue mais je ne connais pas vos noms,
Vous qui du Néant seul entendîtes l'appel! »

Les trois frères:

« Mais qu'est-ce que cet espace
Dans le portrait de famille?
Est-ce que tu nous effaces,
Mort, par un coup de faucille,
Avant que nous versions l'encre
Et que nos racines s'ancrent?

N'est-il pas, ô Destructrice,
Trop tôt pour fermer les yeux,
Pour s'enfermer dans l'abysse
Avant que s'ouvrent les cieux,
Qu'avec le sommeil s'achèvent
Songes de la vie, sans rêve? »

L'Ange de la Mort:

« Soyez heureux, plutôt, de reposer en paix;
Les sens en plein éveil perdent leur direction.
Ne barre pas l'Éden la flamboyante épée
Pour vous, étrangers au fruit des désillusions.

Sautez de joie! N'ayant pas pris goût à la vie,
Sur vos lèvres ne peut poser pied l'amertume.
Ne sifflent pas en vous les serpents de l'Envie,
Sans vous étant tombés comme une pluie d'enclume.

Mais vous voilà si hauts! Et si petits pourtant,
Trop petits pour porter le poids des lendemains.
Avortons qui filez entre les doigts du Temps,
Les Moires s'unissent dans le creux de vos mains. »

Les trois frères:

« Hélas, de la course à l'Être,
Nous voilà exclus d'avance.
Part en vain le chronomètre:
Notre piste est sans distance,
Et l'arrivée, le départ,
Ils s'alignent sans écart.

L'aiguille indique midi

Aux douze coups de minuit.
À quoi bon le Paradis
Sans avoir connu la nuit
De la vie, compte à rebours,
Ans d'attente sans secours?

Enfants privés d'une enfance,
Nous vendrions l'Élysée
Seulement pour une chance
De pouvoir, au Colisée,
Nous faire un nom de vainqueur
Et voir la foule en clameur.

Pour lutter jusqu'à la fin,
Quitte à mourir dans l'arène!
Pour nous tailler un chemin,
Quitte à nous couper les veines!
Le sang, rivière de fer,
Est sédimenté en mer.

Pour vivre en sachant mourir
Debout, gardant le dos droit!
Pour aimer à en souffrir,
Croire à en perdre la foi,
Quitte à plier dans le vent
Ainsi que la fleur des champs.

Pour chuter doux dans le noir
Comme les plumes d'oiseaux,
Comme l'étoile du soir
Qui perle sur les roseaux.
Tombent les plus belles feuilles
Sur les tombes sans cercueil!

Va donc, Fossoyeuse en blanc,
Enterrer tes deuils sans nous!
Nous cueillerons les instants,
Quitte à nous couvrir de boue,
Au sol déploierons nos ailes,
Quitte à oublier le Ciel! »

<u>Lucy l'Australo-pitoyable:</u>

« Trop tard! Car des arbres étant descendu l'Homme,
Les vers du regret en rongent les fruits pourris.
Jardins sans délices forment un vacuum
Où l'on aspire au jus, tout fleuve ayant tari.

Maudite suis-je, moi, d'avoir voulu marcher!
J'ai quitté mon berceau à l'âge de raison.
Enfants bâtards de la Terre, pourquoi chercher
Dame Nature dont l'amour n'est que saison? »

L'Ange de la Mort:

« Le monde, comprenez, il vous laisse orphelins;
Que le Ciel vous adopte est votre ultime espoir.
L'on naît sans chaussures, n'ayant rien dans les mains,
Mais la maison du Père, elle, a plusieurs manoirs.

Qu'attendez-vous alors pour crever le plafond
De la voûte étoilée, vous que le gouffre appelle?
Pour sentir la lumière, il suffirait d'un bond
Dans l'hôpital dont les couloirs se font tunnels. »

Je n'étais qu'une enfant

Je n'étais qu'une enfant quand ils m'ont dérobé
La lueur dans mes yeux. L'ombre m'a enrobée.
Vous, hommes habitant les terres canadiennes,
Sachez qu'auparavant elles étaient les miennes!

Pensez à mon peuple quand le sol québécois
Taché de notre sang vous offre blé et bois.
Vous parlez du bonheur d'antan et moi j'entends
Un chant du cygne dans mon cœur indépendant.

Dans l'école résidentielle, on m'a coupée
De culture et tribu. L'Histoire est leur épée.
Ils m'ont dit: « Obéis et tu iras au ciel! »
Avec mes cheveux longs, ils m'ont coupé les ailes.

Mes camarades aux deux esprits, malaimés,
Dans un placard obscur ils les ont enfermés.
Ils aiment leur prochain, leurs prochaines victimes,
Ces « chrétiens » dont le Christ est à tort éponyme.

Occidentaux, partez! Ne versez pas de larmes
En baissant le regard et les bras, pas les armes.
Mes sœurs sur la route seize, Joyce Echaquan
Et mes ancêtres dans leur tombe vous condamnent.

Le racisme et l'injustice, main dans la main,
Aiguisent leur lame aux marées hautes sans frein.
En toussant, est craché mon pus comme mes frères
Par les blancs, écume croyant boire la mer.

Ce pays plongé dans l'ordre et loi du silence,
Je n'ai que l'oreille du gouffre des souffrances.
Sans connaître ma langue, est étouffée ma voix;
Sans pow-wow, je prie mais en la vie seule ai foi.

Mort, ne me retiens plus! Moi, je garde en mémoire
Que je suis née pour la lutte, pour la victoire.
Ma nation est une armée de survivants
N'abandonnant ni ses enfants, ni ses parents.

Ma mère, guerrière, est brave et réconforte.
Devant elle, quelle Amazone est assez forte?
Agile comme un cerf, rusée comme un renard,
Puissante comme un ours, la chasse est son grand art.

Sur mon père noyant dans l'alcool son chagrin

Se posera, telle la rosée du matin,
Un nouvel avenir. Quoi, il pleuvra des cordes?
C'est pour qu'aigle et tortue y grimpent sans discorde.

Des cordes, des planches... Combien en faut-il pour
Construire un pont vers le pardon et vrai amour?
Le soleil d'un totem se lèvera un jour
Sur tous, qu'ils turluttent ou frappent un tambour.

Alors, nos corps et cœurs dansant au même rythme,
Dans le cercle sacré se rejoindront nos rites.
Nous partagerons le calumet de la paix,
Québécois d'icitte et d'ailleurs, dans le respect.

L'immigrante et l'égale

Ma patrie est morte à mes yeux.
Son sang coule à flots dans mes veines.
Au Nord! Europe, tu es Cieux,
Seul espoir de mon âme en peine.
Passeur, reste-t-il une place
Dans ta barque où les corps s'entassent?

J'ai connu l'enfer. De démons,
J'ai dû absorber la sueur.
Jour après jour, dans leurs maisons,
Pour vivre j'ai troqué l'honneur.
Accepte, ô Charon, l'humble offrande
De mains qui, donnant, paient amende!

Ma tête a un prix. Ce bateau,
Deviendra-t-il un cimetière?
Mon peuple sans plan tombe à l'eau,
Creusant sa tombe dans la mer.
Ai-je acheté un billet vers
La fosse commune ou la terre?

Partout, je suis ailleurs.
Pour tous, je viens d'ailleurs.
Je n'ai ni gilet, ni sauveur,
Ni phare dans la nuit d'ébène.
Méditerranée, des moqueurs
M'adressent un chant de sirène :
« L'immigrante est légale?
L'immigrante est l'égale!
Mais va-t'en, illégale,
De ce monde inégal! »

Derrière moi, les bidonvilles.
Devant moi, les camps de migrants.
J'attends aux portes de la ville
D'avoir les clés d'un logement.
Pourquoi tarde-t-il, votre accueil?
J'aurai pour lit un rocheux seuil.

Derrière moi, aucun refuge.
Il pleut des bombes et des balles.
Devant moi, la haine est déluge
Qui s'abat sur le littoral.
« Retourne chez toi! » ils s'écrient,
Mais nulle part je n'ai d'abri.

Ne suis-je plus qu'itinérante
Ne suivant pas d'itinéraire?
Où je porte et pose ma tente,
Le vent souffle dessus. Que faire?
Comme lui, Dieu m'a exilée,
Sur chaque allée étant allée.

Partout, je suis ailleurs.
Pour tous, je viens d'ailleurs.
N'ayant ni papiers, ni pays,
La rue devient mon domicile.
Je disparais tel Pompéi,
Sous le feu de discours hostiles :
« L'immigrante est légale?
L'immigrante est l'égale!
Mais va-t'en, illégale,
De ce monde inégal! »

Train après train, je perds l'entrain.
Croche-pieds je dois éviter.
Danse macabre! À ton festin,
Serai-je bientôt invitée?
Avant qu'un policier m'arrête,
Moi qui agis en trouble-fête?

Ma gorge, serrée comme un poing,
Se tait devant les doigts pointés.
Ma voix n'est plus qu'écho lointain,
Mais elle a tant à raconter.
Pourquoi déchirez-vous les pages
De mon passé, vivant ouvrage?

Toi pour qui je suis l'étrangère,
Se brisent miroirs dans ton dos!
Ramasse les morceaux de verre
Avant qu'ils rentrent dans ta peau!
Contemple en eux ta vraie image.
Retourne-toi. J'ai ton visage.

Partout, je suis ailleurs.
Pour tous, je viens d'ailleurs.
Ils préfèrent à la justice
La loi; à la bonté, leurs biens.
Ils s'échangent regards complices,
Nommant crime de n'être rien :
« L'immigrante est légale?
L'immigrante est l'égale!
Mais va-t'en, illégale,

De ce monde inégal! »

Partout, je suis ailleurs.
Pour tous, je viens d'ailleurs.
Autrui n'est autre que pour ceux
Ne reconnaissant pas leur frère.
En nous que silences font deux,
Ce chant dépasse les frontières :
« Quand il faut fuir le mal,
Un mur nous est égal!
Légale ou illégale,
À moi elle est égale! »

Sœurs en coagulation

Elle est chef cuisinier, infirmière
Pour un grand homme, et baby-sitter.
Elle est psychologue, secrétaire,
Actrice, domestique et chauffeur.
Maman, épouse, employée modèle
Et vierge avec tâches ménagères.
En détresse mais plus demoiselle,
Sinon chienne. Où est sa muselière?
Elle est le sexe faible mais porte
Le poids du monde sur ses épaules.
Écartée du pouvoir, elle est forte,
En larmes mais debout tel un saule.
Réduite à néant mais tout pour lui,
Dans la boîte des « tu dois » posée.
Elle est, d'un mari, poupée Barbie,
Machine à bébés sinon brisée.
Si elle ne devient pas sa bonne,
Qu'est-elle? Une mauvaise personne.
Romantique? Pute à Babylone.

Elle a peur de sortir tard la nuit,
D'être sous le feu des projecteurs.
Qu'elle s'efface un peu moins de bruit!
Elle sait façonner, dur labeur.
Elle, c'est face au miroir et cell
Que son masquillage elle cisèle.
Sans talons hauts comme un top model,
L'attente élevée comblera-t-elle?
Si elle gravit les échelons,
Avec le boss elle a dû coucher.
Qu'adviendra-t-il du verre au plafond?
Avec, sa paie sera écorchée.
Enceinte, qu'elle quitte l'enceinte;
Qu'elle donne la vie, pas le sein!
En justice, elle dépose plaintes?
Ses règles sont venues, c'est certain.
La loi du silence est pour la femme :
Se couvrir et couvrir les infâmes,
Vendre son corps ou vendre son âme.

Mes sœurs! Mes sœurs! Du sang, nous perdons tous les jours,
Pas une fois par mois. Pourquoi nous le versons?
Chats abyssins, sortant nos griffes aux vautours,
Des tigres nous prenons rayures sans prison.
La fleur de mimosa devient un piège à mouches;
L'abeille, mante dont le mâle est dans la bouche.

Sauvages, carburant au courroux de Cybèle,
Les têtes de Kali, allons les trimbaler!
Dévorées par des chiens, rejoignons Jézabel.
Ces chiens sont des hommes. Comment guérir nos plaies?
Espérons, ô mes sœurs, que le sang, en caillots,
S'assemble et nous avec, ne coulant plus à flots.

Elle est femme au foyer. Sa maison,
Tel son époux, est propre au-dehors.
Elle pend à ses lèvres, prison
Où elle vit condamnée à mort.
Il se penche vers elle, la serre,
L'embrasse pour étouffer ses cris.
Elle veut s'échapper mais, sans air,
Trempe dans les larmes cheveux gris.
La voix promettant l'Eldorado
Crache un flux de mots, puis est drainée.
La main qui lui donne des cadeaux
Est celle qui lui casse le nez.
Elle voit de toutes les couleurs,
D'un œil au beurre noir de défunt.
Sa peau blanche est un jardin de fleurs
Rouges, bleues, mauves, mais sans parfum.
« Arrête! » elle supplie. Il bondit.
Un « non » dimanche est un oui lundi.
« Quand tu pleures tu es belle », il dit.

Mes sœurs! Mes sœurs! Ils nous conduisent au bûcher,
Sans savoir le feu de vie brillant dans les mortes.
Pleurons le sort de celle à la vulve arrachée,
Qui, ses droits retirés, avec un cintre avorte.
Jette un sort, ignorant la magie du savoir,
L'épouse à neuf ans dont les jours sont cours d'histoire.

Mais nous scandons, baignées dans le lait de sorcière,
« Femme! Vie! Liberté! » Non à la violence!
D'Olympe et Malala nous sommes héritières
Et, des Amazones, nous avons la puissance.
Solve coagula. Rien qu'en crise cardiaque
Ayant un cœur, la presse en trombe est démoniaque.

Hommage à Annie-Claude Mondor

Est-il donc vrai que je dois maintenant partir?
Qu'il est temps que je pousse un tout dernier soupir?
Mon état régresse. Que dire à mes amis?
Pour eux, comme un crabe, je m'accroche à la vie.

Les murs sont d'un blanc vif, ornés de mandalas,
Mais s'obscurciront quand je ne serai plus là.
Tes dessins, maman, à ma chambre d'hôpital,
Donnent de la couleur, ainsi qu'à mon mental.

Quoi, déjà? Il me faut décider des chansons
Qu'à mes funérailles mes proches entendront?
L'univers rit de moi, dansant allègrement
Pendant qu'en larmes je rédige un testament.

Destin, maudit sois-tu! Écourtant ma sentence,
Me libérant, tu condamnes mon existence.
Alors que les jeunes se promènent sans chaînes,
Je suis clouée au lit, enfermée dans mes peines.

Comme le cancer, le chagrin me ronge l'âme;
M'éteignant, mon cœur est dévoré par les flammes.
Ma hanche me fait mal. Je ne peux ni marcher,
Ni, de la Faucheuse me cherchant, me cacher.

« Tu dois lâcher prise », Laïla m'encourageait,
« L'hiver rigoureux suit l'été doux et léger. »
Pour qu'au rang de héros mon nom soit élevé,
Vaincue d'avance, ma douleur je vais braver.

Je me tiendrai debout devant l'inévitable,
Monterai à cheval tant que j'en suis capable.
Et je visiterai New York si ça me chante.
Victime? Non, j'ai un parcours de combattante.

Sans plus être à genoux, armée de paix, ô Mort,
Je ne crains rien, croyant et espérant encore!
Qu'importe, ayant l'amour, que cette vie l'on m'ôte?
S'il faut partir, je veux partir la tête haute.

Ça va bien aller

« Ça va bien aller! » papa Legault
Disait aux conférences de presse.
« Ça va bien. Allez, allez, let's go!
Tout court; mais, sauf le temps, rien ne presse. »
Longue fut la distance sociale,
Comme entre le large et littoral.

Nous liaient des câbles sous-marins,
Mais coupaient la file les faux signes.
Se propageait, viral, le malsain;
L'école, elle, on l'attendait en ligne.
Désinformations dépassaient
La vitesse du son des pensées.

« Ça va bien aller! » Le temps, pas beau,
Libre ou emploi, était laid – mauvais.
Quand on souffre, l'espoir, placébo,
Laisse croire à tort qu'on est sauvé.
Et l'analgésique réconfort,
Tuant douleurs, ne rend pas plus fort.

Contre le virus de la couronne,
Que pouvions-nous – celui de l'Histoire?
Lutte de classes, non de personnes,
Nous conquéraient fièvres de pouvoir.
Gagnant du terrain, des désirs ivres
Nous faisaient perdre le goût de vivre.

La Terre, en crise de quarantaine,
Prenait sa propre température.
Ses forêts rasées comme la laine,
Nue pourtant, avait chaud la nature.
Et, le feu dévorant la planète,
Nous l'avivions de papier toilette.

Hommes! À quoi bon laver vos mains
Avant de toucher du sale argent?
Des surfaces vous prenez grand soin,
Mais l'âme a-t-elle un désinfectant?

Si la pandémie n'est plus, pourquoi
Portez-vous tant de masques encore?
Ils ne sont plus bleus mais d'une joie
Rayonnante tel un soleil d'or.

Vous faites, sans l'essence du ciel,

De l'azur un paradis d'enclaves.
Qui sont ces travailleurs essentiels
Nommés héros, traités comme esclaves?

Vous craignez, autant qu'un variant,
Le nouveau: gai, trans ou immigrant.
Les gens d'ailleurs, sont-ils des mutants
Pour vos cœurs mis en confinement?

« Ça va bien aller! » Peut-être si
Je m'étais isolée des malades?
Je suis contaminée moi aussi.
Comment guérir les toux par saccades?
L'amour est-il l'unique vaccin
Dans un monde de meurtre et larcin?

Un monde fou! Vers quelle normale
Espérons-nous le retour en feu?
Vers un monde meilleur, allant mal,
Nous voulons aller: pas bien, mais mieux!
Car dans quel but aller de l'avant?
Restons, si tout reste comme avant!

Complainte d'un enfant ukrainien

Que faites-vous, soldats, sur ma natale terre?
Pourquoi tant de haine? Ne sommes-nous pas frères?
Mon père est au combat. Ma mère dont les bras
Me berçaient, avec l'arme à la main vous tuera!

Tel est le prix d'à tout prix vouloir posséder:
Voyez combien de vies nous coûtent vos idées.
Ô russes! Les bombes, sombres météorites,
Pleuvent mais notre acteur déjouera l'hypocrite.

Là où chantait l'oiseau, des avions de guerre
Déchirent le ciel gris, perçant dans nos misères.
Tels des épis de blé, sur le champ de bataille,
Nous tombons, fauchés par des bêtes qui nous raillent.

L'humanité n'est plus. Notre sang coule à flots.
Nos civils avancent, malgré tout. Il le faut.
Ils marchent car ils ne peuvent rester assis
Face aux adversaires de la démocratie.

Guidés par l'amour de la patrie et l'espoir,
Ils luttent dans la boue, dans le froid, dans le noir.
Derrière eux gisent des cadavres, mais leurs yeux
Voient déjà la victoire inscrite dans les cieux.

Que foudres s'abattent sur Poutine, tyran
Aveugle, sourd aux cris des enfants innocents!
Que dans mes larmes bleues et jaunes il se noie,
Cet héritier d'Hitler, ce dieu sans foi ni loi!

Car chez moi, c'est l'enfer. Mon cœur brisé grelotte,
Mes pas s'enchaînent au rythme auquel je sanglote.
Dès que je crois morte toute chaleur humaine,
Aux poudres le feu est mis pour brûler l'Ukraine.

L'art de vivre, selon Atlas et Sisyphe

I. Acte 1: dialogue

Atlas (white collar):
« Je te plains, Sisyphe, toi qui ne voulant pas
Mourir es condamné au plus mortel trépas!
Tu te tues au travail, faisant la même tâche;
Mon frère, tu vis en te mourant sans relâche.
Toi qui te rêvais libre et mis aux fers la Mort,
Tu fus enchaîné au plus absurde des sorts.
À bout de souffle, tu t'évertues et transpires,
Et n'as rien à rendre comme dernier soupir. »

Sisyphe (blue collar):
« Contrairement à toi, je n'ai pas à porter
Le poids d'écrasantes responsabilités.
Ça roule! Car pourquoi les soutenir, ces monstres
Qui ne reposent que sur la douleur des autres?
Les dieux de l'Olympe et tout ce qui est sacré
M'échappent, trop hauts, et ma pierre me distrait.
Nous sommes esclaves. Mais est moins accablante
Que l'immobilité ma besogne constante. »

Atlas (white collar):
« Mon attente est sans fin, comme l'activité,
M'attendant à être promu sans m'agiter.
Dans quel but pousses-tu ce rocher qui succombe
À la gravité, puis qui du sommet retombe?
Moi, je sers et des dents, comme la gorge, serre
Afin que le ciel ne tombe pas sur la terre.
Seul un jour, j'ai laissé tomber comme la pluie :
Hercule m'a permis d'aller cueillir des fruits. »

Sisyphe (blue collar):
« De ton fardeau, tu ne fus soulagé qu'une heure,
Le temps d'avoir les trois pommes d'or des trois sœurs.
Puis, aussi naïf qu'est grand d'Héra le jardin,
Tu repris la charge pour qu'Hercule ait coussin.
Pleurez, Hespérides! Votre père a perdu
Le paradis quand à l'appât il a mordu.
Atlas, quand tout a faim de me voir malheureux,
Je fais la révolte en m'imaginant heureux. »

II. Acte 2 : monologue en/au c(h)œur de l'inaction

Les sujets techno-féodaux, au sujet de l'Homo Deus :
« Ah, si seulement nous pouvions, des dieux, avoir

L’épaule de Pélops, nacrée comme l’ivoire!
Dure, alors moins ardu serait notre labeur
Et peut-être que nous le ferions de bon cœur.
Nous sommes, hélas, sous le joug de pesants cieux
Desquels nous tirons la charrue comme des bœufs.
Nous sommes des bêtes, pas humains à leurs yeux,
Pourtant, dans l’espoir de bientôt servir de dieux,
Nous servons les dieux et, face aux difficultés,
Nous nous en servons pour dompter l’absurdité.
Mais il est un destin plus désolant encore
Que l’arrêt sans répit ou l’inutile effort.
C’est d’endurer les deux, un double châtiment,
Par le désir chargés et mus sans mouvement.
Tel est le lot de l’Homme, un pauvre de Fortune,
Né sans sa bonne étoile et demandant la lune.
L’art de mourir, beaucoup l’ont maîtrisé sans mal.
L’art de vivre, qu’est-il? Supplice de Tantale.
Car, friands de banquets, comme lui, tous et toutes
Au nombre d’invités voudraient que s’en ajoutent.
Ils offrent l’ambroisie et le nectar aux autres
Et, de leur propre fils, cuiraient la chair des côtes.
Se déchirent en eux des penchants sacrilèges :
De mettre à mort et à la Mort, lui tendre un piège.
Ainsi, l’existence est leur descente au Tartare
Où, se mourant debout, de vivre on apprend l’art.
Comme un rocher pouvant tomber à tout moment,
Leur cœur de pierre tient sur leur tête en branlant.
De leurs sentiments et souhaits inaccessibles
Chapeautant la Raison, fragile est l’équilibre.
Les gens sont avides, tel le roi de Phrygie,
Yeux plus gros que le ventre et souffrant d’allergies.
Sous des arbres fruitiers, en effet, ils attendent
De saisir l’agrume vers lequel leurs bras tendent.
Et, dès qu’il semble en main, le vent le leur dérobe
En secouant la branche ainsi qu’un pli de robe.
Le désir : repas du regard, qui se retire
Dès qu’on se goinfre de la faim de s’en nourrir.
Pareil, plongés dans l’eau, à moitié, au milieu
D’un fleuve clair, ils se penchent pour boire un peu.
Et, dès qu’ils sont prêts à désaltérer leur âme,
La rivière s’assèche, à l’inverse des larmes.
Le désir : soif de mieux qu’on prévoit assouvir,
Sans savoir l’embouchure où fuit notre avenir.
Le désir : eau qui bout à moins de cent degrés,
Même quatre-vingt-dix, droit tel l’incarcéré.
Le désir : un jus de raisin qui, fermentant,
Avant de devenir alcool pour vin se prend.
Le désir : fleur d’hiver ne donnant pas de fruit,

Que rongent les vers plus profondément qu'un puits.
Le désir : trou creusé dans le cœur par l'absence
Pour y enterrer des spectres faisant errance.
Le désir : force de travail, travail des forces
Qui, sans rien accomplir, c'est la fin qu'il amorce.
Le désir! Le désir! La vie étant souffrance
Dont la source est désirs, qui veut la délivrance?
Si vivre c'est souffrir, la souffrance est la vie.
Désirer, c'est souffrir? Donc souffrir est envie.
Vivre c'est désirer et désirer, c'est vivre.
Alors, qu'ils désirent! Il faut souffrir pour vivre.
Et nous, pauvres bêtes, pas humains à leurs yeux,
Aux surhumains sommes inhumains – merci Dieu!
Animal politique est l'Homme, dont cités
Par des dieux riches et troupeaux sont habitées.
Ils ne nous élèvent qu'en guise de bétail
Exploité comme de la Terre les entrailles.
Bipèdes animaux, non animaux bipèdes,
Au bâton policier, domestiqués, l'on cède.
Pire, ils nous réduisent à objets. C'est pourquoi,
Afin d'arriver à leurs fins, ils nous emploient.
Les moyens de production leur appartiennent,
Tout comme nous dont la classe est au mieux moyenne.
Robots d'entreprise, esclaves avec salaire,
Du porc capitaliste on inspire un sale air.
Mais il nous rend libres de notre humanité,
Le travail écrasant par son inanité.
Du désir! Du désir sans objet qu'on expire
Sur les objets tant que d'ennui l'on peut mourir!
L'art de vivre, qu'est-il? Vivre pour travailler?
Non, travailler pour vivre, afin d'être payés.
Nous tuant au travail, nous perdons conscience
De la vie, du désir, dont est née la souffrance.
La subissant actifs, non passifs, on compense
Par l'oubli de soi, ne souffrant pas sans qu'on pense.
Qui sait, toutefois, si, enfants de la révolte,
Faucille et marteau nous aideront aux récoltes?
Atlas et Sisyphe, frères d'armes et peines,
Tous deux n'avons plus rien à perdre à part nos chaînes! »

Prométhée déchaîné

Héphaïstos:

« Que tu es haut, frère en flammes!
Plus élevé que les âmes.
Que tu es beau, au sommet!
Plus furtif que la fumée.
De si haut, le lendemain
Est un horizon sans fin.
De si haut, les avalanches
Sont vagues aux crêtes blanches.
De si haut, le doré char
Du soleil va sous la barre.
Là-haut, tu pourrais t'assoir,
Mais ta voie qui va prévoir?
Tu es si haut! Tu peux voir
Que nul ne veut te revoir.
Fixés sur un pic désert,
Que tes yeux sont solitaires! »

Prométhée:

« Mais que tu es bas, bâtard!
L'esprit bas et en retard.
Jeté au pied de l'Olympe,
Vers la main du Beau tu grimpes.
Ô bassesse! Tu ne marches
Qu'en boitant de marche en marche,
Dos courbé, tête baissée
Face au chien qui t'a dressé.
De Zeus, tu pris le collier,
Puis l'ordre d'ici me lier.
J'ai les liens d'acier, les chaînes;
Toi, à la laisse il te mène.
J'ai d'infrangibles entraves;
Toi, libre, agis en esclave.
Je suis à bout! Mais debout
Lorsque tu plies les genoux.
Que m'abatte le tonnerre!
Je me bats, même en enfer.
Rien ne courbe, rien ne tue
Un dieu sans trône ou statue. »

Héphaïstos:

« Mais qui ne voudrait mourir
À force de dépérir,

Châtié tels les démons
Sur un insensible mont,
Le foie dévoré par l'aigle,
La foi nourrissant les siècles?
Comme un brasier te consume
L'espoir en ceux qu'on inhume,
Ceux qui sont sous la férule
De l'ombre du crépuscule,
Ceux qui ont brisé ta tige
En une nuit de vestiges.
Ces mortels! Que peuvent-ils,
Créatures en argile,
Pour te soustraire à la roche
Dure comme les reproches,
Eux dont le septième ciel
Est plus bas que tes semelles?
Ces humains! Comment vont-ils,
Condamnés au long exil,
Te délivrer de ces fers
Qui t'attachent à la terre,
Eux dont la plus haute échelle
N'atteint pas les pointes d'ailes?
Sisyphe, aux mains écorchées,
Pousse toujours le rocher
Qui roule sur l'âpre pente;
Basse, basse est la descente!
Tend à l'infini, soupire,
Tantale quand se retirent
L'eau et les fruits qui se penchent;
Basses, basses sont les branches!
Mais ni Ixion en feu,
Tournant du Tartare aux cieux,
Vers toi qu'avalent les jours
Ne ferait un court détour.
Car, volant le feu, ta paix
Par l'oiseau fier fut happée. »

<u>Prométhée:</u>

« Mais, alors que mon destin
Est de me mourir sans fin,
Que me reste-t-il à craindre?
Qu'il serait doux de m'éteindre!
Mais, tant que dans mes yeux brûle
Une étincelle incrédule,
Rien ne réduira en cendres
L'ardent désir de défendre
L'Homme contre l'injustice;

Zeus règne par ses caprices.
Moi seul, de l'humaine race,
Ai voulu garder la trace.
Moi seul ne l'ai pas laissé
Par le tonnerre effacer,
Comme d'un trait de crayon,
Ceux qui ont faim de rayons.
Aux mortels donnant le feu,
Ils prirent l'éclat des dieux.
Dans leur regard, un brasier,
D'aveugle espoir le foyer.
Dans leur cœur, une fournaise
Qui de l'art contient les braises.
Mais moi, divin pyromane,
Aux incendies sans douanes,
Sans torche ni allumette
Dans les soirées de tempête,
À moi la miséricorde
Le soleil jamais n'accorde.
Crions au ciel! Comment, frère,
La révolte pourrait taire?
De ta voix crépitent strates,
Ô inventeur d'automates!
J'entends l'écho de ton âme
Qui le pied du mont enflamme.
J'attends, pourtant, que sa pente
Ton timbre gravisse – chante!
Chante! Et que tu incinères
Mes chaînes tenant la Terre!
Chante! Et que tu me délivres
Pour voir ma lueur revivre!
Lève-toi! Lève le poing
Avec moi, mon cher Vulcain! »

<u>Le chœur:</u>

« Voyant un semblable en lui,
Le vieux savant prit ses skis.
Montant et grinçant au pic
Comme le téléphérique,
Son hurlement déchira,
Comme un verre à l'Opéra,
Le Kazbek au haut sommet,
Aussi haut que la fumée.
Voyez! Tout est mis en cendres
Par lui qui croyait que vendre
La Terre, ce n'était pas
Dérober eau et repas.

Voyez! Le feu de forêt
Consomme, sans éclairer,
La planète aux lendemains
Volés par un dieu humain.
Voyez! En boule de neige,
Aussi fluide qu’un arpège,
Se propage l'avalanche
Des flammes de la revanche.
Voyez! L'écorce durcie,
Comme l'or noir, est noircie.
Et prévoyez que glaciers
Aux richesses oubliées,
Si blancs, tel l'argent blanchi,
Détachés en anarchie
Comme Prométhée des chaînes,
Sur les villes se déchaînent.
Et Prométhée, de la jarre
De Pandore sort l'espoir.
Il lui donne un nom: "Progrès";
Sa voix secoue les marées.
Chantons! Qui vole en hauteur
Devient voleur de vapeurs.
Chantons! De haut, l’Occident
Tombera comme une dent. »

Démons au volant

L'alcool :

« À boire! À boire! » s'écrient les ivrognes
Quand le monde leur donne soif de mieux.
« À boire! À boire! » Las de leur besogne,
Ils cherchent le flanc de Bacchus, leur dieu.

Buvez! Buvez! Ainsi que vos misères,
La bouteille est un puits qu'on creuse encore.
Vous serez bercés par mon chant, la mer
Qui tire au fond ceux en quête de port.

Noyez vos peines, ô inassouvis
Qui étouffez dans les larmes versées.
Trinquez! Je suis le Jourdain d'eau-de-vie
Dont, dans les gorges, gouttes vont danser.
« À boire! À boire! » Que dire aux navires
Qui lèvent l'ancre où l'océan chavire?

Toi dont déborde de sanglots le cœur,
Cogne! Le verre, la tête, qu'importe…
Cogne! Frappant à travers les vapeurs.
Cogne! Laissant la vue nette à la porte.

La drogue :

« Plus haut! Plus haut! » Il suffit d'inspirer
Pour qu'un souffle prenne une aile d'encens.
« Plus haut! Plus haut! » Te voilà libéré,
Vertiges et fardeaux tous deux absents.

« Plus haut! Plus haut! » Nuées t'ont capturé,
Te vidant d'air sous leur voile embrumé.
Ne passent que des couleurs saturées
Par ton esprit fait d'épaisses fumées.

Que vois-tu, toi dont, dans les feuilles vertes,
Se coupent les yeux? Ils saignent et rient.
Que vois-tu, toi dont la vue, page ouverte,
S'élargit comme déserts et prairies?
« Plus haut! Plus haut! » Planant vers les montagnes,
Dense est le brouillard lorsqu'il t'accompagne.

Voilà que le temps, comme tes pupilles,
Se dilate et se perd à l'horizon.
Dans la forêt de champignons vacillent

Les stoners et schtroumpfs y trouvant maison.
« Plus haut… » Mais appuie sur le champignon!
Léger est l'envol en sautant du pont!

L'homme :

Je tiendrai vos mains, succubes Maries;
Prenez le volant de mes rêveries!
Toi, l'Ensanglantée! Jeanne, ma chérie,
Puis-je acheter ton amour à bas prix?
Tue-moi, luxure! Né sain, fou je vire,
N'étant pas resté sobre de désirs.

Le téléphone portable :

Passagers comme le temps, ceux qui vivent
Sont conduits par les images au doute.
Pourquoi as-tu tant d'amis qui te suivent,
Toi dont les yeux ne sont pas sur la route?
Prends-moi! Prises dans ma toile sans fil,
Étoiles filent quand photos défilent.

L'excès de vitesse :

Quant à moi, je dis: vivre est une course;
Qui dépasse la limite est premier.
Quelle est la ligne d'arrivée? La Source.
Les pneus respirent la chaussée mouillée.
Accélère, enfin! Quitte à déraper!
Ô rage, ô volant de lave trempé!

La fatigue :

Je lèverai l'ancre où tombe la nuit,
Écrasant paupières et véhicules.
Soleil tiré vers l'horizon d'ennui,
Ta tête obéit aux flots somnambules.
Quel phare est lumière au bout du tunnel?
Quel abîme, ton sommeil éternel?

La Mort:

Jouez mon thème, cordes et trompettes!
Que soit entendu l'air des cornemuses!
Les cris de ton fils pulsent dans ta tête,
Aussi aigus que ses douleurs diffuses.
Danse macabre tu fais du trafic,
En allant plus vite que la musique.

Homme fou! Père au bord du précipice,
Toi qui n’avais les yeux que sur l'écran!
Sans métronome, guidé par le vice,
Tu dérapes sur la piste du temps.
Ton pare-brise, sous les lampadaires,
Vole la fête et en éclats de verre.

Regarde: le char du soleil te suit,
Le tien frappant le ciel dur tel l’asphalte.
Ses rayons, des roues glissant dans la nuit,
Laissent empreintes de sang et font halte.
À l’arrêt, le cœur de l’enfant s'arrête.
Rouge est l'arête; noires, les lunettes.

Ô pauvre garçon! On dirait qu'il pend,
Cygne au cou tordu à l'horizontale.
Innocent sans voix! Son souffle, en rampant,
Porte un chant muet où file une étoile.
Des côtes brisées s'échappe un soupir,
Entre ces barreaux aux mains du nadir.

Par ses intestins, cordes qui l'étranglent,
Il grimpe vers le tribunal divin.
Contre toi qui n'avais ni freins ni sangles,
Il témoignera aux anges et saints.
La Vérité, conduite sans ceinture,
Demandera comptes pour ses fractures.

Moi, la Mort, sur le chemin de la vie,
Suis sur tes pas quand tu mords à l'appât.
Ayant faim de chair, proie de mes envies,
Je suis le Shéol. Et toi, mon repas.
Je suis le vautour qui, sans mots, survole
Ceux qui d'eux-mêmes perdent le contrôle.

Aurore, l'enfant martyre

Sais-tu combien de squelettes
Sont cachés dans mon placard?
Sous mon lit, lèche l'assiette
Un monstre noir cauchemar.

Plus que la peau et les os,
Par terre je dormirai.
Dans mon crâne, des ciseaux.
Où est le soleil doré?

Aurore, l'enfant martyre :
Personne ne l'aurait cru.
Quand va-t-elle revenir,
L'aube d'hier? Jamais plus.
La peau et les os, dans l'ombre,
Noyant mon chagrin, je sombre.

Le ciel est d'un rouge vif
Comme un tisonnier au feu,
Mon pied brûlé, des fruits d'if…
C'est l'enfer. Où est mon Dieu?

Mon papa est un démon;
À la fourche, il fait la loi.
Dans mon sang est le poison,
Mais surtout dans son cœur froid.

Aurore, l'enfant martyre :
Personne ne l'aurait cru.
Ici, l'amour est vampire
Me vidant comme sangsues.
Mon sort est une sorcière
Et la nuit, une panthère.

À coups de manche frappée,
M'amoche ma belle-mère.
Quand reposerai-je en paix?
Sienne est la hache de guerre.

Mon corps, un champ de bataille,
Est couvert de trous d'obus.
Barbèlent bleus et entailles
Mes fils de cuir chevelu.

Même Sainte-Philomène
Ne peut rien pour Fortierville.

Pax tecum? Me rongent peines
Car chez moi je vis l'exil.

Je dois embrasser la main
Me giflant. L'index m'esseule.
Gorgée de lessive, rien
N'est plus sale que ma gueule.

La peau arrachée des os,
L'on m'épluche comme un fruit.
Le passé, chair en lambeaux,
Est squelette d'aujourd'hui.

Le massacre des innocents

Rama! Des cris, j'en entends
Peu importe où je m'envole.
Rachel pleure ses enfants
Sans vouloir qu'on la console
Car ils ne sont plus. La peine
Change ses yeux en fontaines.

L'on ne voit bien qu'avec un
Cœur qui s'épanche en sanglots,
Qui, sans noyer le chagrin,
Des larmes est matelot.
Rafah! Colombe de paix,
Je fais pleuvoir des épées.

Ma lame percera l'âme des insensibles
Et leurs tympans pour qu'ils sifflent comme des bombes.
Je veux qu'ils saignent pour les enfants pris pour cible,
Qui pour cheminées de cadeaux ont catacombes.
Au lieu de couper des gâteaux d'anniversaire,
Sept couteaux rentrent dans la poitrine des mères.

Au menu : chair humaine, au miel badigeonnée,
En saucisses hachées; le monde est boucherie.
Les nouvelles sont le comptoir où, calcinées,
Des pièces de viande témoignent des tueries.
Son tablier taché par la faim de carnage,
D'un bipède descend l'animal autophage.

À ses désirs bas de pouvoir, argent, conquête,
L'Homme se plie comme un épi de blé au vent.
Il sème le chaos et, en fauchant des têtes,
Au nom de ses fins à la Mort sert d'instrument.
Ayant tanks pour tracteurs et guerres pour tactique,
Est-il vraiment moderne ou brute mécanique?

Insensibles! Si l'on vous mitraillait le cœur,
De la place auriez-vous pour les fils de l'Ukraine?
Pour les enfants des rues, pour leurs frères et sœurs,
Orphelins de Gaza, de Syrie, du Yémen?
On dit que les enfants sont notre avenir, mais
Dans les mines et champs, le leur part en fumée.

Et moi, comme l'encens, je fuis aux plus hauts cieux,
Portant la voix de ceux qui à la paix appellent.
Les tremperez-vous dans la boue, l'encre ou le feu,
Les plumes déchirées que lâcheront mes ailes?

Mettez-moi en cage et, n’étant que thoracique,
Je battrai des ailes pour votre cœur inique.

Le fruit défendu (deuxième bouchée)

Bienvenue chez vous, âmes orphelines
Qui fûtes jetées de hautes collines!
Vous voici au ciel, ce jardin d'enfance
Où l'on oublie la déserte existence,
Où un vert nouveau s'étend tel l'azur
Pour couvrir chaque terrestre blessure,
Où de vieux arbres vous offrent leur ombre
Sans que celle-ci vous semble trop sombre,
Où leur feuillage caresse les têtes
Qui le long de leur tronc lisse s'arrêtent,
Où juste à leur pied, épluchées, s'égrènent
Morceau par morceau les lourdes migraines.
Approchez-vous donc, cœurs abandonnés,
Aux espoirs nés puis à mort condamnés,
De ces lieux cachés où vous ne serez
Plus jamais seuls et de Dieu séparés,
Des manoirs en or préparés pour vous
Qui visiez la lune et touchiez l'égout,
De la cour avant où un vent humide
Chasse le froid et la chaleur torride,
Duquel chaque fruit défendu l'on crache
Bien avant que de sa branche on l'arrache,
Où à la racine est coupé le mal,
Où poussent les fleurs sans peur des chacals,
Ni de leurs griffes pointues tels des sabres,
Ni de leurs crocs d'un teint jaune et macabre.
Ô créatures dérobées si tôt
De la jeunesse et ses exquis plateaux,
Qu'on laissa pour compte aux pires supplices,
Qu'on laissa sur leur faim de vraie justice,
Vous qui n'avaliez que poisons mortels,
Venez, suivez les poissons éternels!
Vous qui ne goûtiez qu'amères défaites,
De l'ambroisie vous tiendrez la recette.
Vous qui ne mangiez qu'une fois par jour,
Vous verrez le riche attendre son tour.
Vous qui ne sortiez que le ventre vide,
Enfin vous serez gardées sous l'égide
De Celui Qui est le Pain de la vie.
Laissez libre cours à votre appétit.
Sans peur, baignez-vous dans les quatre fleuves
Qu'une même source avec joie abreuve,
Dans les rivières du jardin d'Éden
Au fond desquelles se noie chaque peine,
Dans le Léthé des silences passés
Où, après le sang, larmes sont versées,

Non pas afin de vous laver – vous êtes
Plus chastes que les tout premiers ascètes,
Votre langue est plus pure qu'un martyr
Car elle n'a pas appris à mentir,
Vos mains encore sont blanches, sans tache,
N'ayant pas pu se saisir de la hache –
Non pas pour une paisible baignade,
Non pas pour flotter loin de la cascade,
Ô garçons des rues, ô filles naïves,
Mais pour que la soif soit comblée d'eau vive!
Bientôt, enfants dont les belles années
Ont dû avant le soleil décliner,
Ont été coupées avant de germer,
Avant l'heure sont parties en fumée,
Vous dont le regard aux mille étincelles
Dans la nuit noire s'est perdu comme elles,
Vous dont la flamme de vie s'est éteinte
Dans les ténèbres aux lourdes étreintes,
Vous qui du monde fûtes retirés
Trop tôt comme le vin évaporé,
Comme des jets d'eau vous plongerez prestes
Dans la fontaine de jouvence à l'est,
Y déposerez vos chagrins profonds
Pour qu'ils coulent et se diluent au fond,
Et empilerez les bonheurs manqués
Tels des sous qu'il est permis de piquer.
Vous dont la tête n'eut comme oreiller
Que le sol gelé ou les bancs mouillés,
Vous qui, sur votre visage affaissé,
Dès que sur vos pieds vous étiez dressés,
Vîtes creuser des rides et des cernes
Non pas l'âge d'or mais le vécu terne,
Vous trouverez le repos sans sommeil
Entre les buissons aux rondes groseilles
Et poserez dans le sein d'Abraham
Les plaintes et les longs soupirs de l'âme.
Vous dont les cris de votre voix cassée
S'élevaient contre le mal insensé,
Vous ravirez Dieu avec les accents
De vos hymnes et offrandes d'encens,
Et rirez sans la moindre inquiétude
De l'être humain et ses vicissitudes.
Vous qui aviez les poumons déchirés
Par la pneumonie, l'absence d'air frais,
Sentirez un vent aux notes florales
Fredonner dans vos narines si sales,
Ainsi qu'une brise aux touches fruitées
Chatouillant votre muqueuse irritée.

Vous qui aviez les oreilles percées,
Par un chœur d'anges vous serez bercés
Jusqu'à ce que vos sourds gémissements
Se perdent dans les sons doux et puissants.
Vous qui aviez les mains pleines d'entailles,
Vous enterrerez dans les vides failles
Chaque os brisé à l'usine textile
Et balle reçue dans le bidonville.
Vous qui souffriez de la cheville à force
De fuir les bombes, de faire une entorse,
Ne courrez plus dans les champs de bataille
Mais dans des prairies libres de broussailles,
Ne serez visés que par des fusils
Ayant pour balles de lisses myrtilles.
Voyez: le monde ne tient qu'à un fil
Comme celui des trois Moires fragile.
Qui sait où finit la chaîne dorée
Qui le suspend à un ciel déchiré?
Qui viendra couper le temps limité
En passé, futur, actualité?
Entendez-le qui gémit et proteste,
Ce métal précieux dont plus rien ne reste,
Lui qui fut rongé par de tristes ans
Qui ont peu à peu aiguisé leurs dents,
Lui dont s'échappent de creux grincements
Comme de poignées sans porte devant,
Lui qui dut subir l'inverse alchimie
Le changeant en fer – ah, quelle infamie!
La Terre qui tel un pendule oscille,
Hors de son orbite, en valsant, vacille.
Pareil, les envies voulant se mouvoir
N'empruntent que d'excentrées trajectoires.
Vers les fils d'Adam, l'ennemi avance,
Seul, avec pour guide un chaos des sens,
Au sein des tourments d'un profond enfer
Se dépassant tel un obscur désert,
Telle une mer où longueur et largeur
Coulent se confondre avec la hauteur,
Où sont dissipées bornes, dimensions,
Où d'espace-temps se perd la notion,
Où l'on plonge dans la nuit éternelle,
Où s'instaure le règne criminel.
Grand est le gouffre entre abîmes et cieux,
Où de celui qui lutta contre Dieu
Suivent les pas ses deux filles souillées,
Tracent après lui un vaste sentier
S'étalant jusqu'à ce globe difforme.
Là, sauf l'apathie, rien n'est uniforme.

Comme Athéna de la tête de Zeus,
De la sienne est née la folie hideuse
Qu'on nomme « Péché » ou encore « Mal »;
Et par celle-ci, aux charmes fatals,
Fut conçue la Mort en cris et remords.
Et depuis, l'humain, de nouveau il mord
À l'âge adulte à ce fruit défendu
Au bon goût et agréable à la vue,
Qui ferme l'Éden en ouvrant les yeux,
Qui promet gloire et rend nu et honteux.
Mais vous, enfants d'Ève, ô êtres choyés,
Vous ne fûtes pas encore envoyés
Dans le froid glacial, dans le muet givre,
Ce chagrin avec lequel doivent vivre
Les gens qui, avant qu'elle ait pu cracher,
Ont pris, du morceau, deuxième bouchée.
Votre mère ne jeta qu'humbles miettes
Dans votre âme dont est brisée l'assiette.
Vos lèvres et mains ne purent tâter
De pulpes charnues d'immoralité.
Pardonnez-moi donc! Comme ange gardien,
J'aurais dû veiller sur mes orphelins.
De liqueur divine je m'enivrais
Pendant qu'aux lions vous étiez livrés.
Quand sur tabourets en cuir je montais,
De vils animaux vous déchiquetaient.
Quand je dansais en quête de bouteille,
Par la ciguë vous trouviez le sommeil.
Quand je titubais dans l'ombre du bar,
Vos pas sombraient en larguant les amarres.
Je sais : sans sérieux j'ai joué mon rôle,
Étourdi par de veloutés alcools,
Mais permettez-moi d'accorder le soin
Prévu pour vous à mon image au moins,
À défaut de mieux, sauver mon honneur,
Ne vous ayant pas épargnés des pleurs.
Comprenez : prit fin tôt votre existence
Non pas que par ma simple négligence,
Mais aussi grâce à la pitié qui tue,
Qui donne la mort et qui restitue
Ainsi à la vie ceux qui, à genoux,
Espèrent un jour se tenir debout.
Étiez-vous restés là-bas plus longtemps,
Vous ne pourriez vous hisser maintenant
Au sommet de la montagne céleste,
Alourdis plutôt par les cruels gestes
Que vous n'avez pas encore commis.
Vous seriez la proie de vers et fourmis.

Autant que le corps, il serait rongé,
Votre cœur, en vous regardant changer
D'agneaux menés aux clos, noirs abattoirs
En serpents glissant sur de vieux trottoirs,
D'innocents condamnés à l'échafaud
En épigones des anciens bourreaux,
D'esprits mouvés par la pure bonté
En hommes-loups par le travail domptés.
Qu'est-il, ce départ, sinon délivrance
De la prison de la constante errance?
Qu'est-il, le trépas, sinon la sortie,
Le retour à votre unique patrie?
Qu'est-il, dites-moi, vous qui avez tant
Souffert sous le joug et perdu de sang?
Venez nous rejoindre, ô jeunes victimes,
Et prenez place aux lumineuses cimes!
Tout le paradis attend avec hâte
Vos longs adieux au monde de pirates,
Qu'oiseaux du zénith montrent le chemin,
Qu'ils vous portent vers d'autres lendemains,
Qu'ils vous abritent sous leurs blanches ailes,
Que couvre vos yeux un nuageux ciel
Comme, au soleil, il cache les misères
De peur que plus rien n'éclaire la Terre.
Venez, qu'avec mon épée flamboyante,
Enfin je coupe vos chaînes gênantes!
Venez, que j'essuie vos larmes d'hier,
Que s'effacent les traces de l'hiver!
Venez, que je vous rende un grand service :
Vous garder hors des cellules du vice
Pour que vous criiez contre l'injustice
Et témoigniez sans en être complices!

III. De profundis

« Vous qui entrez ici,
abandonnez toute espérance. »
– Dante Alighieri, *Divine Comédie*

« Qu'est-ce que l'enfer?
Je soutiens que c'est la souffrance
de ne pouvoir aimer. »
– Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*

« Tu sais, j'ai mûrement réfléchi
Et je sais vraiment pas quoi faire de toi
Justement, réfléchir
C'est bien l'problème avec toi »
–Stromae, *L'enfer*

Sans nom (pierre tombale éponyme)

I.

Seule, sous le regard des aveugles étoiles,
Je ferme les yeux en position fœtale.
Je sens ma peau vibrer comme mon téléphone
Dont la sonnerie se perd dans ce soir d'automne.

La fille que j'étais n'est plus: je l'ai tuée
D'un coup d'épée aussi puissant que les huées.
Son sang repose en moi. Je l'appelle; elle dort.
Elle lève le ton, non pas son corps des morts.

Plongeant dans le sommeil, remonte au jour la vie,
Ses marées emportant mon esprit engourdi.
Plus rien ne me touche, plus rien ne m'intéresse.
Nul ne me tient la main. Le vent seul me caresse.

Grand-mère est malade, j'ai blessé mon bon père,
J'ai planté sept lames dans le cœur de ma mère.
Mes amis m'évitent. Ne vient que le démon
Soulager mes douleurs par un exquis poison.

Le ciel de la santé n'est plus qu'un souvenir
À l'ombre duquel plaies ne cessent de s'ouvrir.
Je coule. Même avec les ailes d'un oiseau,
En couteau je m'enfonce où cicatrisait l'eau.

Hélas, le mal sans point, qu'a-t-il fait de ma joie?

Roches brisant le dos, s’effritant sur la voie.
J’ai la tête à l’envers. Ressentant sans relâche,
Me tirent des flèches et m’enterrent des haches.

Le passé m’enferme, tandis que le futur
Ne conduit nulle part… Surprise, un miroir-mur!
Je le frappe toujours, me heurtant à moi-même,
Tombant dans la tombée, ma tombe pré-mortem.

II.

À quoi bon vivre si je meurs à chaque instant?
À quoi bon briller si je m’éteins lentement?
Étant libre, suis-je condamnée à souffrir?
Du premier souffle est née la nuit où je m’expire.

Si l’Homme s’efface dans la brume du soir,
À quoi bon un nom qui soit inscrit dans l’Histoire?
L’on dit que l’art est long et que la vie est brève,
Mais le Temps rôde autour des chimères du rêve.

Mon ventre plein, n’est-il qu’un festin pour les vers?
Les roses de mes joues, un masque du désert?
Les aînés dans la rue, aux rides pour rideau,
Avancent dans le monde en lui tournant le dos.

Et moi, observant le spectacle du vieil âge,
Ma foi est aveuglée, brûlée par l’éclairage.
Ne pouvant endurer le feu des projecteurs,
La lumière, de mon cœur bleu, prend la couleur.

Un réseau sans routes et des filtres sans pores,
Avec les heures bleues, défilent sans effort.
L’image creuse en moi des tunnels de prison…
Si ma vie est plate, pourquoi je tourne en rond?

Je n’ai plus goût de rien, pourtant j'ai faim d'amour;
Mes fleurs se dessèchent, mais j’ai soif d’un toujours.
Sans tarder, je suivrai les nuages dans l’air,
M’évaporant afin de pleurer sur la Terre!

Je continue, hélas, de blanchir mon sépulcre,
Dans la mort en larmes faisant fondre du sucre.
Mais comme les caries, noires sont mes pilules
Et le palais visible à l’entrée des cellules.

III.

Pardonnez-moi, hommes, je m'égare, c'est tout;
Mon chemin, du sage, rit en plaignant le fou.
Qu'est-ce que le savoir? Sillon de parasite.
La bêtise? Dévier, sans plus avoir d'orbite.

Le pli d'un sourire désormais me paraît
Un cul-de-sac face à des caniveaux ferrés.
Me noyant dans une flaque de chagrin, je
Saute avec les enfants sans comprendre leur jeu.

Je me plains de la boue, coquette adolescente,
De la pluie protégeant ma coiffure élégante.
Je crains que l'eau fasse couler mon maquillage,
Mais surtout que la vie soit désert sans mirages.

Car alors, à quoi bon y marcher tant d'années,
Aux vallées de la mort d'avance condamnée?
Ce serait comme si je pensais que la neige
N'étouffe pas car de la chaleur elle allège.

Et pourquoi y errer en quête d'oasis
Si le soleil brûlant à ma perte est complice?
Plutôt que d'espérer que ses rayons s'écoulent,
Je préfère rêver de vagues sur la houle.

Si je fuis l'Égypte, vivrai-je au Canaan
Avec mes amis et de nombreux descendants?
Ou subirai-je le triste sort de Moïse:
Rendre mon âme sans voir la terre promise?

Ah! Ah! J'éprouve les douleurs de la naissance!
Mes yeux s'ouvrent à la beauté de l'existence!
Mais quel est ce jardin émergeant dans mon cœur?
Dans chaque grain de sable éclot une autre fleur.

Il serait bon, je crois, d'un jour m'y promener,
Si ce n'est pour sentir qu'un parfum de joie naît.
Et peut-être, au milieu du carré vingt-deuxième,
M'assoir et y planter les pieds de ce poème.

L'absence

Je ne vois plus le chemin de la maison.
Ne me guide plus la voix de la raison.
Je ressens une absence
Pire que la souffrance.

Ce monde est fait pour que je joue, sans repos,
À la tag avec un Dieu tournant le dos.
Dès que la cloche sonne,
Il n'y a plus personne.

Jour et nuit, mon âme sillonne le vide
Qui creuse en elle des rivières de rides.
Je pousse des soupirs
Que le vague retire.

Les saumons remontent les cours d'eau et rentrent
Chez eux tel l'enfant dans le maternel ventre.
De l'horizon je rêve,
Échouée sur la grève.

Les papillons de nuit vont vers la lumière
Tels les oiseaux vers leur nid après l'hiver.
Mais je ne sais plus d'où
Je viens vraiment. Et vous?

Ne m'enterrez pas quand me tuera la Mort:
Laissez les vautours se nourrir de mon corps!
Mon cœur désespéré,
L'ennui l'a dévoré.

Ne pleurez pas; riez quand je ne serai
Plus qu'une actrice au costume déchiré!
Je porte le néant
De tout. Que suis-je? Vent.

Ambigua (une correspondance)

Minuit pile. Résonne un écho de ma voix,
Comme les ténèbres, aussi profond que froid.
Ainsi il m'exhorte : « Sors de ton lit et prie! »
Mes soupirs vers Dieu sont le fantôme d'un cri.

J'ouvre la fenêtre et, avec elle, mes yeux,
Pour que s'échappe la boucane de mes vœux.
Le monde déplie ses pétales de vies brèves,
Légers comme une aile, dont les parfums s'élèvent.

Qu'est-ce que l'Homme? Une colombe qui se perd
Dans l'éclat d'un éclair, dans le ton du tonnerre.
Un papillon dont les pirouettes découpent
Le ciel, tels des rayons au travers d'une loupe.

Un instrument à vent dans une forêt dense,
Crépitement au sein d'une nuit de silence.
Une vague qui, en se dressant, redescend,
Une étincelle qui monte en disparaissant.

Un grain de sable dans le Sahara des peines,
Un grain de pollen où est enterré l'Éden.
L'univers, un désert d'étoiles et de fleurs,
Tremble en se faufilant dans l'hiver de mon cœur.

Revit en moi, pourtant, une joie de printemps,
Quand se niche l'oiseau de mes rêves d'enfant.
Mais il tombe de haut, dans l'ombre. Hélas, que faire?
La peur est mon démon; ne pas aimer, l'enfer.

Le vautour aux yeux dorés

Les heures tournent en vautours
Dans la fosse entre mes instants.
La vie: un aller sans retour.
L'aiguille avance. L'Homme attend.

L'horloge guette tous mes vers,
De ses yeux ronds comme le monde.
Un pâle faisceau de lumière
Dans son regard m'englobe et sonde.

L'oiseau du Temps, à coups de bec,
Creuse mon tombeau dans la terre.
Ivre de bonheur ou à sec,
Là se jetteront mes rivières.

La vie suit son cours. Là, mes larmes
S'écouleront en pluie d'enclume.
Le vautour, lui, prendra les armes
Contre le sol réclamant plumes.

De ses ailes lourdes et noires,
Il ne secouera que poussières.
Il portera, de ma mémoire,
Les cadavres laissés derrière.

Ô manège de charognards,
Désincarne mes altitudes!
Vita brevis. N'est long que l'art
Et l'odeur de décrépitude.

Ô toupie coupant les ficelles
De mes années, rien qu'en un tour!
Mes espoirs, linceuls de dentelle,
Sont déchirés par tes bruits sourds.

M'encerclant, silences de mort
Au sein du cœur cherchent leur nid.
Parlent ainsi leurs yeux d'aurore:
« Je suis l'esprit qui toujours nie. »

Les cieux infernaux

Les jours se suivent et se ressemblent.
À table, mes démons se rassemblent.
Tout paradis est artificiel;
L'enfer, plein d'arômes naturels.

Mon cœur, affamé de vérité,
S'arrête au buffet à volonté.
Mais on lui raconte des salades
Qui goûtent la vie – ah, que c'est fade!

L'on ne me sert que d'utiles songes,
Vers sans terre qui, en moi, me rongent.
Pour combler ma soif, il pleut des cordes
Jusqu'à ce que ma coupe déborde.

Chants de sirène, au bord d'une rive,
Les fuites du Ciel freinent et suivent.
À moitié plein ou vide, mon verre
De son eau vive érode la pierre.

Au firmament, l'on m'ensevelit,
Les jours me mettant debout au lit.
Mais plus je vais haut, plus il m'enfonce,
L'abîme au silence pour réponse.

Tous les soirs, je dors les yeux ouverts.
Pour ne pas allumer la lumière,
Faut-il qu'en moi le soleil se couche
Ou qu'il se lève au son de ma bouche?

Miroir, miroir! Dis-moi qui je suis;
Montre-moi la beauté que je fuis.
Mon masque est tel un heaume de fer
Sous lequel, sans voix, je manque d'air.

Mes cheveux, ces chaînes qui m'étranglent,
Sont des chevaux sans selle ni sangle.
Fins et cassants, ainsi que la femme
Qui, courant libre, étouffe mon âme.

Mon sourire, un palais de cristal,
Invite à son endiablé bal.
Dansant, je perds mon souffle, d'angoisse,
Et vous prie : ne brisez pas la glace.

Mais dans le corps, une dorée cage,

Le Temps m’enfile et fait un carnage.
Ne s’échappe qu’un soupir qu’exhume
La mort respirant dans mon costume.

Pitié! Cessez d’éclater ma bulle!
Je n’en veux pas, moi, de vos pilules!
Les cieux infernaux sont à ma porte…
Sont-ils rouges ou bleus? Peu importe.

Ennui, mortel Ennui

Ennui, mortel Ennui,
Qu'as-tu à me hanter
De midi à minuit?
Qu'as-tu à tourmenter
Ma pauvre âme, à me suivre
Alors que je veux vivre?

Pourquoi chuchotes-tu
Des menaces de mort?
Le silence s'est tu
Pour tuer sans effort
Ma voix intérieure
Qui chantait le bonheur.

Ennui, tes yeux brillants
Ne perdent pas le fil.
Tu enfonces tes dents
Dans ma chair si fragile.

Tel ton regard, ta main
Pèse sur mes épaules.
Ton visage a un teint
D'ange sans auréole.

Tes griffes acérées
De l'enfer sont la clé.
Viens verser mon sang frais
Dans ton feu étranglé!

Là, seuls et déprimés,
Les grands hommes gémissent.
Je sombre, mal-aimée,
Avec eux dans l'abysse.

Saut en langueur

J'ai mal au cou. J'ai mal au cœur.
Tout me semble tordu en moi.
Dans l'âme rampe une langueur
Étouffant sans pitié ma voix.

Je lâche un long soupir montant
Tel l'encens en quête de Ciel.
Mes espoirs se dissipent dans
Des nuages artificiels.

Dans la fumée des industries
Se perdent mes yeux solitaires.
Dès que prend son envol l'esprit,
Le sol l'arrache aux bras de l'air.

Ma pensée, autrefois légère,
Sent peser pluies de muets pleurs.
La voilà chargée de tonnerre,
Porteuse d'éclairs et noirceur.

Mes désirs deviennent énormes
Mais vagues comme les nuées.
Dès que j'en devine la forme,
Ils partent avec la buée.

Ah, que j'envie les oiseaux libres
S'élevant loin de la grisaille!
Là-haut il ne suffit, pour vivre,
Que de l'amour, azur sans failles.

Mais telles les florales gerbes,
Je repose sur des dépouilles.
Les mélancolies, comme l'herbe
Douce et lascive, me chatouillent.

Une heure est un après-midi;
Mourant d'ennui, je gis à terre.
La nuit, je danse à l'étourdie
Dans la lueur des lampadaires.

Et ne se lève avec le jour
Que le soleil, pas moi du lit.
Quand j'en tombe comme toujours,
Tel le ciel ma face pâlit.

Je ne saute que vers le bas.

Quelle falaise, volontiers,
M’accueillerait, pas après pas,
Sans me donner de coup de pied?

Derrière moi est suspendu
Un brouillard flou tel mon passé.
Mon dos est droit comme un pendu
Que tout le monde a délaissé.

Funérailles précoces

Le soleil se couche sur mon âme,
Glissant lentement vers les ténèbres.
S'étendant, s'éteint ma sainte flamme;
L'enfer se nourrit d'heures funèbres.

Plus le temps avance et plus la cire
De mes espoirs fond dans l'irréel.
Faut-il que les cordes de ma lyre
S'obscurcissent avec les chandelles?

Ou qu'au lieu, mes poumons se déchirent
En cris tel l'encens frôlant le ciel?
Dans le soir lâchant un lourd soupir,
La brise en brise les pâles ailes.

Ô clair de lune! Blanche est ta blouse
Quand tu m'approches d'un pas pressé.
Est-ce en médecin ou en épouse
Que tu viens constater mon décès?

Ô étoiles! La nuit est l'abysse
Où aux éclats les larmes déferlent.
Yeux et mains de l'océan se plissent,
Dépliant ma colonne de perle.

Car loin derrière sont les aubades
Qui en moi appelaient le soleil.
Face à mon enveloppe maussade,
Ô combien d'ombres d'adieu qui veillent!

Ô quelle noirceur! Que de cœurs bleus
Où, sans fleurs qui poussent, pluies abondent!
Quel mouchoir leur essuiera les yeux,
Eux dont les pleurs inondent le monde?

Que leurs airs m'étouffent! Je suis morte
Noyée; ne saignent que les vivants.
Je suis disparue. Dieu, à la porte,
Pose un bouquet de roses des vents.

Demain, hélas, reprendra son deuil
La zone grise au sein de mon être.
Mon cœur, enfermé dans un cercueil,
Jamais plus n'ouvrira ses fenêtres.

Sera traîné mon cadavre exquis

Le long des allées du cimetière.
Sans savoir qui j'étais, qui je suis
Devenue l'on mettra en lumière.

S'aligneront, comme des vertèbres,
Les nuages surplombant mon crâne.
Le firmament, rayé comme un zèbre,
Me tissera de nouveaux organes.

Et les goélands, du haut d'un arbre,
Riront du cortège qui défile.
Comme la foudre, regards de marbre
Abattront des astres sur la ville.

Me transportera sur l'Achéron,
Sans barque, le Sphinx tête de mort.
La troisième Moire, avec Charon,
Montrera la voie vers le bon port.

Ô avenir, mer sans horizon
Où font naufrage toutes mes joies!
En toi j'enterre rêves et dons,
En la vie ayant perdu la foi.

Morte avant la mort, seule je tombe,
Glissant sur la ligne de départ.
De tristes pensées creusant ma tombe,
Mes funérailles elles préparent.

Sept variations sur un thème en ré mineur

Thème

La vie est un désert dans lequel je me perds,
Une forêt dont je ne vois pas la sortie.
Désirant m'élever, je sombre dans la mer;
Me hâtant vers le ciel, je tombe au ralenti.

Comme l'Himalaya, les jours sont à gravir,
Mais le roc s'écartèle en astres de poussière.
La ligne de Kármán, je voudrais la franchir,
Mais dans les fonds marins le désespoir m'enterre.

Variation I

Le Vésuve aux veines, l'Antarctique dans l'âme,
Katrina dans le cœur, je sème le désordre.
Parfums de désastre montant comme une gamme,
Je sens, avec la fleur, pousser des dents pour mordre.

Au lieu de la tête, je me creuse un tombeau,
La Terre étant l'enfer où je fais ma descente.
J'ai piqué ma plume d'une aile de corbeau,
D'un arbre aux cimes que plie l'extase écrasante.

Variation II

Voilà que mes yeux bruns se transforment en roses,
Déposant leur rosée dans le creux de ma main.
Le miroir me montre cette métamorphose,
Pointant l'heure et du doigt la femme que je crains.

Je vois, dans mon reflet, un soleil de minuit
Dont l'éclat réverbère au sein des nuits polaires,
Un terrier de lapin qui vers les hauteurs fuit,
Un tremplin vers le sol, un jardin en hiver.

Variation III

De la dépression, les nouveaux épisodes
M'ont pour personnage. Suis-je Titi? Sylvestre?
Je charge mon fusil, mais manque de méthode
Pour chasser la tristesse ayant criblé mon être.

C'est dans la nature de la nature même,
Même dans la jungle, de couronner un roi.
Mais n'ayant de place dans nul écosystème,

Mes pensées me servent de pièges et de proies.

Variation IV

–Comment ça va? – Que sais-je? En fait, je ne vais rien
Faire en courant partout, sans aller nulle part.
Le propre de l'Homme est sa saleté de chien;
Son travail, essaim dont le miel cache le dard.

L’avenir s’ouvre tel un champ sans horizon.
Qu’est mon chemin de vie? Rose des vents en gerbe.
Ayant pris l’ivresse pour verger sans cloison,
Je glisse dans la boue, moi qui dansais dans l’herbe.

Variation V

Vivre est un accident. Où sont les ambulances?
Un malade au volant roule sur mon fémur.
Moi qui ne demandais que soins, eau et pitance,
Je ne consolide ni acquis, ni fractures.

L’âme, ne peut-elle guérir que par fibrose?
Ses maux cicatrisent sans rien remodeler.
Dans mes cellules est programmée l’apoptose
Et, mise aux fers, le fer je remue dans mes plaies.

Variation VI

Mieux vaut, sans l’atteindre, tendre vers le sommet,
Qu'attendre que m’y porte un jour l’oiseau de feu.
Mes vœux, gris et épais, ainsi que la fumée,
M’échappant, se hissent vers un ciel sans ses dieux.

Mais que dire aux astres qui perdent leur hauteur?
Quand le temps avance, progresse l’entropie.
Univers infini et qui grandit, mon cœur
Dans son expansion se brise et refroidit.

Variation VII

L'existence, je n'y donne aucun intérêt,
Pourtant, sans enquête, je prête l’âme au corps.
L’argent, il coule à flots, mais moi je paie les frais
Dans un débit sans carte au banquier de la Mort.

Car, comme l’argent, je ne fais pas le bonheur.
Est-ce pour ça qu’on me met toujours de côté?
Je n’ai pas d’odeur mais je suis dans la couleur :

Rouge indélébile. Que devrais-je noter?

Finale

Ma voix est tel l'encens, au sol lettre d'adieu.
Je crie vengeance au Ciel, en martyre sans foi.
Partout où Dieu est mort, c'est la Mort qui est dieu;
Vivre n'est que subir un calvaire sans Croix.

Température ressentie

Le ciel est grisâtre. Le soleil a choisi
Pour couverture des nuages électriques.
Là-haut, le roi doré frissonne et moi aussi,
N'étant éclairée que par la froide logique.

Ses rayons ultimes s'égarant dans le soir,
En moi la lumière n'est plus qu'artificielle.
Mon feu de cheminée, qu'est-il face au blizzard?
Tasse de chocolat noircissant l'arc-en-ciel.

La température ressentie est toujours
Plus basse que celle mesurée à demi.
Des flocons descendent sur mon cœur sans amour
Tel Hélios sur un horizon d'infamies.

La neige sous mes pas, comme un squelette, grince;
Le vent geint, sans siffler de chansons de Noël.
D'un manteau d'hermine revêtue comme un prince
Guillotiné, fatale, elle se trouve belle.

En robe de mariée, loin des épithalames,
Versant larmes de givre, elle s'assoit et pleure.
Les cristaux argentés ont l'allure de squames
Sur ma tête, où monte la fièvre de vingt heures.

Quel oiseau reviendra pour construire son nid
Chez moi, d'où décembre a chassé les hirondelles?
L'hiver a triomphé. La chaleur ayant fui,
Avec les morts s'éteint ma modeste chandelle.

Dans un cercueil de bois l'âme étant enfermée,
Pourquoi, sur les bougies, soufflent des courants d'air?
Est-ce pour qu'au moins où je gis inanimée,
Dansent des flammes comme un soleil en enfer?

Ô misère! Cesse, dans un tombeau de neige,
De cacher cadavres refusant de se voir.
Stupeurs et tremblements régnant, ne me protège
Rien de l'hypothermie dans le lac des miroirs.

Ayant perdu de vue le soleil matinal,
Le retour du printemps, je ne l'espère plus.
De l'amour, est noyé le son des festivals
Sous la glace brisée ne résistant qu'au flux.

Il pleut dehors

Il pleut dehors et je m'enferme
À l'intérieur de moi-même.
En moi, un jardin d'idées germe;
Les mots, il suffit qu'on les aime.

Il pleut des cordes et j'étrangle.
Il pleut des tombes. La pluie tombe.
Il pleure en moi. Même des sangles
Ne pourraient retenir les trombes.

Noyée dans mes larmes, je crie,
Moi qui n'ai plus les pieds sur terre.
Que faire quand les draperies
Font entrer l'eau, pas la lumière?

Dans la maison du cœur, je crée
Un petit coin de paradis.
Je découvre un îlot sacré
En plein milieu des flots maudits.

Sous l'ombre d'un fier cocotier,
Auprès des fleurs, je me prélasse.
Avec mon esprit, d'amitié
Je me lie lorsque je rêvasse.

Je salue le soleil couchant,
Mon compagnon dans la paresse.
Un rayon répond par un chant
Plus doux encore que l'ivresse.

Je m'étends sur la plage horaire
Regorgeant de fruits exotiques.
Je remplis mes poumons d'un air
Comme les brises des tropiques.

Sans dormir, je me sens bercée
Là où navires font naufrage.
Combien ont-ils dû traverser
De mers? Parlez-moi, coquillages.

Ici, sur mon île déserte,
Bombes deviennent grains de sable.
Je m'évade, pourtant inerte,
Vers un havre de paix instable.

Que je suis libre! Je m'envole
Avec les goélands au loin.
Vers le ciel de mes idées folles,
L'âme s'élève avec grand soin.

Avec les ailes d'un vent de
Bonheur, je pourfends les nuages.
Je respire en soupirant. Je
M'ouvre à de nouveaux paysages.

Mais je n'aurai pas de refuge
Pour toujours au sein de ma tête.
Nul n'est à l'abri du déluge,
Des nuits où frappent les tempêtes.

Tel l'océan, mon cœur est bleu.
La vie est souffrance et ennui.
Qui sait? Peut-être qu'un jour je
Sortirai danser sous la pluie.

Tête de circonstance

J’ai la pensée chargée de pensées,
Ainsi qu’un vaisseau de marchandises.
Ma cabine, toi, monstre insensé,
Tu encombres de vieilles valises!

Dans mon cerveau se serrent idées,
Navire bondé de passagers.
Montez à bord, laissez-vous guider,
Vous qui n'avez jamais voyagé!

Je lèverai l'ancre où fait naufrage
Le temps, roche qui s'effrite en sable.
Avec lui se noiera le rivage,
Vagues se brisant aux terrains stables.

Se dresseront des cheveux d'écume,
Au large, comme de blanches tombes.
J'aurai le front haut comme une plume
Quand s'y creuseront des catacombes.

Se hisseront des parfums de vie
N'ayant qu'un nuage pour flacon.
Tel l’air marin seront les envies
Quittant mes côtes pour l'horizon.

Ô Crâne! Capitaine Kappa!
Grotte où souvenirs battent des ailes!
Je lutte en vain. Je mords à l'appât.
Des chauves-souris cognent mon ciel.

Où fuir, alors que roule ma tête
Comme un ballon tiré loin du but?
Tournant telle une boule à facettes,
Je m'éteins sur un dos de tortue.

Si lourds, si lourds, ronds comme la Terre
Sont mes yeux créant un autre monde.
L'esprit sans hublot, aveugle sphère,
Cherche un miroir dans les eaux profondes.

Maladroit au sol, l'Ennui m’enlace,
Plongeant dans l'abîme sans aurore.
Écailles grattées, sous la surface,
Mes os sont épaves sans trésor.

IV. Abyssus abyssum invocat

« I've been climbing up the walls
To escape the sinking feeling
But I can't hide
From the nihilist at my door »
– Bring Me The Horizon ft. Grimes, *nihilist blues*

« Au lieu de rétrécir ton univers,
de simplifier ton esprit,
tu devras accueillir dans ton âme
douloureusement élargie
une partie toujours plus grande du monde
et finalement le monde entier. »
– Hermann Hesse, *Le Loup des steppes*

Vi(t)a Dolorosa

Je me tue en voulant vivre
Dans ce monde fou et ivre,
Où les hommes par milliers
Dans l'amer vont se noyer.

Les vagues du désespoir
Déferlent, comme le soir,
Sur mon âme tourmentée,
Par sa propre ombre hantée.

L'esprit, en quête de large,
De mes souvenirs se charge,
Caisses qui en elles gardent
Mes photos. Qui les regarde?

Ma mémoire, je la jette
Dans les mains de blanches crêtes.
Là où l'écume me porte,
Rayons en douceur m'escortent.

Marées, hélas, se retirent,
Abandonnant mon navire.
Seules mes larmes encore
Coulent à flots à bâbord.

Dehors, il pleut. Il est tard.
En moi, ni astres, ni phares.
Moi qui ai perdu le nord,
Vais-je accoster dans un port?

Ou dois-je, longeant les îles,
Poursuivre mon long péril?
L'abîme appelle l'abîme.
Ma voix, pourquoi tu t'abîmes?

Criez, sombres profondeurs!
Hurlez, gouffres de douleur,
Jusqu'à ce que se confonde
L'aube dans la nuit immonde.

Réduisez-moi au silence;
Faites taire mes souffrances.
Mon soleil doré n'est plus,
Dans le bruit s'étant perdu.

Le cœur privé de lumière,
Pourquoi faut-il que j'espère
Non pas trouver le sommeil
Mais que le matin s'éveille?

N'est-il pas honteux d'avoir
À mon âge peur du noir?
Sous l'oreiller, des péchés,
Combien en ai-je caché?

Autour de moi, ombres nues
Me montrent leur front cornu.
Leurs yeux brillent, sans visage,
Comme à travers un nuage.

Sans bouche, leurs dents déchirent
Le rideau de l'avenir.
Sans mains, sur leurs doigts pointés,
Ils laissent sanglots suinter.

Ce sont les miens! Mais je pleure
Devant un tombeau sans fleurs.
L'on m'arrête pour un crime
Dont je suis la vraie victime.

Que de rage, de révolte
Sous mes plaintes désinvoltes!
L'on me conduit dans la gueule
De la Mort grognant si seule.

Tout se passe dans ma tête,
Ennemis troublant la fête.

Danse devant moi l'échec
Où que je sois au Québec.

Dans le lieu du Crâne, on mêle
Du vinaigre avec du fiel.
Prenant goût au vif dégoût,
Je bois et expulse tout.

Couronnée d'épines, je
Pique et prie le Roi des Cieux.
Yeux levés poussant un cri,
Bassement je rends l'esprit.

Ô voile de l'ignorance
Qui couvres mon existence!
Mise en pièces, je te vois
Arraché comme ma foi.

Ô roches fendues en deux
Où va la lueur de Dieu!
Tant de tombeaux sont fêlés.
Seul le mien reste scellé.

Ô terre tremblant de peur
Comme moi dans la noirceur!
Si froide est la solitude,
Sous le poids des multitudes.

Ô Seigneur! Ô Jésus-Christ!
Toi Qui, des saigneurs, as pris
Sur Toi la lourdeur d'un corps,
Tu portes cinq plaies de mort.

Toi seul, sur la Croix de bois,
Sais comment je me sens, moi,
Courbée jusqu'au bas du dos
Par un monde de fardeaux.

Toi seul et cet arbre vert
Que plie le vent des misères!
Je hausse en vain les épaules;
Ma charge évite le sol.

Rien ne me sert désormais
D'y monter. Car en fumée,
Avec les feuilles d'automne,
Partent rêves et couronnes.

Chaque fleur a ses épines
Et chaque tronc, ses racines.
Moi seule n'ai pas de fruits,
Pas même un aigre kiwi.

En moi, un jardin périt
Dès qu'un pétale flétrit.
Pour m'écraser, il suffit
Qu'un oiseau n'ait pas de nid.

Il ne manque qu'une branche
Pour qu'avec elle se penche
Mon regard sur une terre
D'herbe en or devenu fer.

Ô tristesse! Ô ange aux ailes
De plomb qui vident le ciel!
Toi qui, rien qu'en les battant,
Jettes astres dans le temps!

Toi qui dans un doux déclin
M'entraînes comme le vin!
Toi dont la brusque secousse
Étoiles vers le bas pousse!

Avec elles, d'âge en âge,
Sur Terre je fais naufrage.
Pèsent sur moi poids de plume
Autant qu'une pluie d'enclume.

L'esprit, navire sans ancre,
Vogue sur des vagues d'encre.
Tel un gouffre, grand ouvert,
Il accueille pleurs de pierre.

Dieu merci! La mer à boire
Comble ma soif de déboires.
Et, baignant dans la souffrance,
J'y nettoie mes plaies d'enfance.

La mer respire

Inspire, expire, inspire, expire...
C'est ainsi que la mer respire.
Inspire, expire, inspire, expire...
Ainsi, ma vie semble moins pire.

Coquillages, galets et algues...
C'est ainsi que toussent les vagues.
Soucis du futur, du passé...
Hors de moi, je veux les chasser.

Inspire, expire, inspire, expire...
C'est ainsi que la mer respire.
Inspire, expire, inspire, expire...
Ainsi, ma vie semble moins pire.

Cri calme, calme et cathartique...
Hurle en moi sa douce musique.
Chant de sirènes, voix sereines...
Mon cœur s'ouvre grand. Je suis zen.

Inspire, expire, inspire, expire...
C'est ainsi que la mer respire.
Inspire, expire, inspire, expire...
Ainsi, ma vie semble moins pire.

Près de l'amour, loin de la mort...
Je flotte sans aucun effort.
Plus heureuse, moins arrogante...
Aujourd'hui, je me sens vivante.

La violence de la mer

Mer, mère sans cœur,
Au visage froid comme les glaciers,
Saisie de fureur,
Tu les rassembles, tes flots, pour les scier.

Par-dessus ta lame,
La blanche écume chevauche l'abîme
Pour porter mon âme
Le long du large où l'horizon s'arrime.

Ta voix rugissante
Le fond de l'eau change en bois inconnus.
Les sirènes chantent
Quand ta force, avec grâce, est mise à nu.

Tu es plus sauvage
Que bonne, toi qui du monde es la marge.
Maîtrisant l'orage,
Des décharges de foudre tu te charges.

D'une vigueur prête
À défier Dieu, ton bras me projette.
Les anges s'arrêtent
Pour te contempler; le ciel tu reflètes.

Tes dents bleues m'embrassent,
Leurs traits glissant sur les fleurs de l'esprit.
Lorsque tu m'enlaces,
Tu plantes l'épée dans mes rêveries.

Tes cris tourmentés
Infusent de sel le vent agité.
Tu sais me hanter
Par ta beauté vive et sans charité.

Toussant à cracher
Tes poumons, tu les gonfles comme voiles.
Tes vagues archées,
Pour briller, ont dû gober des étoiles.

De tes profondeurs
Émerge un requin pour me déchirer.
Mer! Mère sans cœur,
Le mien, il meurt dans la haute marée.

Comme une algue verte,

Sur le rivage tu m’expulseras.
La porte est ouverte...
Dans tes entrailles, mer, tu m’oublieras.

Mal de mer

J'ai mal au cœur. J'ai le mal de mer
Lorsque je suis sur terre.
Les vagues qui devraient m'apaiser
Me donnent la nausée.
Par-dessus bord, je vomis des mots.
Le papier, c'est mon eau.

Je meurs de soif, mais comme un berceau
Est poussé mon bateau.
Sur un pont de nef sans équipage,
Je cherche un point d'ancrage.
Mon moral est bas, rien ne voltige,
Pourtant j'ai le vertige.

J'ai le gouffre à mes pieds; sur ma tête,
L'écume aux blanches crêtes.
Oseriez-vous, ô jambes tremblantes,
En arpenter la pente?
Ou rêvez-vous d'une terre ferme
Où l'équilibre germe?

Et vous, ô mains couvertes d'entailles,
Où est le gouvernail?
L'assaut des flots l'a-t-il arraché
Comme un sol défriché?
Ma vie étant proie au va-et-vient,
À peine je me tiens.

Ô mât droit et brisé, – Idéal! –
Laisse tomber les voiles.
Non pas en croisière mais croisade
Je pars faire noyade.
N'a plus de rambarde mon esprit
Sans des catégories.

Les marées se jettent comme un œuf
Contre la coque neuve.
Leur roulis brouille, avec ma raison,
La ligne d'horizon.
Au-dessus planant des goélands,
Mon cri qui donc l'entend?

Toi seul! Toi, courant d'air frais, tranquille,
Balayant l'Homme et l'île.
Par le bras gauche, un vent maladroit
Devant porte ma voix.

Va-t-il vers le salut ou trépas?
Ça, je ne le sais pas.

M'expulse l'océan boulimique
Sur la place publique.
À mon tour, comme algues et déchets,
Par lui je suis crachée.
Face aux roches chevelues, ma foule,
Ai-je les nerfs en boule?

Sans yeux, je contemple l'Infini
En encerclant son nid.
Je crains, hélas, que comme une bombe,
Pluies de pétrole tombent.
Mais l'abîme, miroir de mon âme,
Boira mes noires larmes.

Bateau terrestre

J’avance sur une terre d'hostilités
Comme un bateau guidé par une seule étoile.
M’entraîne le désir d’avoir la Vérité
Pour feux d’alignement, sans nuages pour voile.

Comme une pointe de flèche, montent au ciel
Les vagues pour chuter dans la mer du désastre.
Ces noirs monts, vers l’abîme, à pleins poumons m'appellent,
Mais mes yeux sont fixés sur l'Amour, divin astre.

En vain secouent ma proue des vents glaciaux et pluies :
Par les clous de la Croix, Dieu tient le gouvernail.
Sans crainte, je chemine au milieu de la nuit,
Sachant qu’un phare au loin éclaire la grisaille.

Là, des parfums floraux à bras ouverts m'attendent,
Les arbres jamais ne laissant tomber leurs fruits.
Mais pour pourrir, il a fallu que je descende
Dans l’écume des jours, lys qui s’effeuille et luit.

Que suis-je? Une voix se perdant à l'horizon
Qui au soleil du cœur, grand roi, sert de lit tendre.
Du silence, les flots de récollections
Rugissent et couvrent l’Être de draps de cendres.

De mon passé, pourtant, l'invisible lumière
Réverbère en échos de reflets dans ma tête.
Malgré le vertige m’enchaînant à la terre,
En colombe je plane au-dessus des tempêtes.

Car j’ose lever l'ancre et larguer les amarres,
Espérant à bon port revoir ma Pénélope.
Garde-moi, Christ, quand je passe sous le radar,
Des chants de sirène et de l’aveugle cyclope.

À une étoile filante

La vue est-elle belle là-haut,
Ô astre serein, ange de Dieu?
Emporté au loin par de noirs flots,
Par ta clarté tu promets les cieux.

Glissant le long d'un malheureux gouffre,
Tu y traces un chemin d'éclairs.
Avec toi, tu prends mon cœur qui souffre,
L'élevant et le jetant à terre.

Vers un abîme sans fond, te tirent
Les vagues qui dans la nuit déferlent.
Respirant, en moi tu te retires,
Y laissant algues, cailloux et perles.

Je baigne dans la mer des doux rêves,
De ses berceuses l'âme infusée.
Mes désirs n'offrent aucune trêve,
M'enveloppant d'écume embrasée.

Je me noie dans un parfum obscur
Pour y voir enfin fuir ma raison.
La lumière en moi cherche l'azur;
Son regard se perd à l'horizon.

Hélas, l'onde pousse vers le vide
Les pleines lunes dont rien ne reste.
Filante étoile! Toi qui me guides,
Que fais-tu face au destin funeste?

Étincelle d'un feu d'artifice,
Dans la vie s'éteint ta couleur vive.
Soupirant, tu plonges dans l'abysse,
Brillante comme tu es furtive.

À une montagne

Perchée au sommet d'un grand arbre,
Je voudrais sauter dans le vide,
Voir si en coton ou de marbre
Sont les nuées que le vent guide,
Me vêtir et trouver un nid
Dans le creux d'un bleu infini.

Je voudrais, n'ayant plus d'ancrage,
Voguer au large sans repères,
Loin de tout partir en voyage,
Parée de vertige et lumière.
Là-haut, me jeter dans la mer!
À mes pieds, pointer un ciel clair.

Le jour, déployer d'amples ailes
Au zénith qui me rétrécit,
Lâcher cris stridents comme appel
Au brouillard taisant mes soucis.
Par-delà le monde et les siècles,
Planer librement tel un aigle.

La nuit, cacher mes yeux ambrés
Derrière un fin manteau de plumes,
Par mes plaintes nues déchirer
L'étoffe épaisse de la brume.
Parmi la foule aux vifs remous,
M'assoir sage tel un hibou.

Mais plus je prends de l'altitude,
Plus perdent leur taille les villes.
Toi seul, Mont de la solitude,
Me rejoins, ô roi immobile!

Mais qu'es-tu, terrestre amiral,
Vague aux crêtes que rien ne change?
Couronne tombée d'une étoile?
Corne de démon? Larme d'ange?
Qu'importe, tant que je gravis
L'horizon plat de cette vie!

Chanson du désert froid (d'après un rêve)

Je marche dans un vide,
Tel ton cœur, insipide.
Là me crachent des vents
Dévorant mes instants.
M'avale alors le sable,
Dressé comme une table.
« Interdit de t'assoir! »
Crie l'étoile du soir.
Je m'adresse aux ténèbres
Mais, de leurs yeux funèbres,
Elles boivent le jour
Aux promesses d'amour.
Je plonge au ciel et de
Sanglots remplis mes creux.
Les larmes – oasis,
Mirage de l'abysse.
Un béant précipice
Est ma soif de justice.
Le comblent des fossiles;
Exister c'est l'exil.

Homme sans patrie,
Tu es comme un désert froid.
J'erre à l'infini,
Perdue au fin fond de toi.
Homme sans patrie,
Tu es comme un désert froid.
Touchant l'infini,
Tes rêves j'entends et vois.

Tu es miroir qui pleure,
Image de douleurs
Dont les vagues se brisent
Sur mon cœur et le brisent.
La brise des malchances
Porte ailleurs mes souffrances.
Les pays sans visage
Dessinent paysages.
Et, d'une voix cassée,
J'ose enfin confesser
Ma solitude aux arbres
Aux racines de marbre.
Je tombe avec la feuille
Dans sa tombe sans deuil.
Enterrée dans l'oubli,
J'ai sommeil. Elle, un lit.

Rêvant, un voile épais
M’est plus lourd qu’une épée.
Linceuls de fleurs fanées
Gisent où je suis née.

Homme sans patrie,
Tu es comme un désert froid.
Chante à l'infini
Au nom du soleil en toi.
Homme sans patrie,
Tu es comme un désert froid.
Chante l’infini
Au nom crié mais sans toit.
Sors du froid désert,
Ouvre la porte aux rivières.
Et fuis les mirages
Au reflet à ton image.
Enfant de la joie,
Deviens la voix du sublime
Car ce n'est pas toi
Le désert froid et l'abîme.

Homme sans patrie,
Tu es comme un désert froid.
Homme sans patrie,
Le désert ce n'est pas toi.
J'erre à l'infini,
Perdue au fin fond de toi.
Touchant l'infini,
Tes rêves j'entends et vois.
Tu es comme un désert froid.
Tu es comme un désert froid.
Tuer tous les déserts froids:
Voilà l'essentiel.
Voir est l’essence du Ciel.

Chanson d'un soir

Dans mon cœur, il fait si froid
Puisque c'est l'hiver en moi.
La neige est éclats de verre;
Mon sang arrose la terre.
Toute seule, je frissonne.
Les stalactites résonnent...
Comme une grotte, mes plaies
S'ouvrent, voulant m'avaler.

Les échos de ma pauvre âme
Se frappent contre des lames.
Blessée par l'indifférence,
Je cicatrise en silence.
Le cancer est sans répit
Suite aux photothérapies.
Et le soleil est caché
Par la brume des péchés.

Jésus, prends-moi par la main,
Guide-moi sur le chemin.
Je ne sais plus qui je suis,
Ni les ombres que je fuis.
Je recherche la lumière,
Mais dans le noir je me perds.
Dis-moi que m'attend l'espoir
Quand je ne peux plus le voir.

De souffle je suis à bout,
Des chaînes serrant mon cou.
Des larmes coulent à flots
Sur les marques de ma peau.
C'est la mort, c'est l'avalanche,
La vie prenant sa revanche.
Quand je crois que c'est fini,
Des griffes y font leur nid.

Combat après combat, je,
Sous le ciel qui pleure et pleut,
Prie pour que vienne un oiseau
De paix me sortir de l'eau.
Un orage gronde en moi,
Dans le bruit noyant ma foi.
Tremblant, muette de crainte,
Du vide je sens l'étreinte.

Jésus, prends-moi par la main,

Guide-moi sur le chemin.
Je ne sais plus qui je suis,
Ni les ombres que je fuis.
Je recherche la lumière,
Mais dans le noir je me perds.
Dis-moi que m'attend l'espoir
Quand je ne peux plus le voir.

Jésus, prends-moi par la main,
Guide-moi sur le chemin.
Je ne sais plus qui je suis,
Ni les ombres que je fuis.
Je recherche la lumière,
Mais dans le noir je me perds.
Dis-moi que Tu es l'espoir,
Que bientôt je vais Te voir.

Complainte devant la Beauté

Dis-moi, Beauté, combien d'autels
Ai-je bâtis en ton honneur
Sous les yeux du Dieu éternel
Qui me foudroient avec horreur?

Combien de liturgies maudites
Ai-je fredonnées en tremblant?
Voilà : les idoles s'effritent
Tel mon cœur, cendres dans le vent.

Demain, la fleur se fanera
Et l'oiseau ne chantera plus.
La mer du temps emportera
Ce qui hier courait les rues.

Le papillon perdra ses ailes,
Sous le poids de mes longs soupirs.
Et les Gorgones du Réel
M'imagineront pour le pire.

Pétrifiée par leurs prunelles,
Je plaindrai ma chair amollie.
Mieux vaut ne voir l'être mortel
Que dans un bouclier poli.

Ma propre queue, je la mordrai;
Vivre est le début de la fin.
Quel caducée les soignerait,
Mes pennes trempées de venin?

Ma tête, faut-il la brûler,
Sans quoi elle repoussera?
La lune, tenant torche et clé,
De plumes d'aigle m'ornera.

Astres! Regarderez-vous ça
Avec des yeux sourds et muets?
Dans dix tentes, éteints déjà,
Vous dormez serrant les nuées.

Puis-je me reposer auprès
De vous, tant que le jour sommeille?
Car, quand je me réveillerai,
En pleurs je fondrai au soleil.

Cœur! Plonge en apnée dans le gouffre,

Dans ce ciel trop bas pour tomber!
Le « là-haut », trop haut quand tu souffres,
Nul pont ne pourrait l'enjamber.

Va-t'en loin des hommes-scaphandres
N'étant grands qu'en changeant de peau!
Tu n'as rien d'une salamandre
Pour vaincre le feu, sans drapeau.

Dans les boulevards pavoisés,
Tu éclaires l'ire, honni.
Tu lèves, seul, dépaysé,
L'oriflamme de l'ironie.

Pour patrie, cheffe et étendard,
Tu as la Beauté. Mais – hélas! –
La voûte abyssale de l'Art
Dans les villes n'a pas sa place.

Là, sont vendus soleil contre or
Et lune, contre un sac d'argent.
Vas-tu, Hermès aux trois trésors,
Au mercure sentir les gens?

Beauté, ne visant plus d'étoiles,
Mes yeux aveugles je les bande.
L'hymne de ma terre natale,
Il serait temps que je l'entende.

Je n'ai plus qu'une harpe dont
La dernière corde en vain lutte.
À quoi bon jouer ma chanson
Si le Serpent charme la flûte?

Plutôt que par le chœur des anges,
J'aime être bercée par ma voix.
Mes sons, plus purs que des louanges,
En rien, ni dans le Rien, n'ont foi.

Ce vide, une ombre d'abandon,
Est le refus de la lumière.
Mais si l'on m'offrait l'aube en don,
Je dirais: « Nuit, je te préfère! »

Là, le sublime et l'éphémère
S'embrassent, saignant à genoux.
Beauté, dans tes mains est la Terre,
Mais dans celles du Christ les clous.

V. Les soupirs de Mère Nature

« Or, nous savons que, jusqu'à ce jour,
la création tout entière soupire
et souffre les douleurs de l'enfantement. »
– Romains 8.22

« Triste et solitaire,
Je suis une herbe flottante
À la racine coupée.
Si un courant m'entraîne,
Je crois que je le suivrais. »
– Ono no Komachi

« I lift my magnifying glass to its smooth lines
Taking a closer look, inspection is key
What do we have here? Could this be a forgery? »
– Kelsey Lu, *Poor Fake*

Été indien

Souvent, je vais à l'ombre où tout n'est qu'un murmure,
Collant mon oreille aux échos des troncs troués.
Comme assise devant ma table d'écriture,
Je me penche sur les bûches désavouées.

Avec moi s'incline même un haut peuplier,
D'us tels piliers dressés au-dessus d'un parvis.
Feuilles se plient au sol comme afin de prier,
Jaunes et froissées telle une page de vie.

Est comme un ostensoir dans les mains des nuages,
Le soleil de plomb d'où rayons d'or sont extraits.
Globes oculaires ont le flou pour image
De cette sphère où naît une alchimie de raies.

De son char foudroyé, les roues sans freins gémissent,
Phébus s'arrêtant au zénith, fixe colline.
Faisceaux de lumière, d'un arbre à l'autre, glissent
Ainsi qu'abeilles qui de fleur en fleur butinent.

Du ciel mellifère, de doux éclats ruissellent
Comme d'une ruche aux poumons pleins d'alvéoles.
Sous la fine couche de ma peau, je les scelle,
Leur cire écorchée sans que le vent la décolle.

Que j'aime m'enivrer de la liqueur des dieux,

Des fins d’été boire l’ambroisie, le nectar!
Entre les nuits glacées et les matins brumeux,
Un jour chaud et sec est une île avec un phare.

De la tempête qui bateaux de guerre fend,
Ce moment est l’œil et l’éclaircie espérée.
Au sein des bois obscurs, au feuillage étouffant,
Il est le chemin vers la clairière aérée.

Mais que me dit, hélas, une brise légère?
« D’étés indiens, seule la paix est éternelle! »
Déjà, le printemps de l’enfance est loin derrière;
Branches, non sable fin, je ramasse à la pelle.

Ô Joie, furtif redoux, n’es-tu en vérité
Qu’un été indien qui en vain combat l’automne?
Ce beau temps, je n’ai droit que de te l’emprunter,
N’ayant rien à t’offrir lorsque tu me le donnes.

Les délices de l'automne

Les feuilles d'automne se posent
Tels des papillons sur les fleurs.
La chaleur d'hier se repose
Dans un tombeau bleu comme l'heure.

Je suis vivante. Mes poumons
Se gonflent; le jour rétrécit.
Tout mon corps chante la saison
Qui me fait danser sous la pluie.

Où allez-vous, oiseaux du ciel?
Fuyez-vous le froid qui vous pique?
La croyez-vous plus douce et belle,
La nature dans les tropiques?

Je vous suivrais si les fantômes
Hantant les rues grises du cœur
Ne m'enfermaient pas sous un dôme
D'émerveillement et d'horreur.

Halloween approche à grands pas,
Se faufilant derrière moi.
La célébration du trépas,
De dos, pointe mes yeux du doigt.

Les dernières flammes d'Hélios
Peignent en jaune-orange un arbre.
Bientôt, le sol aura des bosses
De neige blanche tel le marbre.

La forêt des crânes empalés

En ce soir d'hiver, sur mes épaules pèse
Un air aussi lourd que mon sac égaré.
Mon souffle, avec le vent froid que rien n'apaise,
Se perd dans une ténébreuse forêt.

Sous mes pas craque un tapis de feuilles mortes
Et de neige aussi blanche que ma mâchoire.
La lune d'étain, seule compagnie, porte
Mes soupirs vers la gueule du désespoir.

Sur ce chemin étroit, au feuillage épais,
J'avance poussée par un murmure étrange.
Me fouillent, aiguisées comme des épées,
Les fougères avec leurs fines phalanges.

Je fuis, étouffée par ces lieux irréels,
Les mains me tirant vers un macabre bal.
Mes pas prudents glissent sur les roches tels
Des doigts sur une colonne vertébrale.

Je suis, captive aux branches enchevêtrées,
Celle qui y laisse une robe en lambeaux.
Mon existence n'a plus le moindre attrait.
Dans des yeux qui saignent, qu'y a-t-il de beau?

Les arbres, semblables aux tombes ornées,
M'attendent en rangées que l'ombre sépare.
Le monde n'est plus qu'un cadavre traîné
Le long d’orbites vides et sans regard.

Je marche parmi des hauts pieux et des lances
Aux pointes desquels furent fixés des crânes.
Ce désordre symétrique en apparence,
Attachant mon esprit à lui, me condamne.

Ces os, de couleurs et de chair dépouillés,
Sont les trophées de créations défaites.
Ici gisent mes pensées déshabillées
Qui, par bassesse, aux petits sommets s'arrêtent.

De ces vestiges de corps désincarnés
Émanent des relents pourris et malsains.
Voici, cœur, le miroir de tes joies ruinées!
N'ayant de visage, elles prennent le tien.

Malgré tout, vers moi, sur tes pattes agiles,

Tu te diriges semblable aux cerfs timides.
Cœur, ô cœur, toi qui passes quand le temps file,
Pourquoi restes-tu dans sa course intrépide?

Chaque année, tes bois tel le soleil s'élèvent;
Chaque été, ils repoussent comme des fruits.
Cœur, ô cœur, dont les matins œuvrent sans grève,
Ne crains-tu donc pas la tombée de la nuit?

Ces bois de velours, sous l'immaculée lune,
Tu les aiguises autant que des épées.
À force de frayer, vas-tu frayer une
Nouvelle voie parmi le feuillage épais?

Ta peau en haillons pend comme un criminel
À des ramures asséchées comme moi.
Qui te jugera? Les hommes ou le Ciel?
Ni l'un ni l'autre ne t'inspire la foi.

Ces bois en acier, comme poussières prises
Dans ta mâchoire, d'un coup je les arrache.
Ma robe se déchire quand je les brise,
Mais la tienne garde son teint blanc sans tache.

Ma tête, sans repentir, repose en paix
Sur ton flanc couvert de plumes de phénix.
Je tremble de froid, de peur, l'âme trempée
De pénombre se jetant comme le Styx.

J'ai soif de bonheur, de le boire en entier,
De plonger dans ses édéniques rivières.
Guide-moi vers une plage ensoleillée
Afin que d'eau vive je me désaltère.

J'ai faim d'amour, de m'en nourrir à l'excès,
De goûter les fruits de ses buissons ardents.
Conduis-moi vers les clairières du passé
Jusqu’à ce que baies sucrées soient sous ma dent.

Déjà, tes yeux doux brillent sur la sortie
De cette forêt de crânes empalés.
Les vils serpents s'éloignent au ralenti.
Les loups féroces cessent de m'appeler.

À travers l'espace entre les arbres droits,
Je discerne à l'est l'étoile du berger.
Que l'Espoir, mon cœur, glisse comme d'un toit
De tes huit branches sur le sol enneigé!

Symetrica

I.

Ordre et beauté. Tu es seule face
À l'univers qui semble infini.
Mais ses murs n'étant pas définis,
Tout ce qui s'y construit, le temps casse.

Symetrica, symetrica... Rien
Que l'émerveillement d'un instant.
L'éternité détient les vivants.
Femme, que peux-tu nommer le tien?

Rien n'est le tien. Le rien est le tien.
Au rien, tout empruntent les vivants.
Quand il s'éclipse en moins d'un instant,
Le « beaucoup » des gens est moins que rien.

Quand pieds, glace et baraque tu casses,
Ton œuvre intégrale est définie.
Réduit en poussière, l'infini,
Ses vers font un crâne de ta face.

II.

Pourquoi regardes-tu les étoiles?
Elles ne s'en iront nulle part.
Mais toi, tu partiras. Seul ton art
Ne te suivra pas dans les abysses.

Tes rêves de t'élever mourront
Comme, dans le noir, les étincelles.
De ton esprit tirent les ficelles
Les bas désirs que tu crois profonds.

T'enfonçant dans un malheur profond,
Tu coupes tes ailes et ficelles.
Ton sang-froid, avec les étincelles,
Monte à la tête où elles mourront.

Perds-toi, trouvère, dans les abysses!
Garde ton souffle. Respire l'art.
T'y logeant, où vas-tu? Nulle part.
Te prends-tu, mon cœur, pour une étoile?

III.

Voilà, femme. Tu es seule face
À Qui tu crains le plus: l'Infini.
Quand tu penses L'avoir défini,
Tes boîtes de foin la brise casse.

Fleur des champs, dis-toi : « Terrien, t’es rien! »
Est Un mais pas unique, l’instant.
Forment les feuilles et feu vivant
Un lit de mort. Sera-t-il le tien?

Il te retient. Le vide est le tien.
Le vertige de vivre est vivant.
Symétrie K.-O. en un instant.
Symétrie-chaos. Le Tout n’est rien.

Car comme un œuf, le monde se casse
Dans un sens suivi, pas défini.
Ta voix se casse aussi. L'infini,
Tu le contemples sans faire face.

Sept morceaux de verre

I.

Nature, tu es mon miroir!
À travers toi, je peux me voir.
Que regardes-tu, ô mon âme?
Dans mes yeux scintillent des flammes.

II.

L'univers est un livre ouvert;
Trainées d'étoiles sont les vers.
Semblable aux lignes de ma main,
En lisant j'en suis le chemin.

III.

Éclairs, éclats et étincelles :
Voici l'essence du réel.
Fugace ainsi est l'équilibre,
Mais le vertige me rend libre.

IV.

Fermant les yeux, j'ouvre mon cœur
Aux parfums d'un amour en fleurs.
Qu'avec eux, s'élèvent chansons!
Le monde chante à l'unisson.

V.

Que disais-tu? Ta voix se perd,
Ô mésange, au fond de la mer.
Si grande est l'harmonie du Beau
Que ni l'aigle n'est assez haut!

VI.

Et toi, geai bleu? Ne font les rives
Écho qu'aux accords de la grive.
Ta gaieté, pinson, frôle cimes
De vagues chutant dans l'abîme.

VII.

Soleil, brouillard, chaleur et vent…
Ici-bas, tout est mouvement.

Rien ne reste, pourtant je n’ai
Jamais été abandonnée.

Ronde aile d'oignons

Si j'étais oiseau, où irais-je?
Le ciel pleure sur les prairies.
Vers des monts aux larmes de neige?
Loin de prés fleuris, dont fleurs rient?

Mon cœur, une aile prise au piège,
Ne battit que lorsqu'il s'ouvrit.
Si j'étais oiseau, où irais-je?
En Norvège, Inde ou Algérie?

Je monterais comme un arpège
Sur les notes des rêveries.
Du silence, un soupir m'allège
Par ses plumes de colibri.
Si, j'étais oiseau! Où irai-je?

Sur les doigts de l'aube

Sur les doigts de l'aube, l'oiseau bleu me dépose,
Là où les nuages du jasmin ont l'arôme.
Dans les bras du soleil, mon âme se repose,
Les astres à mes pieds devenant des atomes.

Tout semble plus petit, mais la grandeur de Dieu
Tire l'arc-en-ciel comme une flèche enflammée.
Sur les flaques dansent reflets de cœurs en feu;
Je respire au rythme du verbe saint: aimer.

Dévêtis de feuilles, les arbres et chemins
Sont baignés dans la pluie. Les larmes m'ont brûlée.
Sans forme, mes soupirs frôlent les lendemains,
Perdant leurs chaînes dans des forêts constellées.

Ah! Qu'il est doux, le vent portant aux lieux subtils
La bulle de l'esprit qui s'ouvre en éclatant!
Les nuées irisées, quittant ma déserte île,
Balaient le ciel avec l'écume des instants.

Le sublime et profond en tandem, ils dirigent
De l'éternité la valse vive et fugace.
Secondes entrant en premier, le temps se fige,
Et ma voix brisant rocs, comme un genou, se casse.

Contemplation matinale

Sur la voûte où l'oiseau trace son histoire,
Voilà l'aube qui bourgeonne dans le noir.
L'on dirait un jardin entouré d'eau claire,
Dôme limpide et bleu comme une rivière.

Rien ne trouble ma paix d'esprit, firmament,
Malgré, des avions, le vrombissement.
Quoiqu'il soit inondé de cris de rapaces,
Sans tarder, d'un regard, l'horizon j'embrasse.

Son manteau royal touchant avec les yeux,
Je couronne Hélios des lauriers de Dieu.
Le ciel est sa cape écarlate, dorée,
Avec lequel je sens mes joues s'empourprer.

J'ouvre une porte de sang dans ma pupille
Pour qu'entre la lumière où l'œil s'écarquille.
Par la fenêtre déferlent des rayons
Dans les vagues desquels se noient mes démons.

Pourtant, comme les feux de l'enfer, d'aurore,
La soif brûle mon cœur, la faim le dévore.
Au fleuve du temps, j'assouvis ma jeunesse
Bercée par des remous d'onde enchanteresse.

Le Beau étanche ma soif de vérité,
Essuyant mes larmes. N'est plus invitée
En moi la nuit sans étoiles qui consolent,
Sans lune aux pleurs dont est imbibé le sol.

Forêts, montagnes, champs et villes s'éveillent,
Tous baignés dans un océan de soleil.
De là-haut, sylphes en forme d'étincelles
D'arbre en arbre, de feuille en feuille ruissellent.

Dans le frisson des bois, tel un éventail,
Le feuillage ne tient pas le gouvernail.
La main du vent le mène à son gré; ainsi,
Mon dos se courbe sous le poids de la vie.

Se pliant, jettent leur ombre sur mon cou
Des ramures que briserait un caillou.
Mais le tronc est solide, aux pieds bien ancrés
Dans la terre à l'abri des hautes marées.

Moi seule, une herbe sans glèbe ni racines,

Me penche des bas-fonds sur les fleurs alpines.
En cascade d’avalanches, en ceignant
Les cimes, comme la neige je descends.

Mon crâne est le mont froid, dur, où se déposent
Idées blanches tels des pétales de rose.
Flous comme le brouillard, d’aspect indécis,
Rougissent et s’évaporent mes soucis.

Surgissant du gouffre, des peurs les nuages
Se dissolvent dans l’azur de mon visage.
Les nuées des angoisses sans objet vont
S’unir et se couper tels des liserons.

Les cent cumulus trempés de sang, sans fil,
Dans mes veines qui crient circuleront-ils?
Me chargeant de pluie et d’électricité,
Leurs explosions créent la réalité.

Comme la fraîche odeur de gazon des cours,
Se lève en moi le jour ne venant qu’un jour.
La nature est un temple où les lucioles
Et arcs-en-ciel, au saint, donnent auréoles.

Que tout ce qui respire loue le Seigneur!
Chaque souffle de vie prie avec ferveur.
Le monde est sacré. À pleins poumons, il chante
La gloire du divin qui danse et l’enchante.

Et moi, j'appelle le printemps éternel,
Ma harpe prenant la voix des hirondelles.
Nul besoin d'ailes pour que monte mon âme
Comme l’encens vers les anges, chœur de flammes.

Car au petit matin, je sors de l’abîme,
Guidée par le soleil d’un espoir sublime.
Ma face s'illumine, allumant aussi
Des cierges sans requête autre qu’un merci.

Ouvrez-vous, bruns yeux!

Ouvrez-vous, bruns yeux, comme une fenêtre
Pour que les rayons du soleil pénètrent!
Que vos pupilles soient tels des rideaux
Pour que je voie combien le monde est beau.

Laissez le chant des amoureux oiseaux
Faire entrer dans ma chambre un air nouveau.
Sentez-le, sur le verre transparent,
Glisser en portant avec lui le vent.

Le cœur baignant dans les couleurs d'été,
Je m'imbibe de leur vive clarté.
L'âme imprégnée de la soif d'enfin vivre,
Je bois tout et noie dans l'oubli le givre.

Les rues sont cousues de miroirs brisés,
Tissés sur mon corps, cassés en rosée.
Enveloppée de lumière et parfums,
Je déroule un fil de passés défunts.

Je suis vêtue de vertige sublime,
D'un ciel bleu qui danse au fond de l'abîme.
Sans même quitter la Terre, ma tête
Comme elle tourne et jamais ne s'arrête.

Ouvrez-vous, bruns yeux, comme une fenêtre;
Passera l'odeur des chênes, des hêtres!
Et, à ses côtés, celle des érables
Aux feuilles lobées et branches pliables.

Ouvrez-vous, bruns yeux, oui, ouvrez-vous grand!
Dehors, déployez des rires d'enfant!
Alors se feront caresser vos vitres
Par la douceur d'une aile ou d'un élytre.

Regard réverbérant

Mes yeux globuleux recréent le monde
Dès qu'il se brise dans leur éclat.
Avec mon regard, ce lieu je sonde,
Mais quand je le vois il n'est plus là.

Dans mes pupilles vit un trou noir
Dont la faim nul ne peut satisfaire.
Mon iris est un ciel fait pour boire
Les étoiles sans tenir de verre.

Ô bel univers! Couleurs et voix
J'enferme en moi où brillent tes flammes.
Je brûle d'amour, pourtant me noie
Dans tes mouvements la vague à l'âme.

Se dessine alors, sans main, l'image
D'un Éden où mes ailes sont amples.
Je reconnais mon propre visage
Dans tout ce qu'en touchant je contemple.

Les dieux ont leur fruit, leur feu, leur boîte
Avec laquelle chaque plaie s'ouvre.
Le long de ma gorge, il glisse et gratte,
Le savoir dont le goût je découvre.

Les rayons, parfums et chants d'oiseaux
Dévorés du regard en moi entrent.
J'ai à la bouche la mer, non l'eau;
Plus grands, mes yeux bruns croquent le ventre.

Ô Terre, dans tes bras je m'élance,
Caillou bleu jeté par la fenêtre!
Te suivant, captive au pur silence,
Tes airs de mystère me pénètrent.

L’œil de Dieu dans une fleur

« Mes yeux bruns t’observent, pissenlit,
Danser avec le vent sous les cieux.
Je croirais, dans ton doux friselis,
Entendre soupirer le bon Dieu.

De la nuit du chaos, le printemps
La voix de tes pétales réveille.
Graine après graine, ici tu t'étends
Comme un pinceau trempé de soleil.

Tu peins les champs en jaune de joie,
Blonde princesse et ange sans ailes.
Sans mots, tu chantes Sa gloire, toi
Qui es si humble – que tu es belle! »

« Ô mortelle, penses-tu que dans
Le petit respire l’Infini?
Qu'où je m'éteins, brille un trône blanc
Où sied l’Éternel? Quelle ironie!

Le séjour sur Terre est éphémère,
Mais j'ai un palais; ton corps est temple.
Ne suis-je pas reine et héritière
Du monde, dont la frontière est ample? »

« Vieille fée, toi qui perds tes cheveux
Et ta couleur, connais-tu l'angoisse?
Hors du Royaume, l’Homme est un creux
Que la soif remplit et vagues froissent.

As-tu sondé l’abîme d'un cœur
Et ses hauteurs? Que Dieu me pardonne:
Je serai, pour tes filles et sœurs,
Lénine; j'en ferai ma couronne.

Mais la guillotine, sans moteur,
N'est qu'une faux aux bords moins acerbes.
J'aurai ma tondeuse pour tracteur
Décapitant les mauvaises herbes! »

« Pitié, enfant, ne m’arrache pas!
L’œil de Dieu, l'irriguent mes racines.
Je n'ai de pieds. Où faire des pas?
La solitude est chemin de ruines.

Si j’avais des genoux, à genoux,

Mon dos et regard seraient baissés.
Je te prie de tourner l’autre joue,
Quoique je ne t'aie jamais blessée. »

« Ô fleur, dorée fleur, tu ne veux ni
De ma compagnie, ni de mes vers!
Car qu’est-ce que l’amour? C’est l’oubli
De soi face aux beautés passagères. »

À une pensée

Je te vois, pensée, émerger de la terre,
T'élevant à peine au-dessus des brins d'herbe.
Muette, ta voix ruisselle en douceur vers
Les jardins gelés, sols jaunes et imberbes.

Voilà qu'un soleil d'une pâle couleur
Laisse s'écouler en ton sein ses rayons.
Tes pétales enferment leur force, ô fleur,
Quoique fins comme une aile de papillon.

Je te regarde grandir dans le vent frais
Comme un cri du cœur que pousserait la vie.
Ta blancheur éclatante embellit les prés,
S'étendant tels mes désirs inassouvis.

Je sens ton parfum se frayer un chemin
Parmi les nuées qui dessinent mon art.
Ton mauve foncé jaillit du même point,
Traçant des lignes qui ne vont nulle part.

De ton espace parmi tant de merveilles,
Ni les tempêtes, ni les mains ne t'arrachent.
Petite pourtant, le printemps tu réveilles
Quand à mon cœur froid tes racines s'attachent.

Promenade dans le verger céleste

En ce soir d'été où l'horizon s'effrite,
Le ciel sanglant comme l'écorce se brise.
Des rayons paisibles, sans frapper, s'invitent,
Leurs branches coupant au cœur des nuées grises.

Dans le firmament, une terre fertile,
S'étend un verger où fleurissent les astres.
Le sol élevé, vierge de projectiles,
Devient la demeure des plus doux désastres.

Mon regard foule des sentiers constellés,
Sautant les clôtures froides des distances.
Les nuages rangés le long des allées
Sont tels des buissons aux subtiles essences.

S'y niche la foudre comme un oiseau blanc
Dont l'envol laisse plumes lourdes de sons.
Le tonnerre aux griffes d'un éclat tranchant,
De la pluie, cueille les baies fraîches de noms.

Faut-il que je taille, au travers du brouillard,
Des feuilles dorées pour avoir droit aux fruits?
La lame étincelante de mon départ
Disperse soleils dans la déserte nuit.

Voilà que parfums goûtent l'apesanteur,
Tel le temps filant dont les traînées s'allongent…
Là-haut, je me hisse, en cette pensante heure,
Fuyant vertiges grâce aux ailes du songe!

Ça ne tourne plus rond. Le retour gravite
Autour de moi comme un rongeur affamé.
Mont, j'attends qu'un rêve te gravisse vite,
Qu'il glisse dans ta gueule et soit consommé!

Mon seul désir

Je ne désire dans ce monde gris
Qu'un coin de soleil pour me réfugier,
Une forêt pour me mettre à l'abri,
Une rivière pour tremper mes pieds.

Loin des routes et immeubles sans âme,
Mes yeux cheminent, cherchant un miroir.
En moi crépite au rythme d'une flamme
La brûlante envie d'ici-bas me voir.

Je veux me trouver une vraie demeure
Là où les vents et chants d'oiseaux s'embrassent,
Donner aux arbres pour sève mes pleurs,
À leur pied poser mes lourdes angoisses.

Je dirai ce qui me garde debout,
Assise à l'ombre de ces vieux géants.
Des branches pliées, près de mes genoux,
S'égouttera la rosée tel le temps.

Je prendrai la voix des doux clapotis,
Des vagues valsant le long des rochers.
Me poussera, dans un monde petit,
La brise que suivent troncs arrachés.

Accorde-moi, Dieu, ce désir unique
Qui dans mon cœur le feu sacré réveille.
Sans cesse, son bec me tire – ça pique! –
Vers des contrées où la vie s'émerveille.

Entends-Tu aussi comment tout respire
À travers le bois troué par des pics?
Là, je cueillerai les jours à venir,
Fruits juteux de la nature édénique.

En ce doux instant

En ce doux instant, s'entrouvre une fenêtre
Dans mes yeux où lumière et brises pénètrent.
Dans la nuit dense, je plonge mon regard,
Trou noir et nimbé d'éclat comme un quasar.

Ma vue, se noyant dans l'ocelle d'un gyre,
Sur les mers d'un cœur bleu tel un morpho vire.
De ma bulle iridescente, la borne-ite
Est au cuivre ce qu'est l'or à la pyrite.

D'un jaune étincelant, d'un hibou, pupilles
Comme un soleil sur une ficelle oscillent.
Tel un yo-yo, les proies guettées peu alertes,
Ses serres descendent de la branche verte.

Ses ailes tachetées d'étoiles frémissent
Tels ses hululements, sinistres complices.
Du monde, suis-je un rat de laboratoire?
J'en fais l'expérience, pourtant, ce soir.

Astres de couleurs! Vos rayons sur ma face,
Des volcans sous-marins, cherchent la surface.
Insulaire arc, croissant de lune indolente,
Pourquoi ta blancheur d'écume autant me hante?

Au ciel, cet abîme peuplé de chimères,
Suis-je accrochée comme gobies à la terre?
Ou mes coups d'œil planent-ils sur la pénombre
Comme des grenouilles volantes sans nombre?

Les ombres ont-elles, sans suivre de sens,
Des coraux ou dendrobates les nuances?
Méduses sans ombrelle, les luminaires
Pleuvent sur moi en faisceaux tentaculaires.

Et moi, au globe terrestre, gros oursin,
J'emprunte une ou deux épines à venin.
Dans la fièvre de la danse, je vacille,
Électrisée comme par raies ou anguilles.

Dès que je sors de ma coquille, l'habitent
Joies et musique comme un bernard-l'hermite.
Hélas, de l'éclairage s'éteignent flammes,
Les flûtes du vent soupirant sur mon âme.

Alors, sans chandelle, tel un train sans gare

J’avance, tel un vaisseau dans le brouillard.
Dis-moi, Nuit, quel chemin faut-il que je fraie
Pour gémir auprès du silence doré?

Larguant les amarres, tirant, des angoisses,
Les cordes, se peut-il qu’un rideau se froisse?
Les ténèbres s’écriant « À l’abordage! »,
Dans l’aveuglement épais je fais naufrage.

Plaies sales dans l'air pur

Chaque soir, le soleil a la jaunisse,
Le panier plein de fruits rouges et mûrs.
De l'horizon, il remplit le calice
D'une blessure qui saigne et suppure.

Le ciel me paraît, des aubades, l'urne
Où charbon et or dans le vin macèrent.
Je découvre que les vers de Saturne
Grouillent dans la pomme autant que sous terre.

Le soleil, las de se coucher sans lit,
Sa tête lourde il assoit sur les grèves.
N'a-t-il gardé que la mélancolie
Du plomb, et son poids écrasant les rêves?

Du néant, qui peut m'alléger? J'expose
Mes failles et plaies sales dans l'air pur.
Seule la lune aux becs de plume pose
Sa lueur en tant que points de suture.

Lune! Soignent-ils, tes seins qui soulagent,
Sur lesquels repose mon front superbe?
L'âme, tombée dans des escaliers d'âges,
Mord la poussière et se coupe dans l'herbe.

Ta lumière aux doigts blancs, descendra-t-elle,
Glissant le long de mes larmes qui coulent?
L'éclat d'épées au soleil éternel
Est l'onde des pleurs qui sur mes joues roulent.

Ont-elles, tes mains chaudes de caresses,
Les frissons des lacs que l'orteil effleure?
Face à mon reflet, veillant, la tristesse
Dans l'eau mire son adamantin cœur.

Tes yeux ont-ils vu, épiant les couples,
Peines de mort? Morts de peines d'amour?
Où tu crées des liens, mes fers se font souples,
Et je m'attache à tes bras pour toujours.

Car, même si ta présence est lointaine,
Lune, tes faisceaux m'atteignent sans mal.
Ta montée en flèche brise mes chaînes
Et, du firmament, perce le gris voile.

Ta parole d'argent vaut plus que l'or

Aux loups-garous et sorciers qu'elle appelle.
Au son de ta voix, les marées au port
Retournent tel mon regard vers le ciel.

Née de débris et vêtue de cratères,
Avec fierté ton visage tu montres.
Pourtant, en orbite autour de la Terre,
Tu ne brilles que des rayons de l'Autre.

Lune! Qui connaît ta face cachée?
Des paupières, j'ai fermé les fenêtres.
Lune! Le clair de lune est-il l'archer
Qui des vérités si pures pénètre?

Ah, Mère! Tu possèdes la beauté
De l'auréole et des lys de la Vierge.
Me nettoyant, le venin est ôté,
Mais le Serpent rampe parmi tes cierges.

Sous un croissant de lune

La nuit est douce. Le silence pèse
Sur mes épaules aux points sans appui.
De mes yeux, seule, assise sur ma chaise,
J'observe le temps qui, filant, les fuit.

La nuit est calme. Ombres de solitude
Comme des panthères guettent leur proie.
Mon cou, penché sur la table d'étude,
Glisse entre les dents de marbre du froid.

La nuit étant d'une beauté glaciale,
Se revêt le sol d'un manteau d'hermine.
Du ciel sans fourreau, ceinturé d'étoiles,
La lame se brise en pluies opalines.

Tranchant sans jugement, l'averse coupe
Et pose aux toitures tuiles de givre.
Le soleil, aux cheveux roux et en houppe,
Là-bas s'est couché, ne pouvant plus vivre.

D'un linceul de neige, après l'autopsie,
Est couvert le lit de feuilles sans chambre.
Les choses fondent en larmes ainsi
Que, sur ma langue, flocons de décembre.

Qui apaisera les astres qui geignent,
Brûlants de fièvre et saisis de frissons?
D'une pâleur anémique, elle saigne,
La lune croisant le fer d'Orion.

Artémis, chaste, aux allures d'almée,
De son arc d'or chasse les cupidons.
Devant elle, Mimosa s'est pâmée;
Les roses deviennent rhododendrons.

Les Dryades sillonnent, de leurs rides,
Les surfaces des lacs, en étant l'onde.
De l'Empyrée, prunelle translucide,
De pure clarté les reflets m'inondent.

Âme! N'étais-tu pas, toi aussi, blanche
Comme l'écume des jours qui déferlent?
Comme, des cimes, vagues d'avalanche?
Comme, de l'abîme, une rare perle?

Comme le quartz, immaculé cristal,

Et la saxifrage crevant les roches?
N'avais-tu pas, de robes de vestales,
En fleurs de lotus vu s'ouvrir les poches?

Comme craies et vases de porcelaine
Cassée, ta voix qu'avait-elle pour plâtre?
D'un piano, touches d'ivoire et d'ébène?
Le Lac des cygnes jouait près de l'âtre.

Aux croches, qui a donné la noirceur
De braise? À la page blanche, un syndrome?
Âme, hélas, tu as acquis la blancheur
Des murs que frappent d'angoissés fantômes.

Car, craignant que la boue souille l'armure,
Je t'ai délavée en spectre livide.
Effaçant taches de vin et ratures,
Je t'ai laissée comme un espace : vide.

Âme! Ton manoir, désormais le hante
L'oiseau briseur d'os et au teint blafard.
Sans bruit, ce messager de la mort lente
Sur la vitre pose un regard hagard.

Ses yeux lourds et creux me semblent profonds
Comme un abîme par rapport aux mares.
Si sombres pourtant, soleils sans rayons,
Du feu sacré ils aveuglent les phares.

Sa tête, un cœur qui ne bat pas mais lutte,
De l'air qui râle est la tombe nacrée.
Âme! Comme un éclair sur une hutte,
S'abat l'effraie sur ses proies effarées.

« Aie pitié de moi! » ma voix, par ses cordes,
Pousse un cri d'orfraie, le tirant du gouffre.
« Je ne demande que miséricorde,
Que ta serre épargne ma chair qui souffre.

Déjà, dans mon sang j'ai noyé le monde,
Malgré que l'hémorragie soit interne.
Du temps, la rivière a bu mes secondes
Choyant gorges comme un rhum de taverne.

Mais si, rapace, tu rentres tes griffes,
Sors-moi de la maison des sains d'esprit!
Sans remède, au moins tu prends tes captifs
Loin du lit d'hôpital du Saint-Esprit.

Brise ma fenêtre en éclats de verre
Pour que s'y coupent traîtresses colombes.
Pour leurs plumes, il faut que j'éviscère
Le seul souffle échappant à l'outre-tombe.

Alors, les ailes du vent étant miennes,
Libre comme l'air je m'élèverai.
Je fuirai vers les étoiles lointaines,
Si loin, si loin… Qui me rattraperait?

Des luminaires explosant en glace,
Qui suit la course et les feux de départ?
Là-haut, sans toit, je trouverai ma place,
Me perdant dans le circuit des pulsars.

La lune me servira un croissant
Quand, du temps, j'aurai monté les échelles.
Qu'importe si au tombeau je descends,
Tant qu'avant la mort fut goûté le ciel? »

De peur que la gravité me retienne,
Je prends tous poids sauf celui de la Terre.
Âme, hélas, dès que tu secoues tes chaînes,
Comme d'un mur blanc j'absorbe poussières.

Magnanim/Monde

Vois, mon âme, la grandeur du monde
Avant que s'éclipse le soleil!
Regarde-le, dans ses recoins sonde
Les ombres t'appelant au sommeil.

Endors-toi, âme, au clair de la lune
Sous lequel, des mers, flottent chemises.
Les étoiles, grains de sable en dunes,
Se constellent par leurs mycorhizes.

Leurs rayons aux racines célestes
Ont pieds ancrés dans l'espoir du jour.
Frères, ils se touchent sans inceste,
Symbiotes ignorant l'amour.

Et toi, tu en goûtes tous les fruits,
Le plat du terrain qu'astres saupoudrent.
Voici la chair même de la vie :
Mords-y et consomme sans t'absoudre!

Voici, fraîches roses et rosées,
Ses joues où larmes de joie ruissellent!
Frappant rochers, quand vas-tu oser
Dans l'eau briser tes statues de sel?

Enterre, âme, tes pleurs au ruisseau,
Jette-toi dans le brouillard de l'œil.
Repose en paix. Où? Dans ton berceau,
Enfant dont le corps n'est point cercueil.

Laisse tes pensées y nager libres,
Naître en baignant dans le feu sacré.
Tu existes pour danser, pour vivre,
Pour respirer… Par l'œuvre on se crée.

Tes secrets, des boas constricteurs,
Serrent ta gorge. Où est l'oxygène?
Troué par un pic-bois, seul ton cœur
A l'espace pour reprendre haleine.

Déplumée, rampant comme un serpent,
Sous l'arbre du savoir rêvant d'anges,
Tu leur dérobes l'éclat, les chants,
Mais pas les ailes pour fuir les fanges.

Près d'un gouffre d'oubli qui s'embrase,

Sautillant au bord du précipice,
Tu espères y vider ton vase
Pour, d'un désert froid, faire oasis.

Les rivières du temps, sur ton front,
N'ont pas encore creusé de rides.
Sur les fosses, tu construis des ponts
Aussi durs que ton rire est candide.

Ce rire, onde d'une intarissable
Source, en toi épanche sa liqueur,
S'exclamant: « Les voici, tes semblables!
Ormeaux, algues, pétales de fleurs.

Quand te lacèreront aubépines,
Cactus, orties, tourne l'autre joue.
Des sarments de vigne et des glycines
Cascadent les cheveux sur ton cou.

Poussant comme une plante vivace,
Tes cris vont éclore en plein soleil.
Ne te regardant plus dans la glace,
Ton sang devient chaud et sens s'éveillent.

Tu trouves une île dans la noix,
Un gâteau de zestes de citron,
Des futaies dans un copeau de bois,
Un jardin dans l'odeur de gazon,

L'Éden dans l'arôme des framboises,
Des brins d'herbe et des feuilles de menthe,
Un fils dans les cigognes grivoises,
Dans la coccinelle une géante,

La Terre où sont bulles de savon,
Dans gouttes de pluie, un tsunami,
Dans chaque chenille un papillon,
Un oiseau dans un nid de fourmis,

Des landes dans un caillou au sol,
Des montagnes de grains de poussière,
Aux toiles d'araignée, nécropole,
Une reine en l'abeille ouvrière.

Gare à toi, hélas, si sous tes pas
Est foulé le plus modeste insecte.
La vie est l'ennemie du trépas;
Sa voix commande qu'on la respecte. »

Âme, mon âme, jette un coup d'œil,
Voire de foudre sur l'éphémère!
La Beauté, dans les limbes des feuilles,
Rayonne aussi vive que l'éclair.

Et, comme l'éclair dans la nuit noire,
Elle disparaîtra dans l'abîme.
Âme, descends de ta tour d'ivoire,
Te penchant sur les choses infimes.

Car du monde, si mûr de merveilles,
Pourriront en tombant les agrumes.
Les aigles surplombant le soleil
Ne glatiront plus, perdront leurs plumes.

Fleurs fanées et étoiles filantes
Orneront la tombe du silence.
Nuées contempleront, impuissantes,
La tragédie de l'insignifiance.

Bientôt, tu les suivras, dépouillée
Comme elles de richesse et chemise.
Humble à poil, tu vas t'agenouiller
Dans la nature, profane église.

Tu souriras sans être filmée,
Mais la scène tourne en funambule.
« Ai-je du chagrin car j'ai aimé? »
Tu penseras ensuite, incrédule.

La vie, autant qu'elle est rare, autant
Qu'elle est fragile, elle est précieuse.
Le temps fuit – alors saisis l'instant!
La nostalgie dit : « J'étais heureuse. »

Dès maintenant, du petit jouis
Tel un poulain d'un champ de luzerne.
Même d'une ombre, l'on s'éblouit
Lorsqu'on a l'astre Amour pour lanterne.

À Gogaji, toi qui me protèges
Des morsures de serpent,
ਪੱਲੇਮੇਰੇਮਥੀਆਂ
ਨੀਮੈਂਗੁੱਗਾਮਨਾਉਣਚੱਲੀਆਂ
ਨੀਮੈਂਬਾਰੀਗੁੱਗਾਜੀ

B. Côté Cour: L'éternel retour, retour de l'Éternel?

VI. Les traces (de ce) que je suis

« All the past is not a diminishing road
but, instead, a huge meadow
which no winter ever quite touches »
– William Faulkner, *A Rose for Emily*

« Je m'efforce de reparcourir ma vie
pour y trouver un plan, y suivre
une veine de plomb ou d'or, ou
l'écoulement d'une rivière souterraine,
mais ce plan tout factice n'est qu'un
trompe-l'œil du souvenir. »
–Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*

Matin montréalais

Matin à Montréal. Le soleil se réveille.
Les ombres de la nuit plongent dans le sommeil.
Les rues engourdies par le froid peinent encore
À tirer mes rêves de la noirceur qui dort.

Voilà que mes espoirs sont poussés par le vent,
Dépouillés de feuilles tels les arbres du Temps.
Le tronc des lendemains, sans se plier, se penche,
Ne perdant ni parfums, ni nids, juste ses branches.

À mes pieds, un trottoir, un chemin sans carrière,
Sur la glace duquel glisse le jour d'hier.
Au-dessus, des corbeaux, fantômes surplombant
Le monde du regard, du sommet de leur banc.

Ô oiseaux de la mort! Noirs comme un sacrilège,
Le vide est leur dossier et le ciel, leur siège.
Sinistres et fiers, graillant quand je défile,
Isolés comme un câble ils tiennent à un fil.

Ô sol empreint de vie! Chutent dans ses fissures
Les secondes, les pas, les pneus d'une voiture.
Je frappe un nid-de-poule et les cônes d'autrui
Dans le chantier de mon futur qui se construit.

Promenade au Mont-Royal

Où allez-vous, jeunes cyclistes
Aux roues suivant les nuages de soie?
Vos regards tracent de bleues pistes
Dans mon cœur tourné vers une autre voie.

Vous qui sous l'arbre vous aimez,
En quel point vos yeux se sont-ils croisés?
Serait-ce à l'embrumé sommet
Qu'un soleil tapant couvre de baisers?

Comme la fumée des noirs grils,
Du sol s'élèvent de fines poussières.
Traversent cette ancienne ville
Ainsi les mots en langues étrangères.

Tel un vent poudré de parfums,
Douce est l'odeur des épices indiennes.
De chants je ne suis pas à jeun
Dans l'air bercé de musique africaine.

Les oiseaux créent un parc floral,
Semant leurs voix aux multiples accents.
M'apparaît comme des pétales
Le hidjab autour d'un front rayonnant.

Ô Montréal! Ma Babylone!
Ton visage est-il de marbre ou d'ébène?
Le Saint-Laurent est ta couronne,
Brillant plus que les fleuves de l'Éden.

Assise sur les grandes eaux,
Tu guides des vagues de sons d'ailleurs.
Nul arbre n'a de fruits plus beaux
Que ceux de ta vigne aux mille couleurs.

Laisse-moi monter au sommet
Et toucher le ciel, étoffe de soie.
Tes tours sont comme la fumée
Ivre de hauteurs, mais sentent leurs doigts.

Pare ma mine d'or, de perles,
Pour que goélands extraient riches larmes.
Mais par pitié, chasse les merles
Comme mers poussant scintillantes lames.

Ô Montréal! Ville-Marie!

Bruits sourds couvrent-ils l'écho des supplices?
Garde-moi sous tes chauds habits,
Bleus tel mon cœur où germent fleurs-de-lys!

Comment ne pas vivre un calvaire?
Ta Croix rappelle les pierres tombales.
Te quitter, c'est perdre ma mère;
Mon enfance est née de toi, Montréal!

Nourrie par ton virginal sein
Comme les canards par de vieilles dames,
À l'idée de m'en aller loin,
Je coule comme un canoë sans rames.

Ayant vu, tels les flots marins,
En surface vite changer mes traits,
Sans lac aux reflets cristallins
J'ignore si je me reconnaîtrais.

Je lis pour la dernière fois
L'Histoire dans des toiles accrochées,
Dont s'est éparpillée la voix
Dans le cours du temps comme les rochers.

Qui peut encore témoigner
Des premiers français bravant l'Atlantique?
Que sont souvenirs de Cartier?
Bibelots en vente dans les boutiques.

Voilà que nuées me talonnent,
Blanches et bouclées tel mon chien en laisse.
L'heure finale déjà sonne :
Mes traces avec les leurs disparaissent.

À l'horizon, le vieux Cohen
Des yeux dit adieu, main sur la poitrine.
Je ne sais chanter qu'un amen,
Dévisageant le soleil qui s'incline.

Sortie au Musée des Beaux-Arts

« Qu'est-ce que l'art? » tu te demandes,
Yeux clairs sondant les galeries.
Qu'est-ce que l'art? Exquise offrande?
Coffre gardant les rêveries?
Écho de nos lointains ancêtres
Ou un voile obscurcissant l'être?

Qu'est-ce que l'art? Est-ce un penseur
Assis tout seul sur un rocher?
Ou avec d'autres créateurs,
Cordes vocales attachées
Au monde né des petits bancs
Et vivant par de nouveaux chants?

Lève-toi et monte avec moi
Les escaliers menant vers l'art.
De tes plans de carrière en droit
Nous parlerons un peu plus tard.

Suis-moi, contemple le génie
Dont grandit la gloire avec l'âge.
Une œuvre n'est jamais finie,
Mais conquiert de plus hauts étages.

Rejoins-moi, cherchant un refuge
Dans une toile de Monet.
Qu'est-ce que l'art? Nous serons juges.
Connais-tu les règles données?

Qu'est-ce que l'art? Peut-être bien
Que derrière un masque africain,
Sous un collier amérindien
Ou dans un cercueil égyptien,
Le réel aux mille visages
Se voit avec des yeux d'images.

Qu'est-ce que l'art? Moi, je ne sais
Rien des couleurs des voix versées
Dans le col des vases chinois,
Dans une vieille boîte à thé,
Dans le portrait d'un dieu aux doigts
Tenant un lourd cacaotier.

« Ah ce frumos! » je dis pourtant,
En pointant une assiette turque.
J'entends alors: « J'en pense autant! »

En cet instant, nos voies bifurquent.
Se peut-il que d'autres roumains
Aient emprunté notre chemin?

Mon cher ami, l'art est rencontre.
L'art est parole qui se montre.
Est-ce donc ça que l'on nomme art:
Ce(ux) avec quoi l'Homme repart?

Café montréalais

Première gorgée: le Vieux-Port

Refrain:
Je désire, s'il vous plaît,
Un café montréalais,
Un café comme je l'aime,
Un délicieux café crème.
Aussi, pour ma promenade,
Une fraîche limonade!

Première gorgée. Je bois du regard
Chaque va-et-vient de l'immense foule.
Des accents divers, au sein du bazar,
Dansent au rythme d'une puissante houle.
Et moi, je plonge mes yeux dans les tiens;
Ma voix fait écho le long du chemin.

Près du fleuve, enfants et couples aînés,
Poussés par l'air chaud, partout se dispersent.
Comme des vagues, ils sont entraînés
Sur le quai bondé, aux mille commerces.
Et toi, tu les suis sur les rues pavées
De briques que nul ne peut soulever.

Certains pédalent vers des camions rouges
Aux crèmes glacées fondues pour toujours.
D'autres, en patins, vers les bistros bougent
Tels des nuages roulant sans retour.
Et moi, en vain je retrace les pas
De brumes, d'ondées, du dernier repas.

Roses et lys blancs, sans quitter l'îlot,
Vont se faner sur ta robe florale.
Le vent porteur de parfums et chapeaux
Veut prendre le tien loin du littoral.
Et toi, tu songes aux jours éphémères,
Aux fleurs flétries et bateaux de croisière.

Les jeunes glissant sur la tyrolienne
Survolent une mouette au cri sourd.
Sur l'horloge ayant la vue aérienne,
Le temps leur paraît plus distant, moins lourd.
Et nous, avec la grande roue du cœur,
Sans cesse tournons mais sans pointer d'heure.

Deuxième gorgée: Chinatown

Je désire, s'il vous plaît,
Un café montréalais,
Un café comme il me plaît,
Café avec sucre et lait.
Aussi, des épices chères,
Des herbes et du thé vert!

Deuxième gorgée. La porte d'entrée
M'absorbe dans son rouge étincelant.
Deux lions blancs, de leurs griffes acérées,
Me happent et me mettent sous leur dent.
Et moi, je flatte leur vieille crinière,
Espérant que leur gueule se desserre.

Ces gardiens puissants me crachent au sein
D'odeurs de dimsum et porc aigre-doux.
J'avalerais, la baguette à la main,
Chaque mets pour en découvrir le goût.
Et toi, tu vois les vitres saliver,
Vapeurs miroitant des régals rêvés.

Prendrais-je un dumpling? Des nouilles sautées?
Ce biscuit chinois, a-t-il un secret?
Le papier souffle avec le vent d'été:
« L'appauvrissement vous guette de près. »
Et moi, je l'enfouis dans un cahier vide
Dont, d'encre noire, pages sont avides.

Voudrais-je étendre au salon zen mon corps?
Mon dos, tremble-t-il de froid ou de peur?
Je me demande quels anciens trésors
Cache dans son sac le Bouddha rieur.
Et toi, tu penses aux jours déplorés
Auxquels fait adieu un chaton doré.

Le cœur humain se déchire aussi vite
Qu'une lanterne sous la pluie battante.
S'effacent dessins et phrases écrites,
Mais l'image brille au sein d'une fente.
Et nous, nous inscrivons l'inévitable
Rien qu'en caractères indéchiffrables.

<u>Troisième gorgée: le centre-ville</u>

Je désire, s'il vous plaît,
Un café montréalais,
Un café comme il me plaît,

Café sans sucre ni lait.
Aussi, tant qu'à être là,
Biscuits matcha-chocolat!

Troisième gorgée. L'asphalte mouillé
S'imbibe d'éclats de hauts édifices.
Tous les reflets du verre ensoleillé,
À la surface des flaques d'eau, glissent.
Et moi, je les suis, sous les gratte-ciels
Rayonnant tels des sapins de Noël.

Assis aux côtés des rues piétonnières,
Ces géants gris d'un seul regard les foulent.
Des tours couronnées de nuées bien fières,
Coups d'œil écrasants sur moi se défoulent.
Et toi, tu te vois dans le plexiglas,
Comme faisant face à de fines glaces.

Son iris rouge de nuits pas dormies,
Un mendiant va aux frères de Marie.
L'un vend l'herbe de Jeanne, son amie.
L'autre crie le nom de son Fils chéri.
Et moi, j'entends sur la place publique
Un rasta les unissant en musique.

À gauche, à l'ombre d'un restaurant chic,
Saouls, trois sans-abris mordent la poussière.
Une femme prend un air romantique
Et plusieurs bouchées de sa partenaire.
Et toi, tu tagues dans mon cœur des mots
Partant en fumée, fixant leurs émaux.

Dès qu'un autocar ouvre ses issues,
Quarante étrangers, chassés dehors, courent.
De cette ville au langage confus,
Ils feront le tour sans bâtir de tour.
Et nous, en quête de romans français,
Sondons librairies au rez-de-chaussée.

<u>Tasse finale: renversement de situation</u>

Je ne désire à présent
Ni café noir, ni glacé.
Sur la table, dans le vent,
Ma tasse ultime est laissée.

Lis-tu l'avenir en elle?
Je n'y vois qu'un reflet triste.

Quoique sous le même ciel,
Tu ne suivras pas mes pistes.

Devrais-je faire couler
Dans le Saint-Laurent ses gouttes?
Là, mes rêveries ailées
Et joies d'hier sont dissoutes.

Faudrait-il les tremper dans
La rivière des Prairies?
Là sont portés par le temps
Mes larmes et derniers cris.

Au bord du fleuve, je pleure,
Pensant à toi, mon amie.
Toi, tu n'iras pas ailleurs
Pour étudier en chimie.

Je secoue mes jeans tachés.
Beau dégât, pas de dommages.
Par l'Est étant arrachée,
Loin de toi je fais naufrage.

Marins, que cessent vos chants!
Astres, guidez les navires!
Je ne plongerai plus dans
Tes yeux, mais nos souvenirs.

Montréal, je dis assez!
Nage dans d'autres misères.
Prends ma tasse renversée
Et brise-la sur la pierre.

De ses éclats dispersés,
Un collier d’or je créerai.
L'écho des moments passés,
Dans ma voix, je porterai.

Lettre d'adieu à Montréal

Cher Montréal,

D'une plume trempée dans mes larmes,
Soupirs volant vers toi, je t'écris.
Prennent la voix du chagrin tes charmes,
Comme moi sous l'aile de Marie.
Ma complainte d'oiseau migratoire,
Tu la recevras d'un pigeon noir.

Cher Montréal, ô Ville-Marie,
Ô Notre-Dame, entends mes prières!
Qu'au sommet du Mont-Royal, mon cri
S'élève, aussi clair que la lumière.
Qu'il ait, tel ton réseau souterrain,
Profondeur de mer, d'âme, de vin.

Cher Montréal, Mère nourricière,
Au sein doux comme pâtisseries!
De rire et chocolat, ma grand-mère
Au centre Wilderton m'a nourrie.
Cher aux yeux tu fus, mais en Estrie
Moins chère est la vie – tout a un prix!

Mais pour que je croque à pleines dents
La vie à moitié prix, laisse-moi,
Mon cher Montréal, au Saint-Laurent
Faire mes adieux – rien qu'une fois!

Adieu, Saint-Laurent! Adieu, croisières!
J'aurai le futur pour odyssée.
Adieu, Stanislas! Bonjour, carrière
Tracée sur le chemin du lycée!

Adieu, ruelles de mon enfance!
La pluie efface vos traits de craie.
Bonjour, lignes de l'expérience!
Dans la nuit d'encre, je vais errer.

Adieu, routes tel un champ de mines!
L'avenir est ma course à obstacles.
Adieu, Goliath! La médecine,
Va-t-elle me porter au pinacle?

Adieu, parcs aux noms plus familiers
Que le mien: Parc Joyce, Pratt et Dunkerque!
La vie est un jeu sans gain; jouer,

Dans la cour des grands, mène à l'échec.

Adieu, Canadiens! Je me perdrai,
Mais sans perdre, dans le Nouveau Monde.
L'Eldorado, est-ce un récit vrai?
Aux ruées vers l'or, la ruine abonde.

Cher Montréal, déjà il se vide
De meubles et moi, l'appartement.
Sans qu'un grain de folie y réside,
Sans mes yeux, désert est Chameran.
Se fondent aux murs d'un blanc criant
Mes espoirs en déménagement.

Cher Montréal, je n'ai pas fini
D'ouvrir chaque boîte de carton.
Mais rien que le chant d'un colibri
Ou la sérénade d'un grillon
Suffit pour désemballer hier –
Les doux souvenirs, cadeaux amers!

VII. Destin et devenir

« Deviens ce que tu es!
Fais ce que toi seul peux faire. »
– Friedrich Nietzsche, *Ainsi Parlait Zarathoustra*

« J'étais Dieu et j'étais devenu Dieu par hasard.
J'en avais la preuve. »
– Tristan Garcia, *7*

« Des Muses et d'Apollon viennent
les poètes, les maîtres de la lyre;
de Zeus viennent les rois »
– Hésiode, *Théogonie*

La femme random

Je ne suis qu'une femme random, random, random,
Un soldat sans général, spécifique au rang d'Homme.
Je suis armée jusqu'aux dents, mais ai-je du mordant?
Si la guerre est injuste, gagneront les perdants.

Le Destin, moulin à vent, je le combats en vain;
Quand girent verres de vin, le vertige me vainc.
Dois-je rejoindre la ronde ou lever le poing contre
Ceux qui me serrent la main sans faire de rencontre?

La liberté me condamne. Ai-je décidé d'être?
Ne m'achève que la Mort. Accomplir, c'est omettre.
Face au Grand Inquisiteur, qu'aurai-je pour réponse?
Un baiser de frère auquel jamais je ne renonce.

Sans opter pour mes parents, j'ai adopté leurs gènes,
Mais j'ai le droit de choisir soit l'amour soit la haine.
Le premier, quand avorté, fait naître un cœur de pierre.
Le deuxième, quand né, avorte sa propre mère.

Vit en moi le grotesque démembré en beauté,
Un mensonge mitotique en mille vérités.
Je porte en moi un espoir qui, lui, engendrera
La fin des scélérats qui en eux scellaient des rats.

Raisonnement circulaire : est-ce la poule ou l'œuf?
Au centre de l'univers, mes souvenirs sont neufs.
L'essence ou l'existence? Les sens ou les croyances?
Est-ce l'indifférence qui fait la différence?

Le but de la vie est-il au sein des buts et vies
Qui, eux, me marquent lorsque me tirent des envies?
La balle est dans mon camp mais je suis mon adversaire,
Tournant en rond mais pas rond dans la roue de hamster.

C'est moi, pourtant, qui suis au volant de l'avenir,
Roulant sans carte dans les ronds-points du devenir.
Je change de vitesse, de voie, de vue, fuyant
Les lieux de l'accident qu'est ma chute dans le temps.

Dans l’impasse

Les années passent et moi avec;
Comme un train défilent les saisons.
Un mois est pluvieux. Puis, il fait sec.
Froid et chaleur changent de wagon.

Où m'arrêterai-je? Aucune idée.
Le temps, sans tarder, poursuit sa route.
À ma naissance, il jeta des dés,
Tombant avec eux la nuit de doutes.

Et moi, je jette un regard fugace
Sur des pissenlits soufflés ailleurs.
À un vieillard je cède ma place,
Sa tête blanche comme la leur.

Tous deux, sur les rails de l’existence,
Nous rouillons à l’automne de l’âge.
À l’arrivée, la correspondance
Nous garderons au lieu des bagages.

Que l’Homme est seul! Ne l’attend au quai
Que le sifflet d’un nouveau départ.
Ne sont pas retournés les billets,
Mais la locomotive à la gare.

Ne pouvant, hélas, figer le temps,
Au passage à niveau je m’assois.
À la croisée des chemins, un banc
Accueillera mes sauts de la foi.

Que l’Homme est sans espoir! Dans l’impasse,
L’on me met de côté au milieu.
Je me retrouve en perdant ma place.
Action ou vérité? Les deux.

Car portée à gauche comme à droite,
Partout je coule avec le bitume.
Dès qu’un vent de désirs me convoite,
Je me crois marée, étant l’écume.

Avec le recul, je prends la main
Qui, pas près du but, est prête au tir.
Je ne veux rien, pas même le rien,
Pourtant à l’air des cimes j’aspire.

Que l’Homme est sans égal! L’équilibre,

Est-il la voie coupant mer et ciel?
De l’approche d’un conducteur ivre
Vient la lumière au bout du tunnel…

Plan de carrière & perspectives d'emploi

Emprunter un chemin, c'est investir en soi,
C'est s'endetter envers le temps que l'on dépense.
Prends garde à ne jamais perdre ta bonne foi,
La Fortune guidant de crédit à créances!

Certains connaissent les coupures de budget,
D'autres coupent chemins pour se tailler leur place.
Peu importe la voie où tu t'es engagée,
Le marché financier aussi laisse des traces.

Flavie, au cœur d'airain, toi que les gens prénomment
Blonde tel le soleil aux rayons pour cheveux,
Pourquoi dis-tu oui au salaire minimum,
Toi qui veux une vie riche en moments heureux?

Pourquoi t'enfermes-tu à chaque ouvrable jour?
Nul n'est épargné sans qu'il ait réglé des comptes.
Avant de savoir où tu mettras les pieds, cours
Te remettre sur pied. On est ce qu'on surmonte.

En ne te vendant pas, qu'essaies-tu d'accomplir?
C'est ton tour : joue malgré que les dés soient pipés!
Sans gains en capital, la défaite à subir
Te coûtera plus cher que de participer.

Pourquoi refuses-tu, pour la médaille d'or,
De donner du sien et dépasser tes limites?
Pourquoi enterres-tu tes talents, ton trésor,
T'abaisses-tu face aux profits croissant si vite?

Ta vie a-t-elle un prix? Non, mais une seconde
Est un champ abondant de labeurs – toi, laboure!
Le service n'est pas qu'un secteur mais le monde
Dans sa totalité qu'on reçoit en retour.

Si tu ne choisis pas aujourd'hui tes batailles,
Par des batailles tu seras choisie demain.
Les vainqueurs, éternels, ils se tuent au travail;
C'est l'effort qui rend forts les héros et les saints.

Contorsionniste

Mes pieds sont là où se trouve ma face;
Je perds mes repères, mais pas la grâce.
Le temps s'arrête pour me contempler,
Reposant sur le mien son dos ailé.

Comme un arbre gémissant, ma colonne
S'effeuille et plie au gré des vents d'automne.
Une tempête d'applaudissements
S'abat sans foudres sur ce clair moment.

Les foules, par ma force, sont frappées
Comme par le tonnerre ou une épée.
Seule en équilibre sur ma main droite,
Comme le sol mouillé ma paume est moite.

Du chapiteau, d'incroyables hauteurs
Je vise sous les feux des projecteurs.
Je n'ai qu'aujourd'hui pour briller, qu'un corps
Pour éblouir mes spectateurs encore.

S'étire, devant les regards qui flambent,
L'arc tendu du silence et de mes jambes.
Sans brûler d'étape, au jeu je me brûle,
Mes penchants me penchant tel un pendule.

Hélas, la soirée ne peut prendre fin
Tant que le public reste sur sa faim.
De mon piédestal, si tout tombe à plat,
Je tomberai comme, des mains, les plats.

Alors, je me courbe sans les briser,
Mes élastiques en os déguisés.
L'esprit tordu comme eux, pareil mon cœur,
Me contorsionnant, sous la peau je pleure.

D'une sensuelle lenteur bougeant,
Du temps précieux, je fais valser l'argent.
Est-il riche en goût ou en émotions?
Ne m'est cher pas le prix, mais le pognon.

Cinétique du cœur

Entre « À quoi bon? » et « Puis après? »,
Matin au soir mon cœur bascule.
Haute ou basse, chaque marée
Oscille comme un vieux pendule.

Nouveau projet. Nouveau désir.
Nouveau combat. Même ennemi.
Nouveau sommet à conquérir.
Au pied du mont, ma main frémit.
L'ennui s'étend loin comme un pré.
Je pars. Ce n'est pas pour rentrer.

Je suivrai le soleil levant
Pour balayer les nuits obscures.
Seul contre les flèches du temps,
Il n'a que l'espoir pour armure.

Je dis adieu au doux sommeil
Auquel jadis mon corps céda.
Avoir les sens en plein éveil,
C'est le devoir de tout soldat.

Je tourne le dos à l'ivresse
Sans voir le verre à moitié vide.
Au lieu de noyer la tristesse,
Ma vie déserte est moins aride.

Je quitte les aires de jeu
Pour aller au champ de bataille.
Le sang coulera dans des creux
Où poussent les cris en broussailles.

Luttes dehors, craintes dedans.
Sur moi sont lâchés tous les dogues.
Face au futur, vif assaillant,
Mieux vaut une arme qu'une drogue.

Bonheurs passés! N'êtes-vous plus
Que l'œuvre de noires lycoses?
Devant votre fil suspendu,
Je suis mise en état d'hypnose.
Mon cœur s'attache au va-et-vient.
Que faire alors? Je n'y peux rien.

Ô libertés! Qui vous soutient,
À part d'autres pierres solides?

Sur quel pilier, la voûte tient?
Je m'accroche en entier au vide.
S'il m'est défendu d'avancer,
Mieux vaut dans le néant glisser.

Bal à deux

« Où t'emporte-t-il », demanda la lune,
« Cet air, comme une feuille dans le vent? »
Je dis : « Il me fait monter aux tribunes
Où l'on va résonnant, pas raisonnant.
Monter comme des vagues, en suivant
La lame aiguë des notes de solfège.
Monter sur l'onde sonore, en arpège,
Dont les crêtes frôlent l'apothéose. »
Pour être au pouvoir, pour quitter ton siège,
Fais de la musique avant toute chose!

Je dis : « S'enchaînent des échos nocturnes
Comme, des marées, les vifs mouvements.
Sifflant au sein des soupirs taciturnes,
Mon souffle s'élève à contre-courant.
Mes larmes vibrent, versées des versants,
Dans l'abîme tombant comme la neige.
En avalanche, je me désagrège,
Respirant pour m'enterrer dans les pauses. »
Pour entrer en toi, pour sortir du piège,
Fais de la musique avant toute chose!

Je dis : « Lune de Terre ou de Saturne,
Du cygne vas-tu m'apprendre le chant?
Mes cordes vocales tirent des urnes
Pour semer au ciel les cendres du temps.
Pas colis mais moi, timbres d'instruments
Livrent sans pages. Par quel sortilège?
Mezzo forte, des nuances de beige
Sur les touches monochromes reposent. »
Faire un poème? Pléonasme. Allège!
Fais de la musique avant toute chose!

Ta flûte jonche plus de florilèges
Que, des Muses à lyre, le cortège.
Charme mes serpents, Euterpe, en vers, prose,
Toi qu'aucun commun accord ne protège.
Fais de la musique avant toute chose!

Chanson à trois voix

Invocation matinale (voix de tête)

Chante, esprit, l'aurore qui à travers les brèches
Se pointe comme l'on pointe d'acérées flèches!
Que ta voix s'élève tel le soleil d'été
Perçant le rideau du monde par sa clarté.

Que, s'allongeant pareils aux jours grands et prospères,
Tes bras s'ouvrent comme pour soutenir la Terre.
Que, semblables à la branche des tourterelles,
Sur eux se pose le roucoulement du ciel.

Vois-tu l'aube verser à travers le brouillard
Des promesses au goût de l'éternel nectar?
Des rayons timides s'écoulent vers la rue,
Y jetant des ombres et motifs incongrus.

Entends-tu le vent frais secouer les misères
Qui tombent comme une feuille aux couleurs d'hier?
La brise, plus légère encore qu'un murmure,
Aux arbres tend l'oreille et porte leur voix pure.

Sens-tu la nature, d'un sommeil engourdi,
Sortir renouvelée, marcher à pas hardis?
Chante, esprit, le réveil du solstice de juin,
Suivant son chemin de verdure et doux parfums!

La rosée se balance en parfait équilibre;
Cils mouillés de larmes au même rythme vibrent.
Ton regard fera halte où que le temps s'arrête,
Dans ton œil droit ou dans celui de la tempête.

Incantation nocturne (voix de poitrine)

Chante, cœur, les ombres pesant sur tes paupières
Comme le firmament sur le monde endormi!
Que tes soupirs traînent telle la lune claire,
Telles les nuits blanches sombrant dans l'accalmie.

Que tes yeux, au-delà des marées qui reculent,
Cherchent l'étoile Espoir, ce phare qui appelle.
Qu'attachée aux rêves comme une péninsule,
Leur lumière embrasse les astres-archipels.

Vois-tu crépuscules dont les subtiles brumes
Filtrent l'iris doré et, l'épurant, le vident?

La pénombre est hibou dont les tachetées plumes
Sont trempées dans l'encre des ténèbres livides.

Entends-tu le vent frais chuchoter les secrets
De l'Homme à l'horizon, pavillon sans oreille?
Son souffle fait écho aux grillons en soirée,
Taisant le silence qui en ton sein sommeille.

Sens-tu, comme l'encens, au-delà de ta chambre,
Fuir les étincelles des paroles anciennes?
Chante, cœur, berceuse au solstice de décembre
Dont portes grincent des dents lors des nuits d'ébène!

S'échappent arômes, se perdent froides bagues;
La Terre est un chaudron qui absorbe et enchante.
Tout tremble. Ne crains rien. Mêle-toi à la vague,
Te jetant avec les herbes dans l'eau bouillante.

<u>Refrain (à l'unisson)</u>

Ô matin de l'esprit!
Ô nuit des sentiments!
Mes midis et minuits
Marchent, équidistants,
Sur le sixième fil
Des heures qui défilent.

Ô instants suspendus
Aux nuages du temps!
Quand la lumière fut,
Je vis comme il est grand,
L'abîme du silence
Dans lequel ombres dansent.

Je suis la voix du ciel
Et un enfer muet.
Les éclairs sont mes ailes
Mais m'habillent nuées
De doute et certitude,
De bruits et quiétude.

Je suis le cri de joie
Que poussent séraphins.
Leurs chants couvrent de soie
Mon timbre cristallin.
Mais je porte misères
Comme un manteau d'hiver.

Le bonheur est mon nom,
Mais je ne sais le dire.
J'appelle les démons
Que taisent mes sourires.
Par le noir, sont hantés
Mes semblants de clarté.

Je suis une rêveuse
Gardant les yeux ouverts.
Pourtant une penseuse,
Je ne vis que pour faire.
Dans l'immuable azur,
Seuls mouvements perdurent.

Je suis l'idéaliste
Luttant pour sa patrie.
Je suis la pessimiste
Dont le souffle périt,
Une rose écrasée,
Terre dépaysée.

Je suis honnête et j'ai
Des secrets par milliers.
Je suis une enragée
Dont le feu s'est noyé.
Ce que mes braises tracent,
Mers de larmes effacent.

Je suis un paradoxe
Qui manque de contraste,
Hérétique orthodoxe,
Image iconoclaste.
Dans la fille modèle
Rugit une rebelle.

Je donne vie et tue
Selon ce qui me plaît.
Je tire des obus
Et soigne chaque plaie.
Éclate en moi la guerre,
Mais sa hache j'enterre.

Qui suis-je? Chair et os;
L'âme brisée se perd.
Que suis-je? Je suis l'eau
Traversant le désert,
Qui, cherchant son chemin,
Casse la roche au point.

C'est le jour et la nuit,
Équinoxe et solstice.
Ce que je suis me fuit.
Ma vertu suit des vices.
Où suis-je? Ici, partout.
Que suis-je? Rien du tout.

Les cloches vespérales (voix mixte)

Chante, mon âme, avec les cloches au son clair,
Tintant au rythme de tes muettes prières!
Que graves et aigus vibrent en harmonie,
Aux coups se mêlant de paisibles litanies.

Que chaque corde de ta voix soit étirée
Par les silhouettes traînant ta bonne étoile.
Qu'haussant le ton, dans le grand air soit expiré
Le soleil déclinant au pas des cathédrales.

Vois-tu, sans aiguilles, pointée sans se pointer,
L'heure bleue qui du jour boit reflets orangés?
Dans la nuit, sombre mer, de lumière teintée,
La lune suit son cours sans rester inchangée.

Entends-tu le vent frais pousser au précipice
Les arbres qui dans l'air font craquer leurs jointures?
Le dos penché, feuilles versent dans un calice
Leur sang coloré de rayons et déchirures.

Sens-tu le temps mort qui, du centre de l'autel,
S'écoule et asperge de parfums les fidèles?
Chante, ô âme embaumée de ces floraux effluves,
Que revit l'équinoxe au sommet du Vésuve!

Le soir, tout feu tout flamme, allume les bougies
Des astres dont le ciel est l'unique logis.
N'ayant plus de foyer, habitée d'élégies,
Dans un champ infini je m'éteins et y gis.

David et Orphée

Orphée :

« Qui es-tu, ô David, fils de pauvres bergers,
Toi qui ne t'es trouvé qu'un seul dieu à chanter?
De ta harpe, quel art a bien pu émerger?
Mon instrument sacré, je l'ai réinventé.

Moi, fils de Calliope et protégé des Muses,
Lui ai ajouté deux cordes en leur honneur.
De ne pas compter sur au moins sept, je t'accuse,
Toi pour qui unique n'est que le Créateur. »

David :

« Dis-moi, Orphée, en Sa présence as-tu vécu?
D'un peuple as-tu déjà été le dirigeant?
Que me faut-il de plus? Goliath fut vaincu;
N'avait qu'une fronde ma main d'adolescent.

Je courus au combat. Dieu S'occupa du reste.
Je n'avais pour secours que mon cœur plein de foi.
Né loin de la ville, de famille modeste,
Je connus la victoire et fus couronné roi.

D'Israël je devins Psalmiste bienaimé.
Au-dessus, le tonnerre. Et à mes pieds, de l'or.
Mais toi, quels furent tes exploits? Peux-tu nommer
Un de tes poèmes qui réveille l'aurore? »

Orphée :

« Ingrat David! Ma voix même les bêtes charme,
Ces animaux que sont nos passions sauvages.
Mais la beauté, dès que tu déposes les armes,
Tel un feu de forêt dans ton corps tout ravage.

D'un homme pauvre ayant dérobé la brebis,
Sans hésiter, tu la tondis pour de la laine.
De l'enfant né d'elle, tu entendis les cris
Quand tes larmes furent la deuxième fontaine.

Attends-tu toujours que l'hysope aille laver
Tes mains tachées de sang, souillant Jérusalem?
À quoi bon vers un ciel sans soleil les lever?
Tu sais, les criminels récoltent ce qu'ils sèment. »

David :

« Cesse de te rire, toi dont la nuit de noces
Vit la mort, noir serpent, glisser vers Eurydice.
Ta musique endormit Cerbère le féroce,
Mais en vain la sortit du sommeil de l'abysse.

Tes sanglots lourds, vers toi le Styx les ramena,
Là où ne fleurit plus le printemps des tendresses.
N'entendant plus tes pas, elle se retourna
Et alors l'enchaîna au silence l'Hadès.

Moi, néanmoins, je danse avec l'arche de Dieu;
Avec elle montent au ciel mes cris de joie.
Déchirés sans pitié, tes espoirs se font vieux,
Tandis que de toutes mes forces je tournoie. »

Orphée :

« Si l'amour est aussi fort que la mort, mon chant
Lui survit et la tue, mes larmes prenant feu.
Au-delà du tombeau, mon timbre résonnant
Sans passeport parcourt les siècles et les lieux.

De ma tête pliée, on arracha le corps,
Chair et sang sur le sol, mais ma lyre est au ciel.
Chaque seconde où mes sœurs Muses me déplorent,
Un toujours caresse mes cordes éternelles. »

David :

« Vois, cher Orphée, glisser cette femme aux yeux bruns
Avec grâce dans le firmament constellé!
Vêtue de vers si doux, son âme a pour parfum
Des mots piquant le vent de leurs gouttes ailées. »

David et Orphée :

« Allons, couronnons-la de roses immortelles,
Des fleurs poussant dans le jardin des grands poètes.
N'osent les cueillir que ceux que les dieux appellent
À arroser d'amour cette aride planète.

En elle mûrissent des échos de païenne
Tels les fruits rouges dans l'arbre des connaissances.
Nymphe baignant dans les rivières de l'Éden,
Chaque onde sonore a pour fond sa conscience.

Allons, unissons-nous pour accueillir auprès
De nous Mariposa, la fille de nos lyres.
Cette enfant née de nos paroles inspirées
Les vit par ce qu'elle fait de mieux : en écrire.

Allons, enterrons la hache de guerre pour
Que le champ de bataille enfin soit sol fertile.
Qu'à notre héritière eau et lumière du jour
Jamais ne manquent pour ses racines fragiles! »

L'encre et le sang

1ère éclaboussure :
N'écrire que l'essentiel…
Mais qui connaît l'essence des choses?
Seul un poète du ciel
Qui, lui, oublie l'essence des roses.
Mais cueille, âme, les fleurs de la vie!
Ce printemps d'un jour, tu lui survis.

2ème éclaboussure :

L'auteur : l'autre que nul n'ôte.
Ô lettres, immortalisez l'être!
Scripta manent. De la faute
Originale, je suis l'ancêtre.
Mots divers, maudits vers, maux d'hiver,
Allez-vous créer un monde vert?

3ème éclaboussure :
Écriture! De tes ailes,
Tu caresses mon front incertain.
Avec ta plume éternelle,
Tombe la graine d'un grand jardin.
De l'Idée fleurit un parc d'étoiles,
Naît un ange au règne végétal.

4ème éclaboussure :
Chante, ma lyre adorée!
Tes notes prises, pousse-les haut!
Là, mon délire a doré,
Sur le dos-ré-mi d'un bel oiseau.
Ma voix, perdue comme une étincelle,
Monte le ton avec l'hirondelle.

5ème éclaboussure :
Vais-je écrire mon destin,
À la Nature lettre d'amour?
Mon stylo, dans son écrin
De verdure, repose toujours.
Nom sans visage, Verbe sans corps,
Viens me parer de bijoux sonores!

6ème éclaboussure :
Dois-je écrire de vertu?
Mais du mâle comment me soigner?
Car de sa lame pointue,
Encore il me fait mal au poignet.

Le miel aux lèvres, au cœur l'absinthe,
Raconterai-je une vie de sainte?

7ème éclaboussure :
Écriture! Mes yeux versent
L'encre et le sang sous forme de vers.
Aveuglés en sens inverse,
Vers la Source ils suivent les rivières.
Imaginer : revoir son enfance
Dans les larmes, taches de naissance.

8ème éclaboussure :
Tu ne sauras pas, lecteur,
Où le sublime s'érode en pente.
Tous les secrets de mon cœur
En symboles sans bords se fragmentent.
La vague humaine qui noie la plage,
Ballon sans but, roule et fait ravage.

9ème éclaboussure :
Que restera-t-il? Éclats
De verre reflétés dans mes vers.
Un miroir de « J'étais là! »
Se brisant comme mes os sous terre.
Mes mains creusent la fosse commune,
Mais mon index pointera la lune.

Memento mori

Déjà, l'heure avance en funambule.
Ivre est le temps. Je ferme les yeux.
Dès que l'aube point, le crépuscule
Au fil de l'horizon fait des nœuds.
Au milieu, le brouillard s'est assis;
La fin du chemin commence ici.

Les arbres se vident de leurs feuilles
Comme des cellules en nécrose.
La fumée s'échappe mais le deuil,
Comme la neige, en moi se dépose.
L'âme, vent emportant les poussières,
Se rendra au retour à la terre.

Où aller? La Faucheuse me frôle
Comme une ombre fuyant le soleil.
Ses doigts glacés tapent mon épaule,
Tandis qu'elle chuchote à l'oreille :
« Memento mori! Tu te crois reine,
Mais souviens-toi que tu es humaine.

Memento mori! Au goût de vivre
S'ouvrent les entrailles du Shéol.
Sur le Styx, les plaisirs flottent libres,
Lui qui engloutit jeunesses folles.

Memento mori! Qu'est la richesse?
L'argent liquide est à essuyer.
Du portefeuille sortent des pièces
Comme par le trou d'un sablier.

Memento mori! Dès lors qu'abondent
Les fruits du travail, pense aux instants.
Les as-tu cueillis? Car des secondes
Perdues, n'en rachète pas l'argent.

Memento mori! Même ta plume,
Dans les crocs d'une géante rouge,
Tombera telle une pluie d'enclume;
Tombent les pommes et dents qui bougent.

Memento mori! Un compliment
Des poules sans tête suit le sens.
La fumée s'élève avec l'encens
Quand l'agneau vers l'abattoir avance. »

Et moi, comme un condamné à mort
Grimpant sur l'échafaud écarlate,
Comme un homme prisonnier à bord,
Poussé sur la planche de pirate,
Je vais tout droit. Mais l'on ne démarre
Que pour finir au point de départ.

« Memento mori! » je fais écho,
Comme entre les parois d'une grotte.
M'ont pénétrée des airs musicaux
Dès que j'ouvris yeux et épiglotte :
« Prends-moi, ô ronde, cycle de vie,
Danse macabre qui nous unit!

Memento mori! À bout de souffle,
Je cours contre la montre et espère.
Me restera-t-il un dernier souffle?
Morte avant la mort, la Mort j'enterre.
Son tombeau creusé, cheval de Troie,
Dès la naissance est entré en moi.

Memento mori! À l'improviste,
Brûlent les mécanismes du cœur.
Mon sang circulera sur la piste
Jusqu'au jour de panne de moteur.
Que d'odeurs ma chair dégagera
Quand, grillée, l'on m'incinérera! »

Et encore : « Memento mori?
N'est-ce qu'ainsi qu'on reconnaît l'Être? »
Bonhomme pendu en euphorie,
Il suffit de deviner les lettres
Que l'humain lit comme des messages
Pour voir son corps et son vrai visage.

Et de nouveau : « Memento mori?
Quand je m'en souviens, j'oublie la vie.
Que répondre? J'écris? Non, je crie!
Sans passé, je m'oublie dans la vie.
Sans futur, je mourrai en levant
Le poing, non les yeux : tel est mon plan.

Memento mori! Pour la victoire
Et non la paix je me tiens debout.
Je vais, dans ma lutte sans espoir,
Descendre sans baisser les genoux.

Memento mori! L'arme à la main,

Le ventre plein, je me débattrai,
Même si je n'aurai qu'os demain
Et comme le lait j'expirerai. »

Ainsi, je me nourris de beauté
Pour la dérober au temps avide.
Quoiqu'on ne puisse rien emporter,
Je ne partirai pas les mains vides.
Née tombant et nue, qu'on ne m'inhume
Que dans un chic et coûteux costume!

Allez, lecteurs, faites vos bagages!
Vous me rejoindrez dans l'au-delà.
Préparez-vous! L'ultime voyage
Débutera sur le matelas.
Rêvez donc! Moi, je reste éveillée;
J'ai l'éternité pour sommeiller.

VIII. Moriturne numquam amor verus

« L'amour seul reste. Ô noble femme
Si tu veux dans ce vil séjour,
Garder ta foi, garder ton âme,
Garder ton Dieu, garde l'amour! »
– Victor Hugo, *Les Contemplations*

« L'amour est tellement plus fatal que je le croyais,
l'amour est tout aussi inhérent que
l'insuffisance elle-même, et nous sommes garantis
par un besoin de renouvellement continu.
L'amour est maintenant, est toujours.
Ne manque que le coup de grâce – qu'on appelle passion. »
– Clarice Lispector, *La Passion selon G.H.*

« I met a sailor on a ship with promise in his eyes
He kissed me on the mouth and dug his fingers in my thighs
But a sailor ain't a savior 'cause they only tell you lies
So I left him there 'til the sunrise
Well, the waves were tall and they were crashin' down »
– Halsey, *The Lighthouse*

Poème d'amour à la médecine

Le défi pré-intégration :
Rédiger un poème d'amour à la médecine
et inclure les mots suivants :
« Dysménorrhée », « Nystagmus »
et « Intussusception ».

Laisse-moi t'adresser, ô Dame Médecine,
Dans une lettre avec la conforme écriture.
De désirs maladifs, mon cœur tu contamines,
Lui ayant retiré tous les points de suture.

J'aurais préféré qu'on n'échange que paroles,
Mais du rire infectieux purulent des abcès.
Je ne peux guérir qu'en suivant le protocole,
Qu'en te serrant tels les serpents du caducée.

Viens, ma chère, donnons la blessure fatale
À nos joues rougissant comme de contusions!
Ma langue glisse dans ta cavité buccale,
Dansant aux pas rythmés de l'intussusception.

Nous fait saigner l'amour jusqu'à l'hémorragie;

Nos sens se dérèglent dans leurs dysménorrhées.
N’existe dans ce monde aucune chirurgie
Pour couper des douleurs nos becs prématurés.

M’étouffe ton étreinte engendrant ecchymoses,
Mais loin de toi j’entre en arrêt respiratoire.
Je m’atrophie par une excessive apoptose,
Sauf si coule dans mes cellules ton savoir.

Ô Dame distinguée! Dans tes doux bras, je cède.
Ta tendresse me tue. Quel est ton pronostic?
Toi sans qui je me meurs, toi qui es mon remède,
Par tes caresses me touche le stress chronique.

Mes yeux se sont posés, aveuglante Vénus,
Sur tes mèches tissées avec soin optimal.
Désormais, ils sont aux prises du nystagmus,
Leur regard possédé par ton charme brutal.

Belle de nuit

Je suis, mon amour, une belle de nuit
Qui les rayons du soleil, sans bouger, fuit.
L'obscurité seule, en moi, respire et règne;
Dans la lumière, jamais mon cœur ne baigne.

Ne s'ouvrant que dans le silence des ombres,
Mes doux pétales espèrent l'heure sombre.
Ainsi, ils laissent leurs parfums dans le pré
Courir librement et chatouiller l'air frais.

Se fermant lorsque les ténèbres se sauvent,
En eux ils gardent cris et secrets d'alcôve.
Leur rouge, leur blanc et leur rose dessinent
Visages qui en se voyant s'imaginent.

Les sens-tu fleurir, toute l'année durant,
Mes reflets mauves, mes arômes, mes chants?
Je suis, mon chéri, une plante pérenne
Qui juste à toi veut offrir ses noires graines.

Viens donc, arrose de mots et baisers tendres
Ces tiges tendues, n'en pouvant plus d'attendre!
Ne crains rien, ose déverser sur mon crâne
Une pluie d'idées avant que je me fane.

La IV^{ème} tentation du Christ

Dans un désert froid, obscur et aride,
Je fus conduite pour être tentée.
Mon cœur délaissé, immensité vide,
Se contractait quand le diable chantait.

Un ange cornu m'approcha, sournois,
Agile comme le renard des sables.
Sur mes épaules, il posa un doigt
Qui, par son poids mort, encore m'accable.

Il me chuchota d'ordonner aux pierres
Sur ma voie de se transformer en pains.
Il n'aurait suffi que d'une prière;
Pleinement en vie, je crevais de faim.

Sans moi, sous vide étouffaient nourritures,
Mais j'ignorais le bon goût du péché.
Car mon appétit, plus grand que nature,
D'un dieu en chair la parole cherchait.

Au sommet du Temple, alors, par ses ailes,
L'incube plana et plaça mes pieds.
Je lévitais et, de sa voix de miel,
Il me dit: « Dans l'air, va te déployer! »

Mais, de sa main blanche et son corps d'ébène,
Sur ma poitrine l'Ennemi pesa.
Hirsute et bossu, sans qu'il me retienne,
Je me retins de tomber dans ses bras.

Même sur une montagne élevée,
M'abaisser à son niveau, je ne pus.
Je n'avais ni foi pour la soulever,
Ni penchants pour un éminent statut.

Le Prince du monde étala en vain
Toute la gloire, qui à rien réduit.
Pour régner sur les royaumes humains,
Je devais courber le dos devant lui.

Or, je me savais née pour adorer
Une autre idole : l'homme aux yeux d'azur.
J'aurais donné, pour ses boucles dorées,
Le ciel, l'abîme et l'entière nature.

Ni faim, ni fierté, ni la vanité,

Ne se mesuraient à un seul « Je t'aime ».
À sa merci, aimée sans charité,
Des épreuves, pire est la quatrième.

Ô Beauté dont l'apostasie est rite!
Passion, qu'as-tu à troubler mes nuits?
De la Sagesse, la maison j'hérite,
Mais le Malin y fête et fait du bruit.

Hélas, aux voisins, cœur fendu sans bêche,
J'ai cédé tes terres pour qu'ils jardinent!
Aux mauvaises herbes, la rose prêche :
« Le mal a des fleurs; le Bien, des épines. »

À un fils de Dionysos

Je t'ai vu passer, beau comme un dieu,
Le sourire en coin, le feu aux yeux.
Dans tes flammes se voyait mon cœur,
Brûlé par ton regard séducteur.

Tu avais le front ceint de lumière,
Pour auréole des baies de lierre.
Vertes à l'année, elles tombaient
Tels les rais du soleil qui plombait.

Sur ta bouche, un jardin de délices,
Je cherchais la coupe de tes lèvres.
Mon souhait : du coupable calice,
Goûter la rosée sans qu'on m'en sèvre.

Ta voix, instrument de force et vice,
Était accompagnée de satyres.
S'écoulait le temps, pas le supplice
De mes souffles coupés en soupirs.

Comment pouvais-je reprendre haleine
Quand s'échappait l'air des cantilènes?
Vif comme l'éclair, le vent dansait,
Emportant avec toi mes pensées.

« Évohé! » tu semblais t'écrier.
« Battons la campagne en oreiller!
Le thyrse à la main, dans la nébride,
Élançons-nous en avant sans bride.

Ô ménade aux yeux enfiévrés,
N'est-ce pas que je te fais rêver?
Sache, hélas, que de moi nul n'obtient
Le repos qui aux morts appartient. »

« Viens! » tu ajoutais. « Presse le pas.
Si tu tardes, je n'attendrai pas.
La voie de l'excès mène au palais
De la Sagesse… ou au mausolée.

Suis-moi, libère-toi des scrupules
Jetant tes cellules en cellule.
Pourquoi as-tu peur du ridicule?
Qu'on te passe un savon? Sors des bulles!

Laisse glisser le long de ta gorge

Ma boisson qui de poison regorge.
In vino veritas. N'assouvit
Pas l'eau de santé, mais l'eau-de-vie.

Tends le bras comme le cou d'un cygne;
Grimpe tels les sarments d'une vigne.
Que, tel l'encens qu'un hasard dirige,
Te monte à la tête le vertige!

Enivre-toi! D'extases, folies,
Mystères, alcool et poésie!
Que l'Abondance, cent fois, arrose
Ta foi sans foie qui n'ait de cirrhose!

Abandonne-toi sans précautions
Dans les doux bras de la tentation.
Brebis du Christ, au visage morne,
Va, prends la jeunesse par les cornes!

Demain, quand le jour se lèvera,
Tes péchés amers tu pleureras.
Mais, pendant que le sommeil te fuit,
Dissipe tes rires dans la nuit! »

Alors, je me suis dit : « La boisson,
Qu'est-elle sans l'orge des moissons?
Sans le travail du temps des vendanges
Au sécateur usant les phalanges?

Le plaisir, un passé sans mémoire,
Produit un avenir sans espoir.
Ma devise? À boire! À boire! À boire!
Moi, la sueur du front m'est terroir. »

Et, à voix basse, j'ai renchéri :
« Se ferme au matin, la brasserie!
L'éternité n'est qu'une promesse
Qui, brisée, brise le cœur en liesse.

Mais mon cœur, lui, est une taverne
Aux murs comme parois de caverne.
Les trophées de chasse te rappellent
Qu'est proie la Bête, non pas la Belle.

Étroite et opaque, la fenêtre,
Par elle aucun coup d'œil ne pénètre.
Donc, de me regarder de travers,
À travers la vitre, rien ne sert!

Tu ne peux entrer que par ma bouche
S'ouvrant lorsque mon poignet l'on touche,
Que par mes dents grinçant, quand serrées,
Comme une porte quand desserrée.

Toujours, tu es libre de t'assoir
Sur le tabouret face au comptoir.
Te froisse-t-elle, l'odeur d'égout?
Pas chiffonnés, sont chiffons les saouls.

Alors bois! À boire! À boire! À boire!
Que ta soif, l'étanche la bouteille!
Bois jusqu'au coma, sans peur du noir,
Tant il est clair, le jus de la treille.

Les lumières éteintes, dans l'ombre,
L'on est soi et s'engouffre au bordel.
Là, dès qu'on perd l'équilibre et sombre,
Les vapeurs, poissons volants, ont ailes.

Alors bois! À boire! À boire! À boire! –
Mais pas trop pour ne pas être à terre.
Car sinon, tu battras le trottoir,
Mis sous la pluie par ma serpillère.

Enfant bâtard, tu seras en loques,
Laissé, jamais repris, comme un bock.
Dès que tu t'en iras, ça ira;
Sortant de moi, tu t'en sortiras. »

J'ai rêvé d'un homme

J'ai rêvé d'un homme – ou était-ce une femme? –
Au visage caché. Je n'ai vu que l'âme.
Son regard sans yeux, aussi doux que mon songe,
Gardait un soleil beau comme le mensonge.

Ronds comme un grain de sable et l'astre suprême,
Ses globes étaient d'eau. Gouffre? Non, baptême!
Ses cris abyssaux s'effritaient en sanglots;
Ses larmes reflétaient l'éclat d'un halo.

Son cœur, miroir du ciel, rougissait en soir,
Crachant des étoiles, défenses d'ivoire.
Sur ses paumes luttaient vents d'hiver et flammes,
D'un coup cassant sa voix en verre – des gammes!

Que j'aimais ses notes aiguës de douleur,
Touchant mon ennui, paralysée ardeur!
Ses mains chantaient un hymne aux plaies purulentes,
Mon sang accompagnant notre danse lente.

Que de vifs tremblements parcouraient mon corps,
Ondes palpitant dans un spectre sans mort!
J'étais au rendez-vous. Était-il docteur?
Sans un stéthoscope, il écoutait mon cœur.

Mais il dut, afin que mon cœur batte encore,
Vaincre un cancer agressif perdant le Nord.
Sans épée, il livra un combat de taille
Contre les lourds regrets rongeant mes entrailles.

Il tint flambeaux de vie devant l'apoptose,
Face au dragon me calcinant en nécrose.
Donna le coup mortel son rire infectieux;
Ses éclats de larmes craquèrent en feu.

Ô baisers-rayons! Fièvres d'incendie!
Son soleil de santé fut ma maladie.
Glissant sur ma langue comme du poison,
Sa lueur de venin fut ma guérison.

Ô câlins-poignards! Je suis clouée au lit,
Sous le clair de lune ne rêvant qu'à lui.
Cet homme, qui est-il? De myrte et de rose,
Son aura sombre dans une nuit d'hypnose.

Chiromantique

Sur les lignes de ta main, je lis
Le destin noté par la folie.
Tes doigts roses, feuilletant les pages,
Font fleurir roses et paysages.

Je veux tracer chemins, y laisser
Une empreinte palpable aux pensées.
Marche avec moi! Ta peau a des marges
Comme l'infini gagnant le large.

Là, j'aurai assez d'espace pour,
Contemplant, dessiner d'autres jours.
Comprenant ce qu'il est, le lecteur
Du sens de sa vie devient auteur.

Quand un nouvel avenir j'érige,
Mes propres mémoires je rédige.
Tu es un livre ouvert; anonyme,
Tu t'enfermes dans journaux intimes.

Mais, dis-moi, de qui es-tu l'ouvrage?
Moi, je suis créée à mon image.
Ton âme est-elle miroir des yeux
Réfléchissant, des idées, les cieux?

Des rayons de lune, la clarté,
D'où vient-elle? Du soleil d'été.
Quel tissu, toile ou tapisserie,
Filant, l'étoile en fait broderies?

Suis-moi! Le futur n'est pas inscrit
Tout là-haut, mais sous nos draperies.
Tenant ton bras, du céleste dôme,
J'effleure les astres dans ta paume.

L'appel de l'amour

Qu'est-ce que cette tendre fureur,
Cet océan de feu dans mon cœur?
Ce volcan actif dont la fumée
Rejoint l'âme de l'homme inhumé?

Que sont ces nuées d'où je déterre
Voix de phénix et d'oiseau-tonnerre?
Dont la foudre ramène à la vie
Des cris et éclats ensevelis?

C'est l'amour! Dans ma poitrine, il brûle;
À chaque souffle dansent les braises.
L'entends-tu? Dans mes veines, il hurle,
Mon sang-froid jetant dans sa fournaise.

Ses étincelles se précipitent
Dans l'onde qui efface l'oubli.
En ce soir muet, l'écho palpite,
Faisant irruption en embolie.

C'est l'amour! Sur mon visage, il brille;
Chaque soupir atteint le bon port.
Le vois-tu? Sa lumière vacille,
Du silence prenant la voix d'or.

Il m'appelle à chanter notre thème:
« Tu sais, mon amour, combien je t'aime! »
Encore: « À tes oreilles, Étienne,
Je dépose mes refrains et peines!
Mes lèvres douces comme la laine
N'ont été gardées que pour les tiennes. »

C'est l'amour! Viens, fredonnons en chœur,
Mais avant tout quittons le troupeau.
Le ton, baissons-le. Pas la chaleur.
Tonds-moi, au prix que saigne ma peau.

C'est l'amour! Va, jette-moi au feu,
Mets-moi au four d'un gourmand regard.
L'agneau cuit dans la poêle des yeux
Où des péchés mignons l'on prépare.

C'est l'amour! Lui qui coupe et consomme,
Qui, pénétrant, fait ceux qui le font.
L'amour! L'amour! En nous, il est comme
Morts dans un cercueil, vies dans un don.

Les fleurs de l'amor

Nous voici, mon amour, dans un champ plein de fleurs,
Dans la brise dansant nos cils et les pétales.
À l'ombre d'un arbre à grandeur de cathédrale,
Nos lèvres murmurent les litanies du cœur.

À nos sifflements se mêle un vent de douceur,
Dieu répondant par un air frais et musical.
La nature chante, me fait reine du bal,
D'œillets blancs couronnant nos voix de tête en chœur.

Mais la nuit tombera et la vie se taira;
L'aube éclosant, qui point, demain se fanera.
En crise cardiaque, s'arrête la musique.

Ton cœur s'ouvre au soleil comme une aile d'oiseau.
De mon front, tes fleurs si fragiles et magiques
J'arrache et les plante en face de ton tombeau.

La mort et l'amour

I.

Mort, qui peut te tuer?
Je voudrais te huer.
Mais, criant, tes murmures
Étouffent le futur.

Quel est ce son perçant
Mes oreilles? J'entends
Le silence rugir.
Je n'ai plus qu'un choix : fuir.

Mais je suis entourée
De toutes parts, serrée.
Contre un arbre, attachée,
Où puis-je me cacher?

Allez-vous, rêveries,
Y monter en arpège?
S'étoufferont vos cris
Tels mes pas dans la neige.

Mort, tu libéreras
Ma vie des scélérats.
Mort, comme les saisons,
Retourne à la maison!

II.

Je ne suis qu'un oiseau
Cherchant un ciel nouveau.
La vie est un voyage.
Pourquoi rester en cage?

Le ciel est un désert.
Et, sillonnant les airs,
Je sème des sanglots;
Pluies noient les matelots.

Sans savoir où je vais,
Je vole en jet privé,
Née pour me découvrir,
Créée pour devenir.

Car Dieu m'a façonnée
Pour être fascinée

Par tout ce qui m'entoure,
Par l'amor et la mourre.

Mais d'où vient la beauté
À la fin de l'été?
Voilà: les feuilles tombent,
Leur lit étant ma tombe.

III.

On m'a dit que l'amour,
Ça rime avec toujours.
Mais il échappe au temps;
C'est l'éternel présent.

L'amour des amoureux,
Lui, hélas, dure peu.
Plutôt qu'être en amour,
Je préfère être amour.

Car l'amor est un sort
Bien pire que la mort.
Quand il me jette un sort,
Péniblement j'en sors.

Tant qu'il fait son effet,
Moi, la reine des fées,
D'un âne étant éprise,
J'enlève ma chemise.

Et puis, désenchantée,
Mes draps blancs sont hantés.
L'amour à nu le met,
L'habit tu de l'aimer.

L'amour est vêtement
Secoué par le vent.
Il tient, comme le corps,
Au chaud avant la mort.

L'amour, c'est un grand don.
L'amour, c'est l'abandon.
L'amour, c'est la victoire
Criée par mon histoire.

L'amour, c'est la lumière
Du monde aux pieds sur Terre.
Le sol, qu'il appartienne

Aux cadavres et graines!

L’amour, c’est le réveil
De l’âme qui sommeille.
Il est comme la mort:
Inévitable et fort.

L’amour ne meurt jamais,
Mais moi, oui. Bienaimé,
L’amour n’est-il qu’un mythe,
Lui qui me ressuscite?

IV.

Mort, qui peut te tuer?
Les couteaux sont muets.
Mais pareil, les rapaces
Rôdent sans bruit ni traces.

La paix, qu’est-elle? Un havre
Aux sifflements de sabres.
Tranquille, une prairie
Où reposer mes cris.

Serai-je, si petite,
Au silence réduite?
Ou aurai-je la voix
Qui croît lorsque j’y crois?

Amour, tu es la Voie,
Le chemin de la Croix,
La vie soufflant mon nom,
Mort et résurrection.

Amour, tu es, des trois
Choses demeurant, loi,
Vote sans parlement,
Premier commandement.

Amour, tu es folie,
Un innocent délit,
Maladie et remède,
Du ciel naufrage et aide.

Amour, le rien tu vois,
T’aveuglant raies et foi.
Mon regard las du monde,
L’aveuglement l’inonde.

Dieu d'amour! Es-Tu mort?
Qui a percé Ton corps?
Joseph d'Arimathie,
Est-ce moi aujourd'hui?

Dois-je T'envelopper
De mon linceul fripé?
Pour myrrhe et aloès,
Je n'ai que des caresses.

Je chanterai l'amour,
Ce mensonge aux pieds courts.
Pour lui faire la cour,
Vers lui, longtemps je cours.

V.

Amour, qui peut t'aimer?
Sans entraîner d'armée,
Cavités orbitales
Sont criblées de tes balles.

Là où étaient mes yeux,
J'ai des trous noirs au lieu.
Mais ils n'absorbent rien.
Je reste sur ma faim.

J'ai un crâne sans tête,
Des grognements de bêtes
À la place du ventre;
Mon cœur n'a plus de centre.

L'oiseau perd son plumage
Dans mon thorax, sa cage.
Il bat des ailes, veule,
Dans mon cœur qui l'esseule.

Mort, serre la mâchoire!
L'amour : ta bête noire.
Si mauvaise est ma chair…
Ne l'aiment que les vers.

Variations sur le thème de l'amour

Thème :

Je voudrais te dire pourquoi
Tu es la source de ma joie.
Tu es la coupe qui contient
Mon cœur dont déborde le vin.
Nous sommes deux flammes, un feu,
Le même regard mais deux yeux.

I.

Toute ma vie, j'ai désiré
Rencontrer un jour mon miroir,
Quelqu'un avec qui m'éplorer
Et, dans ses larmes, me revoir,
Dont le chant serait ma maison,
Dansant au rythme des saisons.

Tu es ma musique, ma joie,
Ma bonne étoile dans le noir.
Idole, tu me donnes foi
En mon salut des « au revoir ».

Tu es ma muse, fleur de paix,
Le champ d'honneur de la victoire.
Mon âme mourant de l'épée,
La coupent tes rayons d'espoir.

Tu es ma vie, ma poésie,
Une œuvre d'art en devenir.
Je t'en prie, viens briller ici,
Soleil d'été que je désire.

II.

Ce n'est jamais l'hiver dans l'âme,
Tant que l'on entretient les flammes.
Une pluie de bénédictions
Davantage attise passions.

Ni la mort ne pourrait éteindre
L'envie de brûler pour t'atteindre.
J'ai soif de toi, douce colombe;
En amour, non à l'eau, tu tombes.

Ni le temps ne pourrait creuser,

À coups d’averses et rosée,
Dans ton front assez de rivières
Pour que je te jette à la mer.

Je plongerai ma poésie
Dans l’océan de ta folie,
Et puiserai l’inspiration
Dans le gouffre des émotions.

III.

Un volcan entre en éruption:
C’est moi. De mes appréhensions,
Se pourrait-il qu’elle me lave,
En m’y baignant, ta rouge lave?

Qu’est-ce qui pourrait assouvir
Feux affamés de devenir
Plus haut que les cieux et montagnes,
Rasant les forêts et campagnes?

Qu’est-ce qui pourrait déterrer
Nos braises, ces trésors dorés?
Le passé, il est tout rouillé.
Le déluge, l’a-t-il mouillé?

Le Beau, vapeur de l’esprit libre,
S’échappe des poètes ivres.
Mais, ta souffrance étant la mienne,
Nous sommes attachés sans chaînes.

IV.

Je voudrais te dire pourquoi
Tu es la source de ma joie,
Mais je perds mes mots au moment
De t’exprimer mes sentiments.

Les années passent, nous aussi;
L’Homme ne peut rester assis.
Nous courons après plus d’argent
Et faisons de la vie un plan.

Elles nous rattrapent, les heures
Où nous recherchons sans moteur.
Je voudrais gagner des secondes
Par un sourire de Joconde.

Je voudrais te dire pourquoi
Tu es la source de ma joie.
Un bec suffit pour exprimer
Ce que ça signifie, t'aimer.

Finale :

Je voudrais te dire pourquoi
Tu es la source de ma joie.
Je voudrais le dire aux abîmes
Comme au sommet des blanches cimes,
Aux perce-neiges de la lune
Comme aux vagues formant des dunes.

Je voudrais le dire et, ton nom,
Le dire aux arbres, fleurs, gazon.
Mais comment mes lèvres brûlantes,
Tachées de sang, pourraient le dire?
Un nom si pur, mes mains tremblantes,
Où oseraient-elles l'écrire?

L'amour est-il proie des chloroses?
Sont-elles trémières, nos roses?
Suis-je, au soleil, ta Dulcinée
Dont la peau bronzée s'est ridée?
Une Béatrice damnée,
Sans Paradis où te guider?

Me nommes-tu ta Vénus car
Je suis de marbre – un marbre rare?
À part les taxes et mourir,
Je n'ai pas d'autres certitudes.
Tant qu'à mourir, plutôt mourir
D'amour que dans la solitude!

Les braises et soupirs

J'aime le feu qui me réchauffe,
La douceur des vents et étoffes.
Me plaisent, de l'automne en deuil,
Les braises et soupirs des feuilles.

J'aime le ciel bleu sans soleil
Que j'enferme dans ma bouteille.
Ailes brûlées, y joint mon âme
Élégies et épithalames.

M'aveuglant ta grise lumière,
J'oublie ce qui pousse sur terre
– Sauf les cris! – J'aime autant la rose
Que le chardon couleur névrose.

Plantes-y, chéri, tes bisous,
Dans le jardin zen de mes joues!
Ont portes l'Éden et l'enfer,
Gardien aussi : ange ou Cerbère.

L'automne y semble plus lointain
Qu'un souvenir du lendemain.
Là, de l'arc-en-ciel, une ogive
Surplombe rivières d'eau vive.

Cette eau, aussi fraîche qu'un fruit,
Possède profondeur de puits.
Claire comme une eau de montagne,
Elle est l'horizon des campagnes.

Le brouillard, écume ou écueil,
Tous les cœurs comme esquifs accueille.
Tu y vogueras à ta guise,
Libre et heureux comme la brise.

Tu t'y promèneras, le temps
Comme un vin sacré s'écoulant.
Et moi, j'offrirai pour calice
Mon corps t'enivrant de délices.

Viens! Donne-moi myrrhe, encens, or.
Viens! Avant que, dans le décor,
Aille un sentier battu d'hier
Se fondre avec le froid d'hiver.

Viens! Que ton visage illumine

De ses rayons ma basse mine!
À ciel ouvert, la pluie est fine
Comme la fleur du champ de mines.

Tes yeux bruns, réveillant le jour,
Qu'ils me touchent par leur amour!
D'un regard, je consommerai
Les tiens qui se sont égarés.

Puis, d'une langue sans paroles,
Je goûterai tes lèvres folles.
Tes mots doux peindront dans mon âme
Cercles chromatiques en gamme.

Empreints de nuances, tes sons
Seront l'écho d'autres éons.
Le poème : un regret fatal
De naître sans don musical.

Tes vers, n'habitant plus au sol,
Vers moi ils prendront leur envol.
La voix : un souffle qui trahit
La tristesse qui l'envahit.

L'amour, pour nous les apatrides,
Sera notre hymne, psaume, lied.
Ne chantant que des doubles-croches,
Tu te tiendras droit face aux roches.

Explosera comme un volcan
La fièvre dont tu es bouillant.
Éclatons en larmes! Palpite
Mon cœur à coups de dynamite.

Et dansons! Plus vifs que le vent,
Plus ardents que le feu vivant!
Avant que, des feuilles qui geignent
En tombant, les flammes s'éteignent…

Croisade amoureuse

Je voudrais t'aimer, Étienne,
Comme au temps des troubadours
Où aux belles châtelaines
Les hommes faisaient la cour,
Où les rondeaux en volutes
Soufflaient dans des airs de luth.

À mon cœur, je veux donner
Du pays d'Oc les accents,
Du héros la destinée,
De la noblesse le rang.
Sans détresse, être ta dame,
Gardant ma force de femme.

Rejoins-moi, preux chevalier!
Je serai ta Jeanne d'Arc.
Ma peau ne peut oublier
Tes flammes laissant des marques.
Suis-je sainte? Ai-je péché?
Tes baisers sont un bûcher.

Allez, tuons les dragons
Dressés face au château-fort!
Qu'ils se plient comme le pont
Sur la route du trésor!
Leur feu infernal me ronge,
Ses rayons doux comme un songe.

Viens, mon prince, où le cœur bat,
Où les clairons retentissent!
Tel un cheval de combat,
Tu te courbes; je me hisse.
De nous, montera aux Cieux
Juste l'éclat dans nos yeux.

Car l'amour, lutte mortelle,
Trouvera d'autres victimes.
Nous, nous serons éternels
Dans le fer et dans la rime.
Elles verseront, nos armes,
Non pas le sang mais des larmes.

Notre amour donnera vie
À des romans par milliers.
Là où l'épée a sévi,
J'aurai mots pour bouclier.

Le papier, sans qu'il m'embaume,
Me couvrira mieux qu'un heaume.

Notre amour sera la graine
D'où pousseront cris de joie.
Nous aurons, des monts aux plaines,
Un royaume au bout des doigts.
Nos voix portent, aux conquêtes,
Fruit et armure complète.

N'attends plus! Ensemble, nous
Reprendrons la terre sainte.
De foudre seront nos coups
Et nos paroles, sans feinte.
Où qu'on soit, où que l'on s'aime,
À nous est Jérusalem.

Cette croisade amoureuse,
Elle affaiblit nos défenses.
Mais je suis victorieuse,
Cédant à tes indulgences.
Deus vult! Pourquoi d'amour
Mourir, pas vivre toujours?

La magie d'Excalibur
Rend nos rêves incassables.
Et le courage d'Arthur
Tient le fil de notre fable.
Rien n'est plus réel, pourtant,
Qu'un récit qu'oublie le vent.

Rendons jaloux les anges!

Parfois, quand le soleil décline à l'horizon,
Mes yeux s'alourdissent, mon cœur saigne avec lui.
S'élèvent mes soupirs vers l'astrale maison,
Comme encens mêlé de fumée piquant l'envie.
Ne les secouent qu'ailes des êtres lumineux
Qui, stables, maintiennent leur course dans les Cieux.

Ils sont neuf chœurs à n'avoir pas glissé encore
Dans les sables mouvants des chagrins inaudibles,
À n'avoir pas dansé dans les bras de la mort
Lâchant des fantômes dans le spectre visible.
Ils chantent « Ne crains pas! », eux dont jamais la voix
Avec la Terre ne trembla de froid, d'effroi.

T'arrive-t-il aussi de convoiter leur place,
Eux qui siègent nombreux là où l'air se fait rare?
Là-haut, l'Homme étouffe sans qu'il manque d'espace;
Aussitôt l'arrache aux cimes le sort d'Icare.
Mais seul lui connaît les pas du riant vertige
Qui, dans sa descente, nouveaux sommets érige.

Viens, mon pauvre diable, au bord du précipice
Où le vent frais traîne charognes et trophées.
S'ouvre un abîme noir comme une cicatrice
Où, par tes baisers fins, des éclats sont greffés.
En toi, je sombre et crie : « Rendons jaloux les anges! »,
Poumons remplis de ton eau bénite et louanges.

Rendons jaloux les Cieux et tous ceux qui y vivent,
Ces serviteurs que Dieu a faits flamme de feu.
De l'amour, ils n'ont vu que l'étincelle vive,
Sans la fièvre du soir, sans les brûlants aveux.
Rayonnant de santé, ils ne savent guérir.
Ils brillent sans la nuit, sans les larmes de cire.

Ils ne connaissent pas l'hiver des manteaux lourds,
Ni le linceul neigeux de la nature en deuil,
Ni le blizzard qui nous escorte en ce séjour
Et dépouille en chemin les arbres de leurs feuilles.
Dans ta chaude étreinte je suis emmaillotée,
Mais qui dégèle ceux qui n'ont pas grelotté?

Ils ne connaissent pas les pâles souvenirs
Qui au travers d'une brume épaisse nous hantent,
Ni la marche vers le brouillard de l'avenir,
Ni vaisseaux chavirant sur des mers violentes.

Vers toi je trébuche, myope et sans lunettes,
Mais que devinent ceux qui voient l'image nette?

Rendons jaloux les Cieux! Anges de toutes sortes,
Pourquoi rejoindrais-je votre exaltée cohorte?
À vous, je préfère les bras de mon geôlier
Dont les chaînes rouillées rongent mon auréole.
Il me tient captive. J'ai les ailes pliées.
Sa cellule étroite me vaut mieux que l'envol.

Pluie de Perséides

Conduis-moi, mon cher, vers l'intime galaxie
Où, hiver comme été, scintillent les soleils.
Dans notre Voie lactée se gare ton taxi
Pour cueillir des fleurs dont aucune n'est pareille.

Là où les planètes brillent comme des schistes,
Imprégnées de rayons comme de doux parfums,
Je me laisse guider ainsi qu'une touriste;
Tel un champ d'étoiles sont ouverts tes yeux bruns.

Coupant la lumière, tant elles glissent vite,
Tes lèvres sont les pneus qui seuls prennent mes courbes.
Que me frappent, vifs comme une météorite,
Tes baisers embrasés autant qu'un feu de tourbe!

Que dans les ténèbres, que dans la sombre nuit,
Jaillissent tes éclats telle l'eau des rivières!
Qu'au centre de mon cœur, trou noir où rien ne luit,
Pluie de Perséides recrache l'univers!

Je serai ramenée, sans voir d'aéroports,
Chez moi par les vagues croissantes de la lune.
Tombera ma tête. Je t'aime avec transport.
Nous sommes deux penseurs, mais la pensée est une.

Évasion amoureuse

Évadons-nous, mon cher, vers de nouveaux rivages
Où les rêves, comme un vent d'été, nous caressent.
Découvrons, des couleurs, les baisers de tendresse,
Et le goût de vivre et le chant des paysages.

Fais de ta poitrine une île de verts parfums
Pour que j'y repose ma tête fatiguée.
La justice et la paix s'embrassent; soyons gais!
Enterrons dans l'oubli tous nos malheurs défunts.

En ce matin pluvieux, je cherche ton soleil,
Mais tes rayons d'amour dans la noirceur sommeillent
Et les ombres d'hier m'enfoncent dans l'abîme.

Je désire tes cieux, tes coins de paradis,
Tel l'oiseau voler vers des azurs inédits.
Qui peut frôler, hélas, tes angéliques cimes?

Osons l'amour

Les genoux écorchés, je sillonne la plage,
Prenant garde aux dents des galets et coquillages.
L'océan dévore le sable fin au bord
Du littoral, proie des ténèbres de la mort.

Embuée de larmes, je devine tes aubes
Avant que la froideur de la nuit les dérobe.
Tu as les yeux obscurs, le regard sibyllin,
Les joues roses tels les cieux au petit matin.

Laisse-moi m'envoler vers les cimes du cœur,
Sans que le poids du monde écrase cet Ailleurs.
Nos vies sont courtes et abondent de souffrances;
Qui boit le mystère plonge dans le non-sens.

Noie-moi dans le néant de ton infinité
Car dans l'absurdité réside la Beauté.
Main dans la main, osons l'amour, bravons l'amer,
Nos grains de sel de mer se mêlant aux chimères.

Mes pleurs se perdent dans la valse de l'écume,
Se fondant et tremblant dans de muettes brumes.
L'horizon s'enroule comme, autour du cou, chaînes,
Soleils de sang criant sur la voie/x de nos veines.

L'œil nu, je me promène aux portes de ta peau
Comme la barque de Charron vogue sur l'eau.
Mourant à moi-même, je me métamorphose
Pour que, sans forme, j'aille au fond de toute chose.

Amour maritime

Sur ma peau blanche, la nuit dépose
L'écume roulant comme les jours.
D'étoiles sans voix, le ciel arrose
Les frissons houleux de notre amour.

De mon cœur s'épanchant en tempêtes,
Jaillissent des flots aux doux murmures.
Comme un navire se fend ma tête,
Se frappant contre écueils tel un mur.

Comme une corde, mon âme vibre,
Tirant des soupirs vers ton abîme.
Captive du beau, je plonge libre,
Des monts sous-marins frôlant les cimes.

Ma pensée, que poésies pénètrent,
Te sonde des tréfonds aux étangs.
Je vois, dans le gouffre de ton être,
Se verser les rivières du temps.

Ton regard, où baigne l'océan,
Dans son sein cache un noir paradis.
Tes perles émaillent le néant
Dont les trésors moquent l'Infini.

De tes doigts déferlent vagues bleues,
Fils de soie que mes larmes déroulent.
Notre joie qu'envient anges de Dieu,
Goutte par goutte, brise le moule.

Ah! Le courant d'un rêve oublié
Perce mes poumons quand tu respires.
N'ayant plus la force de crier,
Sans bruit je me noie dans tes délires.

Même le soleil, flambant sans fondre,
Ne pourrait me sauver des vents forts.
Car, se couchant loin d'où je m'effondre,
L'astre suprême arrive à bon port.

M'enveloppant, les chants des ténèbres
Vers une île déserte m'emportent.
J'entends l'appel des heures funèbres;
Échouée en toi, je me crois morte.

L'attente de Pénélope

Tais-toi, ô Muse! Dépose ta lyre
À mes pieds plongés dans l'épaisse boue.
Dans la nuit blanche, je lâche un soupir
Qu'un croissant d'étain aspire d'un coup.

Laissez, servantes, vos tasses dorées
Près de moi mais ne versez pas de vin.
Mes larmes d'hier deviennent marées
Se brisant pour que j'y noie le chagrin.

Comment vivre, hélas, te sachant parti
Et, avec toi, mon ancre et marin chant?
Exister me tue. J'ai l'âme meurtrie
Depuis que nous sépare un océan.

Pourquoi autant de violents orages
Sur les traces de tes brèves escales?
Mes pensées errent et font doux naufrage
Depuis que vers l'est tu montas les voiles.

En vain, je demande aux vents prophétiques
De pousser mes pleurs là où l'oubli sombre.
Est guetté par l'appât de l'Atlantique
L'éclat de l'amour – ah, quel hiver sombre!

Tant que tu es loin, même ma maison
Ressemble à une cellule sans clé.
L'avenir n'est qu'un champ sans horizon.
Le passé laisse des lettres scellées.

Tes yeux me sourient à travers la brume,
Mais aussitôt se ferme la fenêtre.
Ta voix rugit fort, pareille à l'écume.
Dans le flux, va-t-elle aussi disparaître?

Fatiguée d'envies, alourdie d'ennui,
Je n'ai qu'un cell pour déjouer l'attente.
Mon travail du jour se défait la nuit;
Ne gardent le fil que douleurs latentes.

Les charmes de Calypso

Pour l'homme aveugle sans ses yeux,
Mer et nuit sont comme l'amour:
Obscurs infinis où les dieux
Enfilent leurs gants de velours.

Sache, hélas, que le cœur ne sombre
Que tiré vers un gouffre amer.
Noire est la nuit, plongée dans l'ombre,
Mais sa main est d'or, pas de fer.

La mer, elle, berce les âmes
Portées par le vent des désirs.
Ses vagues effacent, des dames,
Les baisers, pas les souvenirs.

Crois-tu que tu pourrais dormir
Au milieu de marées sereines?
Reposeraient sur ton navire
Tempêtes et chants de sirène!

Pourquoi, chéri, fuis-tu ma cave,
Pourtant avide de sommeil?
Ici, ô trésor sans épaves,
Tu es au pays des merveilles!

De mon île, seules s'échappent
Fumées assoiffées de zénith.
Mes vignes regorgent de grappes
Autant qu'un coffre, de pépites.

De vin, non d'eau, elle déborde,
Ma coupe de plaisirs secrets.
L'ivresse et la santé s'accordent,
Baisant à l'ombre d'un cyprès.

Ma voix s'unit au doux soleil
Là où l'oiseau construit son nid.
Aimes-tu les roses vermeilles
Dont la musique emplit le lit?

D'un vert luxuriant, ce lieu
Mère et patrie fait oublier.
Parfums ambrés comme mes yeux
Dans leurs flammes vont te noyer.

Je te détiens!

De ma paume, bois le nectar;
De mes mains, goûte l'ambroisie.
Tu es le mien!
Immortalisera mon art
Ce dont les vers se rassasient.

Car c'est toi qui me l'as juré,
Au sein même de ce domaine.
Quoi donc? L'éternité auprès
De ta Calypso canadienne!

Oui, c'est toi, toi dont l'innocence
M'a été promise... En mariage?
Mon corps est terre d'abondance
Où tes semences font naufrage.

Mais au bord de la mer, ton cœur
Est au bord des larmes. Il meurt.

La tisserande et le bouvier

Assise, ombre et clarté je tressais,
Deux mèches de cheveux nonchalantes.
Qu'avais-je pour métier à tisser?
Les traînées des étoiles filantes.
Fille du Soleil, cieux constellés
Étaient les salles de mon palais.

Par la fenêtre, je regardais;
Mes poumons : des ballons de baudruche.
De tige en tige, vagabondait
Le vent comme une abeille sans ruche.
L'air pur entrait, empreint du parfum
Des soupirs de mon secret jardin.

Je filais. Filait à toute allure
Le temps qui filait entre mes doigts.
Pesait sur mes épaules l'azur
Décrochant les tableaux d'autrefois.
Ayant perdu le fil des étoiles,
D'Arachné mon corps était la toile.

Comme Pénélope, les langueurs
Suivaient le fil en indienne file.
Je vibrais, en rêvant en couleurs,
Ainsi qu'un téléphone sans fil.
Allais-je filer l'amour parfait?
Les fées de serre ont-elles l'effet?

Volez! Volez, ô grises fumées,
Vers la neige épaisse comme vous!
Sur l'autre versant, mon bienaimé
Fait une montagne d'un caillou.
D'une pente au lac, j'ai dévalé
Comme des rayons dans un reflet.

Volez! Volez, ô mains de bouvier,
Mes souliers et vêtements guindés!
J'aurai une robe de mariée,
De nuées vespérales brodées.
La Vérité nue et l'empereur,
N'ayant d'habits, s'assoient en tailleur.

Seul lui, l'homme dont je suis copine,
Recouvre de peau son épiderme.
Son nom m'est plus doux que la soie fine
Du cocon dans lequel je m'enferme.

Mon cœur, il l'attendrit et déroule,
Dans l'eau chaude des larmes qui coulent.

Je l'aime d'un amour qui ne laisse
Pas en vie les vers, sauf de poèmes.
D'un amour qui tourne, d'Héraclès,
Le rouet comme un vélo tandem.
Lui, dans un costume féminin;
Moi, en peau de lion néméen.

D'un amour qui perturbe, des astres,
Le froid sommeil en lâchant les bœufs.
Qui beugle des ordres : le désastre,
Un chaos d'avalanches et feux!
Lui, un veau gras qui gardait son buffle;
Moi, brebis égarée qui s'insuffle.

En nous, tous les opposés s'attirent,
À l'horizon entre terre et ciel.
S'unissent la nymphe et le satyre,
La plante pérenne et le mortel.
La Belle est la Bête. Main de fer
Aux doigts de fée ont princesse et serf.

D'un amour qui, jusqu'à Jéhovah,
Porte plaintes à n'en plus finir.
Qui fait de nous des supernovas
S'effondrant en trou noir à remplir.
Mon amoureux m'attend-il à l'est,
De l'autre bord du fleuve céleste?

Hélas! L'on m'esseule pour un an.
Sans lui, mon âme est ciel sans lumière.
Sanglots se déchaînent, océan
Sans rivage, jardin en hiver.
Sans le rejoindre en barque, à la nage,
L'espace libre qu'est-il? Ma cage.

Quand reverrai-je celui que j'aime?
Sans ses bras, je tombe en feuille morte.
Le septième jour du mois septième,
Au chagrin fermerai-je la porte?
Vite, bâtissez le pont vers lui,
Ô bavardes, bientôt chauves pies!

Et alors, des salles du palais,
Mes larmes de joie créeront des fjords.
Du moins, jusqu'au soir où, étranglée

Par la douleur, il pleuvra des cordes.
Au secours! L’an sans lui, je me noie
Dans le silence étouffant ma voix.

Mise à nu

I.

J'ai cru, enlevant mon manteau d'hiver,
Libérer mes épaules de son poids.
Mais dans le blizzard de la vie se perd
Mon âme tremblant et mourant de froid.

Trop vite, trop tôt, sans trop y penser,
Devant toi j'ai osé me mettre à nu.
J'ai dessillé tes yeux quand j'ai lancé
Mes feuilles de figuier et fruit charnu.

Émondant le monde au sein nourricier,
Dans le vin rouge je l'ai macéré.
J'ai la main de fer, le regard d'acier
Et, dans la poitrine, un cœur lacéré.

Mon amour! Sans masque servant de heaume,
Ta beauté me blesse et puis me guérit.
Sans, pour armure, mon costume d'Homme,
Elle me rend folle et saine d'esprit.

Elle me frappe en plein cœur, me désarme,
Comme une canette me jette au sol.
Elle noie mon chagrin, séchant mes larmes,
Et me fait pleurer de joie qui console.

Dans des chaînes carbonées m'emprisonne
Son souffle mettant l'épée dans mes reins.
Elle est mon seul remède et m'empoisonne.
Pourquoi ses grands maux me font-ils du bien?

Quand elle me lèse, une égratignure
Me coupe jusqu'à l'os sans que je saigne.
Du second degré, des lèvres brûlure,
Ses questions me marquent et s'éteignent.

Pas décédée mais en convalescence,
Stagnant au bras mort, vive est ma douleur.
L'examen : physique ou de conscience?
Me dévêtant, suis-je chez la docteure?

II.

Dans un corps de lion mais sans fourrure
Comme le chat, le grand Sphinx je crois être.

Par les tunnels creusés par mes fissures,
Les rayons de la sagesse pénètrent.

Le vieux Sphinx aux ailes d'oiseau de proie,
Sans nez, ne peut sentir qu'avec le cœur.
Il se tient droit, au-dessus de la loi,
Comme moi, le front haut, grave et songeur.

Il est, les yeux ouverts comme une plaie,
Témoin des âges, déserts pleins de ronces.
« L'Homme », il me dit de sa voix étranglée,
« Est l'énigme elle-même et la réponse. »

Mon amour! Tu l'as percé, ce mystère,
Mes habits et moi ayant enlevés.
La torche à la main, aidant Déméter,
Ni même Hécate ne peut me trouver.

Sous la nouvelle lune, des aurores
En vain tu attends quand tu me regardes.
Rien ne sert de ravir la toison d'or
Si même mes vêtements je ne garde.

Viens, réchauffe-moi avec tes caresses,
Par des baisers tel un ressac sans trêve!
Me baignant dans tes vagues de tristesse,
Ma robe de plage embrasse la grève.

Sors-moi des remous des réalités,
Du calme étouffant, de ses cris et crises.
Serre-moi avec force et fermeté
Pour que le frimas n'ait aucune emprise.

Touche-moi comme les fifres mouettes
Rasent les lames des mers d'un coup d'aile.
Foudroyé sans éclairs, l'œil de tempête
D'un regard perçant veut couper le ciel.

Havre d'épées, invincible guerrière,
La houle m'empêche de m'amarrer.
Rugit et bondit, dressant sa crinière,
L'humanité en combat – ma marée.

Crachée aux joncs, jetée par-dessus bord,
Je ne suis Homme que par illéisme.
Les crêtes et creux des ondes sonores
Endiguent le large dans l'île et isthme.

Ma mise à nu, n'est-elle qu'un hiver
Sans manteau de neige, à blancheur d'écume?
Dépouillés de leurs feuilles, sont couverts
Les arbres littoraux de givre et brume.

La côte sans poumons, à l'air marin,
Respire-t-elle par le nez? L'inné?
Glissant sous les draps comme le terrain,
À poil et vidée, mon âme renaît.

Sans faire l'autruche, creusant un trou,
Qu'ensevelis-tu dans ma terre instable?
Que cherches-tu? Un trésor dans la boue?
Du désert, les épices ou le sable?

Nous étions - hommage à l'imparfait

Nous étions assis main dans la main,
Le cœur debout et en plein éveil.
Ta tête lourde, sur mon blanc sein,
Reposait sans trouver le sommeil.

Le soir paisible appelait les anges
À descendre et cueillir nos soupirs.
Avant qu'un froid infernal nous change,
Nous observions nos roses fleurir.

Chaque baiser plantait un jardin,
Nos joues rouges tapissant d'étoiles.
Dans tes yeux, je voyais le Destin
Semer une goutte de cristal.

Rayons de lune, sur nos visages,
En arrachaient le voile embrumé.
Nous étions, faisant fi des présages,
Ce que nous ne serons plus jamais.

Car le vent d'hiver a balayé
Ailleurs les parfums de notre amour.
Ta voix qui autrefois m'égayait
N'est plus que l'écho d'un défunt jour.

À présent, des spectres encendrés
Disent ton nom. Où est la lumière?
Même à l'infrarouge, on ne pourrait
Mettre le doigt sur la chaleur d'hier.

Tu n'es plus que, parmi les fantômes,
Un membre, un vaisseau. Où est le sang?
Tiède, ne le conduit pas l'homme,
Mais le squelette de meilleurs temps.

Et moi, fantasme duquel tu fuis,
Sans être là, de près je te hante.
Comme une lavandière de nuit,
Tordant le linge et ton bras, je chante.

Comme l'ombre de la Dame Blanche,
Je te suis. Mais où sont tes ténèbres?
Je me suis pliée comme une branche
Vers ton autel d'idole funèbre.

Tue-moi! Couche-moi au crépuscule

Comme un veau gras avant qu'on m'inhume.
Les papillons dans mon ventre brûlent
Mais, au lieu de briller, se consument.

Regarde : nos fleurs ont un cercueil
Comme lit et coin de paradis.
Les anges du matin font leur deuil,
Leurs larmes créant un incendie.

Écoute : un oiseau gémit après
Les ailes perdues dans son envol.
Les anges de midi sont tirés
Dans la fosse commune du sol.

Sens : un univers de désespoir,
Grand ouvertes, contiennent mes plaies.
Les anges de l'après-midi, noirs,
M'enferment dans un tombeau sans clé.

Adieu l'amour! Et adieu la vie!
Sans vivre de l'amour, j'en mourrai.
L'amour de ma vie? Non, une envie!
Par les morts, les morts sont enterrés.

Adieu mon ange! J'étais la tienne,
Mais pourquoi t'entraîner dans ma chute?
Je ne suis pas nymphe mais humaine;
Pourquoi servirais-je, ô Pan, de flûte?

Et pourquoi, sous ton souffle maussade,
Bruisseraient mes roseaux? Moi, je crie.
Grands dieux, tu es mort! Nos sérénades
D'élégies empliront les prairies.

Hélas, dans l'Arcadie ancestrale,
J'étais un satyre aux yeux de fée.
Notre amour, n'étant pas conjugal,
Ne se conjugue qu'à l'imparfait.

IX. Interlude en vers libres

« People are strange when you're a stranger
Faces look ugly when you're alone »
– The Doors, *People Are Strange*

« That is why we live like heathens
Stealing from the trees of Eden
Living in the arms of freedom
And everything we touch is evil »
– AURORA, *Heathens*

« C-c-c-collect my fickle insecurities
And turn them into beauty
Alchemize the dark within me »
– Melanie Martinez, *VOID*

Le Clan Destin

Bienvenue au Clan Destin.
Ici, jour et nuit, nous tentons le destin
Et le destin nous tente – nous y succombons!

Nous tentons le destin par le choix
Nous tentons notre chance par le risque
Nous tentons Satan comme bon Dieu nous semble,
Pauvres diables que nous sommes,
Nous qui ne croyons pas au destin
Mais en sommes les maîtres,
Nous qui ne croyons qu'en l'Être des lettres

En somme, nous débutons par la finalité
Nous causons la division en vue du partage
Nous parions nos biens comme nos maux
Sur la Fortune en haillons
Et nous vivons en respirant la fatalité
Dans l'air familier d'un cri,
Dans l'aire de jeu du devenir

Car nous sommes un troupeau de moutons noirs,
Une meute de loups solitaires,
Une volée d'oiseaux en cage MMA,
Une colonie de manchots sans empereur,
Une ruche de guêpes dont la taille
Entoure tout l'univers,
Une horde d'éléphants gardant en mémoire
La gloire future,

Un banc de saumons n'ayant pas de rivière
À remonter

Voilà. Les dés sont jetés.
Chaque dé prime sur notre sort
Comme la force prime le droit,
La gauche l'emporte sur la droite
Et les courbes emportent nos « tout droit »
…
Nous sommes! De chaque déprime nous sortons
Quand, quoique jetés dans le monde,
Nous allons tout droit! Tout droit! Tout droit!

… et plus haut! Toujours plus haut!
Plus vite, plus haut, plus fort – ensemble!
Gravissons l'Olympe! Délogeons-en les dieux
Tant que le feu sacré nous habite!
Brûlons d'amour! Faisons des étincelles
Pour que nos torches éclairent la voie!
Soyons le brasier incendiant les cimes,
Au prix que notre buisson ardent se consume
Et qu'on nous mette sur le bûcher

Comme par magie, existons! – au prix
De nous jeter un sort et que le sort
Nous jette par la fenêtre
Marchons! – au prix de nous perdre
Courons! – au prix de nous couvrir de bleus
Volons! – au prix de nous briser les ailes
Espérons! – au prix des déceptions amères
Visons les étoiles! – au prix de les tuer
Et aimons, aimons, aimons à tout prix,
Aimons coûte que coûte! L'amour n'a pas
De prix autre que le premier prix
Et le dernier baiser de nos chéris

Bienvenue au Clan Destin.
Ici, voleurs de feu, poètes clandestins,
Nous n'aimons que d'un amour clandestin,
Avec un cœur ouvert pour saigner en roses,
Avec un cœur mis à nu et tombé des nues,
Avec un cœur qui (se) bat sans arrêt,
Avec la fougue d'une jeunesse éternelle

Ici, nous aimons, nous vivons sans raison
Car la voix de la raison parle à tort et à travers
Et nous sommes les porte-paroles des mimes
Nous avons des saltimbanques en tête d'affiche

Et chez nous, les fous sont rois,
L'équilibre de vie est funambule,
Les priorités sont jonglées par des clowns
Et seul Orphée – tout seul, dévoré par le chagrin –
Dresse les bêtes fauves que nous sommes!

Ici et là-haut

Il pleut des cordes et j'étouffe,
Étranglée par les nuits bleues,
Expirant dans des larmes aseptisées,
Dans des flaques aux yeux aveuglés
Par une lumière artificielle

Ici, ni même le vrai n'est réel…

La Terre est une toupie qui tourne
Comme ma tête en rotation désaxée
Mon cœur est un pendule qui bascule
Entre désir et ennui, jamais
Au bon moment, au bon endroit
Dans ce monde à l'envers

La montre avance ou recule
Selon le changement de malheur
Je jette des morceaux de cadran brisé
Dans la valse des aspirations infinies,
Des rêves aux ailes brûlées par le temps,
De l'éternelle accalmie

Et l'instant présent s'immobilise : je vois
Le paradis perdu me dérober les cieux,
Voilant la lune à la peau grise et rugueuse,
Crachant des étoiles ternes sur mon dos,
Couvrant mes paupières de nuages d'argent,
Faisant pleuvoir dans l'âme du mercure

Là-haut, ni même le réel ne dit vrai…

À la déesse de l'impiété

Le crépuscule ruisselle entre les doigts
Du Temps arrachant le soleil au ciel muet
J'ai égaré mes commentaires
Mais comment taire
Les cris me piquant les yeux
Comme une orange salée qui tombe
Du fond d'une mer de rayons?
Comme une étoile éclosant sans fruits?

Des rivières de l'Éden, l'onde se plisse
Comme un raisin sec
La lune, de ses cornes, déchire ma harpe…
Dans le noir, les cigales chantent l'impiété
Et je souffre un martyre d'apostate

Dans le noir, les Muses vont empiéter
Et je souffre un martyre d'apostate
Mes fausses couches sucent leurs seins
Je souffre un calvaire de croix renversées
Je souffre dans une géhenne éteignant la vie
Je souffre un enfer au feu sacré
La nuit est une église ouverte aux bacchanales

Beauté! Beauté! Beauté!
Voici la voix d'une déesse sans peuple
Beauté! Sans nom, je t'appelle
Beauté! Sur le bout de la langue, un tunnel
Accueille les larmes d'une fontaine délabrée,
Échappe un parfum de fleur d'égout,
Brise les flacons et plafonds de verre

Beauté! Ton savon de roses fanées
Glisse sur ma peau de sable
Comme un baiser patinant sur des braises,
Comme un regard vers un tapis d'astres,
Comme des nuages versant leurs ombres

Beauté! Ton tonnerre s'éclipse
Mais retentit dans l'obscurité
Comme une explosion solaire dans le néant,
Comme un écho de l'autre côté du brouillard,
Comme les accents langoureux du silence

Ta pureté souille les tréfonds de mon être
Avec un amour mentant comme je respire
Et me suffoquant par l'unique vérité

Pourtant… Pourtant…
Dans mes rêves, je frappe sans relâche
À la porte d'entrée de la folie qui me dévoile
Une femme, mille visages…
Une image, mille mots…
Une surface, mille textures…
Je mets à nu le monde extérieur

L'introspection : garde-robe qui se déguise
En belvédère inaccessible

Le monstre invisible

Ferme les yeux
Et vois le monstre à l'intérieur
Ouvre grand les rideaux
Regarde de l'autre côté

Je sens l'air frais rentrer
Par une fenêtre sale et brisée…
Tel est mon vieux miroir,
Mais mon reflet sans visage
Ne pénètre pas l'esprit

Le regard tourné vers l'avant,
Je laisse mon dos sans surveillance
Les animaux sauvages me suivent,
Étant chargée comme une carabine
Oubliée au sous-sol

Derrière moi rôde la bête noire
Comme une silhouette lisse et glaciale
En moi, des ombres ensorcelantes
S'invitent sans permission;
N'entre pas réfraction sans réflexion

Ferme les yeux, ouvre grand
Les rideaux et tu sauras

Le mal prend racine et me coupe
Du monde, une terre déserte
Mon âme devient une jungle d'idées
Dont les lianes étranglent mon cou
Ma voix se noue comme une corde
Autour d'un homme pendu à un arbre
Dont la pointe est celle d'un couteau

Les crocs crochus de la colère
Caressent cruellement mon cœur…
Des crocodiles, j'ai le sang froid…
Des serpents rouges et venimeux
Glissent lascivement sur ma peau
Quatre fleuves ondoient dans la nuit
M'y rejetant telles des eaux usées

Terrain triptyque

Le monde est un tableau en trois parties
Où il n'y a pas de place pour moi

Je suis peinture qui laisse son odeur
De couleurs synthétiques où qu'on me répande

Le premier cadre me crache et je déborde

Je suis pinceau dans les mains calleuses du destin
Qui plante des astres arrachés à l'imaginaire

Le deuxième cadre me tire les cheveux et je crie

Je suis peintre prenant une forme aplatie,
Broyée dans un mortier vivant nommé miroir

Le troisième cadre reflète tous les autres

Totem d’une allochtone

Cercle de Vie,
Guide-moi dans mes détours!
Aurore boréale,
Illumine mes culs-de-sac!
Car je suis perdue au Nord,
Ayant perdu le Nord
Sans trouver son étoile

Embouchures des rivières,
Captez mes rêves en vous!
Comme un saumon, remonte,
Ô passé, à la surface!
Et je serai tel un arbre
Dont le tronc se brise en deux
Dans l'océan entre les racines

Mes paupières tomberont
Sans mots comme des feuilles
Ma voix déchirée comme l'écorce
Plantera des notes sans espoir
Sur cette terre autochtone
Que j'habite en québécoise
De souche immigrante

Terre autochtone,
Terre étrangère,
Terre natale, terre d'exil,
Montre-moi le chemin!
Je n'ai plus les pieds sur terre...

Et je suivrai le rythme du sol
Au cœur battant comme un tambour
Oui, je vivrai en paix
Avec ce monde-tipi
Aussi vaste que la toundra

Méditation montréalaise

Quand le ciel est la coupole incolore
D'une église vide de fidèles,
Quand les astres vouent un culte muet
Au néant dont on les a arrachés,
Quand d'étoiles sont arrosés mes cris
Comme d'eau bénite et de sang,
Rejoignez-moi, larmes

Quand l'oiseau perché au firmament,
De sa branche sèche, en boit l'âme,
Quand les ailes blanches de la lune
La font voler en éclats, coupent son souffle,
Quand Montréal brille de mille feux
Mais personne n'est à l'intérieur,
Accueillez-moi, soupirs

Je suis le cône oublié au bord
De la Voie lactée enrobée de miel
Je suis le panneau tombé en silence
Sur la voûte céleste dont les routes
Sont asphaltées par mon regard

Je suis un ensemble de solitudes,
Un univers d'ailleurs et d'autrefois
Je rêve en réalité augmentée
Je vois l'invisible en toute clarté
Mon aveuglement est l'image parfaite
D'un paysage en vue panoramique

Mes yeux bruns s'ouvrent sur le monde
Comme une fenêtre transparente au Vrai
Je sens des airs de mystère entrer,
Cracher leurs secrets tel un vent d'automne,
Se verser tel un fleuve dans un verre d'eau

Houston, nous avons un problème

Allo, Houston, ici la Terre
Déjà je vous perds de vue,
Ô éclairs de génie m'éclairant
Dans la sombre nuit du monde,
Ô éclats de rire volant en éclats
Au sein de l'aveuglement

Allo, la Terre, ici la Lune
Est-ce que vous m'entendez?
Je rase toutes tes côtes fracturées
Pour écouter ton cœur qui bat
Je longe le littoral du littéral
Pour être lue entre les lignes

Ô yeux-satellites, débris célestes
N'ayant jamais connu la ruine!
Comme vous, je suis brisée
Comme vous, je suis la brise
Qui se couvre de gémissements
Comme vous, je suis la brise
Qui secoue les plaintes dans le vide – au secours!

J'atterris dans le vertige étourdissant
Je me pose dans le mouvement continu
Je m'ancre dans les cieux déracineurs
Pour que les idées s'abattent sur moi
Comme une pluie de météorites
Pour que je n'aie
Plus nulle part où m'abriter
Plus nulle part où habiter
Plus nulle part où être hantée le jour
Je suis chez moi ici

Brisez-moi, brisez-moi,
Brisez-moi en mille morceaux
Ne les recollez pas : je suis ensemble

Là où les univers se prolongent,
Là où les distances d'hier rétrécissent
À la vitesse de la lumière,
Ces fragments d'yeux qu'on nomme larmes
Planteront des fleurs inodores,
Paveront de nouveaux chemins
À travers la Voie lactée

Dans les doux bras du mystère

Voilà, ça commence
C'en est fini de moi
L'ivresse boit d'un coup la raison froide,
Plongeant mes doutes dans le Léthé,
Noyant mes peurs d'enfance dans l'inconscience,
M'enveloppant de chaleur étouffante…
Pourtant, je suis libre

Enfin, je respire,
Tandis que mon souffle se perd
Au bord d'un chemin infini
La Voie lactée se dépouille d'étoiles
Tel un nuage versant des yeux larmoyants
Une troublante sérénité trace en moi
Des sentiers d'azur

Alors, je le sais :
Le ciel jette ses taches sur l'abîme
Il suffit de bien regarder
Le gouffre se cache dans le firmament muet
Il faut juste tendre l'oreille
L'être se nourrit du vide intérieur
Mon cœur s'ouvre comme le néant autour

Et je m'enferme dans les doux bras du mystère
Et j'adhère sans ventouses à la Vérité
Dont le verre est une toile d'argent
Qui recouvre mon corps tremblant
Et, quand l'automne revêt les arbres veufs
Des orphelines fleurs du soleil,
Je m'accroche au cintre du Destin

Clarté divine! Tu mets à nu, ensevelis
Mes plaies gémissantes dans la vie
C'est l'espace qui guérit, le temps tue
C'est l'espace qui file, le temps défile
Comme les membres fantômes du regret,
Comme un spectre sans masse ni lumière,
Comme l'ombre de l'éternité présente

Dieu de mes failles

J'ai le cœur brisé non pas de chagrin,
Mais d'amour profond
Le ciel d'été déverse ses rivières
Sous forme de rayons ultra violents
Ô souffle divin! Je sèche les cours d'eau
Comme dans l'air sec, dans le vent
Comme dans la chaleur du soleil

Ne pouvant contenir l'incommensurable,
À l'infini, inflexible je me casse
Mes morceaux de verre, mes fragments de vie
Se dispersent dans mon champ de vision
Mes larmes deviennent des pluies torrentielles
S'abattant sur le champ de tir
Et des nuages de coton y fleurissent

Je suis un grain de blé qui tombe et meurt,
Portant ainsi beaucoup de fruit
Je suis un mimosa qu'on touche avec les yeux
J'entre dans ma chambre, je ferme la porte
Je m'enferme dans un lieu secret
Derrière des paupières de plomb la nuit,
Derrière un masque d'acier le matin…
Et je ne suis plus

Repos éternel, sommeil réparateur,
Réveil destructeur de toute illusion…
Un soleil noir et bruyant me prend dans ses bras
Comme une fièvre brûlant dans ma tête
J'étouffe mes cris à l'aide dans la lumière
Je respire, suffoquée de désirs maladifs,
La beauté douloureuse

Toi seul, Dieu de mes failles,
Toi seul absolu comme le vide,
Partout es présent

Et pourtant… Pourtant…

La joie déborde, saignant avec mon cœur
D'où jaillissent les fleuves de l'Éden
Un délire céleste chante en moi,
Criant des profondeurs de l'abîme
Et je bois

Je flotte dans le saint abandon,
Portée au large par la brise de l'Esprit
Je suis comme un poisson dans l'eau,
Dans le verre du vide, du vent, des vagues…
Et pourtant… Pourtant…
Je me noie

Mon regard nage dans un océan doré
Je baigne dans la lumière
Le soleil semble pâle en comparaison
Car, aux yeux de l'aveuglement,
Ce n'est qu'une boule noire
Et pourtant… Pourtant…
Je me vois

Je sens l'ombre m'éclairer doucement
Les fonds marins crachent du feu
Je deviens un jardin d'un vert jaloux
Du désert luxuriant plein de trésors,
Une forêt brûlée mais pas consumée
Et pourtant… Pourtant…
Je me broie

Désintégrée en intégralité,
Je pars à la dérive, si légère
Je vole libre comme un oiseau,
Je m'élève telle une barque au ciel
Sans être retenue au sol sans clé

Miroir brisé contre le Mont Tabor,
J'observe mes fragments de vie
Se transformer en étoiles filantes,
J'entends mes souffles éparpillés
Rejoindre l'harmonie universelle
Et pourtant… Pourtant…
Le néant m'enveloppe

Matière arc-en-ciel

Quand la perfection prend une forme
Que ni les mers ne peuvent contenir,
Je me perds dans le blanc impur de l'écume
Comme l'encre sur les pages froissées
Du temps qui court

(Vers quel cours?
Au cours du temps?)

Les voiles opaques de mes secondes
S'étiolent dans les mains ridées du large
Qui arrachent des soupirs de désespoir
À ma poitrine comprimée
Par l'espace

Mon cœur blessé s'ouvre à la vie
Malgré la mort enfermée dans les plaies
Ma matière grise devient arc-en-ciel
Et me fait voir de toutes les couleurs
Les nuances de gris

Touche-moi, clarté divine,
Touche-moi, touche-moi…
Perce-moi, lumière sainte,
Perce-moi, perce-moi…
Déchire ma peau de boue sans argile
Pour que s'y tatoue le ciel
Comme sur un toit qui tombe

Embrasse-moi, douce pluie,
Embrasse-moi, embrase-moi…
Laveras-tu tes gouttes de feu
Dans l'océan de mon attention?
Je suis la conscience collective
Tout est commun au sens propre
Je me trompe en disant vrai
Que je ne suis pas vous
Que vous n'êtes pas moi

Dance Dance Revolution

Quand j'écris, le temps s'arrête
Pour observer mes doigts de pianiste jouer
À *Dance Dance Revolution*
Sur les touches lumineuses de mon clavier,
Ayant l'aisance avec laquelle on fredonne
Un refrain familier

Mes mouvements gracieux font écho
Aux chansons célestes qui me composent
Telles les cordes d'un violon magique,
Tels des instruments à vent brûlant ma peau,
Telles des étincelles d'étoiles dans le noir,
Tels des fils au brasier embrassant mon corps,
Pourtant je ne compose rien

Des mots étrangers touchent ma bouche,
L'ouvrant pour y poser un parfum floral
Mes oreilles sont picotées par les becs
Du ciel, oiseau amoureux de la clé de sol
Me ronge en canyon une pluie d'astéroïdes

Dans mes yeux, je vois pousser un verger
Dont les fruits juteux ne pourrissent pas
Les voies donnent une voix aux ruisseaux
Me traversant comme un long soupir,
Comme une flèche plantée où je me plante…
Un monde imberbe dort sur ma poitrine

À moi de cueillir les larmes s'égouttant
De mes ailes, avant que les carrés colorés
De l'ordinateur les avalent

Intersection dangereuse

À l'intersection du sens et du non-sens
S'arrêtent ma voix, mes mots, mes idées
À la croisée des chemins asphaltés,
Le soleil brûlant réverbère un centre
Ayant oublié son nom

Ma tête devient un rond-point
Où tournent les voitures des heures
Dont le volant est une roue crevée,
Dont les phares aveuglants
Et la vitesse étourdissante
Me happent

Je n'aurais pas dû conduire ivre
Après la fête mondaine du samedi…
Bam! Le grand choc se produit
Mon art naît d'un accident mortel
Que la vie imite

Pourquoi je déteste les fleurs

Fleurs, ce n'est pas vous
Qui avez fait de moi une artiste

Fleurs, je vous méprise
Fleurs, je suis éprise
De vos pétales peints d'aurore
Qui sous la rosée se délavent,
Desquels se déploient les ailes
D'un printemps éphémère

Fleurs, je suis aux prises
De vos parfums s'échappant
Tels les soupirs d'un cœur amoureux,
Tels des sanglots gardés en mémoire,
Tel le chant enfermé dans la caisse
D'un violon désenchanté
Ô fleurs! Ô fleurs! Je suis captive
Comme l'abeille sauvage
En quête de pollen

Vous ai-je trop prisées
Ou m'avez-vous prise en passant?
Vous maudire, c'est à vous mots dire,
C'est jeter des paroles dans le vent,
C'est, dans un jardin d'insultes,
Rassembler des graines disséminées
Ô fleurs! Vous n'aurez pas le privilège
D'être nommées mes ennemies

Fleurs, je vous abhorre
Comme je hais les fées peuplant les bois
Au lieu de rejoindre les anges au ciel

Fleurs, je vous exècre
Car votre silencieux agrément
Laisse s'incrémenter des excréments
En sacrées montées sur l'excellent
Ô fleurs! Vous me dégoûtez:
Je ne peux ni vous regarder de haut,
Ni baisser les yeux devant vous

Vous arracher serait vous cueillir
Pour orner des têtes sans esprit,
Pour décorer des maisons sans famille

Vous écraser serait vous coller

À mes semelles adhérentes
Et vous savoir toujours sur mes pas

Vous refuser serait me complaire
Sans que le laid reçoive de complaintes,
Tout comme vous,
Tout comme vous, fleurs...
Que faire alors?

Je vous prie de ne vous ouvrir
Plus que pour ma chère maman
Elle est un signe de la terre
Dont l'index montre la voie vers vous
Quand je vous prive de toucher

Elle: « Penche-toi pour sentir les fleurs! »
Moi: « Lève le bras pour frôler les cimes! »
Elle: « Quand vas-tu arroser les fleurs? »
Moi: « Baigne-toi plutôt dans l'azur! »
Elle: « Quel bon garçon t'offrira des fleurs? »
Moi: « Même pas devant mon cercueil! »
Pour qui, fleurs, préférez-vous pousser?

Pour moi, le ciel est champ de fleurs,
Sol immuable où les étoiles, en filant,
Viennent ancrer leurs racines

Brillant de leur propre lumière,
Les astres n'ont pas besoin de soleil
Et ne se fanent pas en octobre

Ainsi, mes désirs d'éternité,
Dont je suis l'insecte prisonnier,
Telle une graine de pissenlit me portent
Vers des ruches hors de ma portée...
Là éclot l'éclat de génie

Terre poubelle

Dans mes yeux, des poubelles funambules
Ont fait tomber leurs épluchures en spirale

Tournez en rond, tournez, tournez…
Dévorez-moi
Pointez le cercle, pointez, pointez…
Appelez-moi
L'Homme hypnotisé avance
Sans voir le mur rouge en face de lui

Maison délabrée, ô Terre, ô Terre…
Cour arrière du ciel
Temple des nouveaux dieux, mon Dieu…
Sacs de plastique pleins de fruits
Pour les riches, the Big Apple
Pour les pauvres, trognon de pomme

Je vois des ordures auxquelles on attache
Des nœuds papillons
Les mouettes au bec noirci ne crient plus
Les carpes se brisent avec leur silence
Vos plans échouent avec les baleines

Ici, seuls les éboueurs ont les mains propres,
Ne touchant pas de montants d'argent blanchi

Terre poubelle, Terre dépotoir, ô Terre
De restes éparpillés comme nous!
Tu as faim d'amour mais nous te faisons
Avaler des déchets toxiques
Tu as soif de justice mais nous te noyons
Dans le pétrole

Terre poubelle, Terre dépotoir, ô Terre
Dont les glaciers fondent en larmes!
Comme des poissons dans l'eau polluée,
Baignés dans l'air, nous étouffons
Comme des vêtements dans la machine,
Nos cerveaux lavés se décolorent
Au rythme des coraux

Glissement de terrain

La vie me glisse entre les doigts
Comme une araignée foulant le ciel
Pour tisser une toile de galaxies
Prenant les rayons, insectes morts,
Pour broder, dans ses accrétions,
Un capteur de rêves défunts
Créant les constellations,

Comme un serpent touchant le sol
Sans avoir les pieds sur terre,
Comme une aile d'ange déchu
Effleurant la peau du désert,
Comme une goutte de rosée
Sur l'herbe sans souris verte,

Comme une larme de lumière
Sur un toboggan d'étoiles,
Comme une lame sans océan
Sur la patinoire du firmament,
Comme la main du temps qui passe
Dans le trou d'un château de sable
Ou d'un sablier,

Et l'araignée, pendue à son fil
Comme lorsqu'elle vainquit la Sagesse,
Attend… À temps défile le temps

Comme le reflet du soleil couchant
Entre les fils piégeant mon passé,
Comme les trous de mémoire où
Se faufile un glissement de terrain,
Comme l'ombre penchée d'un cadran,
Comme une aiguille avançant en cercle,

Et le sang, par la main gauche
De la déesse dont la place est seconde,
Forme un caillot de supernovas

Les regards meurtriers

Vos regards sont des couteaux assoiffés de sang
Que ni l'infini des océans ne peut satisfaire,
Des patins traçant une rosace rouge
Sur la fine couche de glace couvrant ma peau,
Des baisers empoisonnés

Vos dents acérées déchirent sans goûter
Les tissus en laine de mon cœur
Vous buvez la Voie lactée, espérant trouver
Les astres solitaires qui parcourent mes veines,
Sous mes bretelles une autoroute d'artères

Une pâle lumière glisse le long de ma vitre
Mais vous ne voyez rien à travers la brume
Il pleut des étoiles filantes dans mes yeux
Un vent glacial siffle dans mes oreilles
Et ma voix tremble, dénudée comme un arbre

Vous n'écoutez pas les bruissements de lune
Vous n'entendez pas le soleil crier mon nom
Kyrie eleison, Kyrie eleison, Kyrie eleison…
Le Saint-Laurent se jette dans mes larmes

La faim, la soif, la bouche ouverte

As-tu soif?
J'arracherai mon cœur bleu
Pour que dans ses rivières de vie
Tu puisses plonger tête première,
Te baigner joyeusement,
Noyer tes fardeaux du passé,
Boire mon être tout entier
Et tomber ivre d'amour

As-tu faim?
Viens dévorer ma belle âme,
Enfermer son image volatile
Dans ton regard-sarracénie,
Capturer mes étincelles galopantes
Dans ton piège aux yeux ouverts,
M'avaler sans retenue,
Me goûter jusqu'à l'excès

Je me nourrirai à mon tour
De tes rondes, noires pupilles,
Porterai tes lunettes comme un bagage,
Aurai ta bouche saignante pour oreille,
Enterrerai tes frissons sous ma peau froide,
Respirerai avec tes poumons fibrosés
Afin de te connaître

J'appellerai ta voix cassée par le monde
Pour que des morceaux d'or brut
Glissent sous mes os, me parcourent l'échine,
Me traversent tel un courant électrique,
Dansent avec les particules élémentaires

Je saurai que nous sommes les engrenages rouillés
D'une machine avançant vers l'arrêt de travail,
Que les mécanismes d'horlogerie nous pèsent dessus
Sans jamais toucher nos épaules

J'explorerai les confins d'une galaxie jetant
Des bombes d'étoiles dans tes poches,
Sentirai astres et lait spiralé s'écouler
Comme le temps là où tu as de la veine

Je laisserai tes blessures d'enfance m'atteindre
Et m'étendre dans le berceau des souffrances,
M'endormirai entre deux coquilles percées,
Serai la roche brisant la fenêtre à minuit

Entre chez moi!
Je ferai d'une seule brique ta maison…
Approche-toi!
Je t'habillerai de transparence colorée…
Vas-y, quitte les bals costumés,
Rejoins-moi au bord de la falaise,
Dessine un visage avec le feutre du vide,
Brûle ton masque dans le rayon d'action
Viens! Viens! L'on changera d'avatar

X. Comptines pour adultes

« Au-delà des sottes apparences
Dans le sillon de l'existence
Sous nos masques cousus d'espérance
Charrient les brûlures de l'enfance
De l'enfance »
– ZAZ, *Tout là-haut*

« Skin the sun, fall asleep
Wish away, soul is cheap
Lesson learned, wish me luck
Soothin' burn, wake me up »
– Nirvana, *Dumb*

Si les enfants étaient rois

Si les enfants étaient rois,
Sur la Terre régnerait
Non pas l'argent mais la joie
Car pour monnaie l'on aurait
Nos plus beaux autocollants
Et feutres étincelants.

Chaque crayon de couleur
Tracerait le fin contour
D'une vie un peu meilleure,
Au visage de l'amour.
Dis-moi, reconnaîtrions-nous
Les traits de nos rêves fous?

Les soldats, dès le réveil,
Trouveraient paix sans repos.
Des grenades qui sommeillent
Serait préservée leur peau.
Nous ne serions envoyés
Qu'aux batailles d'oreiller.

Nous n'aurions pour pistolets
Que des jouets en plastique.
Nous ne verrions plus voler
Drones aux lieux stratégiques,
Mais ballons d'eau pas mouillée
Et avions en papier.

Lignes faites à la craie
Seraient nos seules frontières.

La pluie les effacerait;
Vents réduiraient en poussière,
Comme dessins de marelle,
Les limites du réel.

Nos rires éclateraient
Comme bulles de savon,
À la corde sauteraient
Sur les blocs de construction
Que seraient pour nous les murs
Des craintes qui se fissurent.

À nos soirées pyjama
Viendraient des gens de partout,
En bateau, sur un lama,
À vélo à quatre roues,
À pied pour un peu de sport,
Même à dos de dinosaure.

Blancs et noirs, voire les Gris,
Ainsi que les arcs-en-ciel,
Goûteraient pâtisseries
Au glaçage de pastel.
Nul ne sortirait de là
Sans bonbons au chocolat.

Circuleraient nos doudous
D'oursons rendus crocodiles
Comme sont passés les coups
De téléphone sans fil.
Tout serait à partager.
Nul ne serait l'étranger.

Allez, rejoins notre ronde!
Il suffit, pour que soit né
Ici-bas cet autre monde,
Qu'on ose l'imaginer
Avec un esprit sans fard
Et des yeux brillant d'espoir.

……

Si les enfants étaient rois,
La démocratie mourrait.
Les caprices, non la loi,
Sur la Terre règneraient.

Des enfants déjà sont rois,

Mais au sérieux se résignent.
Quand dictateurs font la loi,
Les prêtres et imams signent.
Pour les escrocs, doit construire
Autrui fortune et empire.

8 mars 2024

En six jours fut créée
Notre belle planète.
Et Dieu S'est reposé
Le jour numéro sept.

Mais le huitième jour,
Dieu regarda le monde.
La Terre, en vrai amour,
Lui semblait inféconde.

Il dit alors: « Faisons
Un être de lumière,
Un pilier de maisons
À l'abri de l'hiver,

Quelqu'un dont le bon cœur
Sert de refuge ultime,
Dont les bras de chaleur
Épargnent de l'abîme,

Quelqu'un qui tend la main
Dès les tout premiers pas,
Qui bâtit lendemains
Aux côtés de papa,

Quelqu'un dont la voix douce
Comme la mer apaise,
Arrive à la rescousse,
Vainquant rochers et braises,

Un ange qui se bat,
Fée aux yeux de lionne,
Reine gardant ses droits
Ainsi qu'une couronne,

Quelqu'un qui allie force
Avec une âme belle,
Qui sans aucune entorse
L'Avenir porte en elle. »

Qui est-ce? Elle a un nom
Qui, prononcé, répand
Le goût de ses rayons
Sur mes lèvres: Maman!

Ah! Te dirai-je, ma fille

Ah! Te dirai-je, ma fille,
Ce pourquoi mon cœur vacille.
Quand de travail je déborde,
Comme l'évier de vaisselle,
Larmes me tire sans corde
La tourbe sous tes semelles.

Ce qui cause mon tourment,
Tu l'ignores, douce enfant.
Amère est ma vie; moi seule
Ai une place en cuisine.
L'on me dit: « Ferme ta gueule! »
Mais mon ventre crie famine.

Papa veut que tu raisonnes
Mais moi, que ta voix résonne.
Ma fille, dans un bureau,
La mienne étouffe avec moi.
Comment, entre des barreaux,
Délivrer un air de joie?

Comme une grande personne,
Il me faut, pour être bonne,
Rêver petit sous un ciel
Qui arrache mon plumage,
Voler de mes propres ailes
Tout en restant dans ma cage.

Moi, je dis que les bonbons
Auront, plus tard, goût de plomb.
Tu sauras qu'ils font grossir
Et amincissent l'émail,
Qu'une femme doit grandir
En hauteur et non en taille.

Valent mieux que la raison
Les jouets dans la maison.
Mais, dans le monde des grands,
Sont punis ceux qui partagent;
Qui vole un rêve d'enfant,
Sa peluche, est nommé sage.

Mais si je hais le soleil

« Si tu aimes le soleil »,
Chantent-ils, « tape des mains! »
Mais si je hais le soleil,
Que faire de mes deux mains?

Je ne taperai des mains
Que pour l'avoir dans mes paumes,
Que pour l'écraser sans fin,
Jusqu'au tout dernier atome!

« Tape des pieds! » Donc je tape
Dans le chariot d'Hélios
Pour que ses chevaux dérapent
Et, avec eux, le cosmos.

« Claque des doigts! » Donc je claque
La porte au nez d'Amon-Rê.
Son faucon insomniaque,
Le voilà éviscéré!

« Fais la poule! », « Fais le train! »
Je ferai le mort, au lieu!
Mes sanglots servent de pain;
Mes cris, de manne des Cieux.

Je crie. Quoi? Hourra, bonjour?
Plutôt garder le silence.
Je crie maudissant le jour,
L'étoile de ma naissance!

Ce jour-là, qu'il soit ténèbres!
Du vieux Job je prends la voix.
Qu'entre en lui l'ombre funèbre
Et non lui parmi les mois!

Que sur lui ne resplendisse
Nulle clarté, jour aveugle!
Que sans éclat il périsse
Dans la nuit à grande gueule!

Qu'il repose en paix! Assise,
Je glisse vers le tombeau.
« Saute sur place! » ils me disent,
Ceux pour qui le monde est beau.

Le printemps qui se réveille,

Que neiges sur lui se couchent!
Il m'a volé le sommeil.
Du matin, froide est la douche.

Que soient brûlés vifs et meurent,
Du ciel, les dorés rayons!
De cendre sont ses couleurs,
Midas changeant tout en plomb.

« Fais tout ça! » Je ferais tout
Pour n'être rien sur la Terre…
Mais les heures font la roue,
M'encerclant de leur lumière.

Sol Invictus, sole inn victims

Sous le ciel enguirlandé dansent
Hommes et femmes sans soucis.
Vifs comme l'éclair, ils s'élancent;
Seulement le sol est assis.

La musique s'élève pour
Accompagner les cœurs heureux.
Fredonnent les regards d'amour.
Leurs yeux : boules de neige et feu.

La piste s'enflammant ce soir,
Un volcan entre en éruption.
Coulées de lave, dans le noir,
Crachent des fruits de la passion.

Sur les visages se dessine
Un enfer aux anges nouveaux.
En un instant, tout s'illumine.
Les halos chantent... Que c'est beau!

Tous abandonnés au refrain,
Où ont-ils mis les mies de pain?
Traînent sans fin traîneaux sans freins
Vers l'étoile au haut du sapin.

Tôt ou tard, ce pourquoi l'on bûche,
La Vie veut qu'avec nous s'éteigne.
Embrassez-moi si je trébuche
Sous le gui, un soleil qui saigne.

La danse du temps changeant

I. La danse de la pluie

Viens, viens, douce pluie,
Te poser sans bruit.
Embrasse nos mains
Qui ouvrent le poing.

Viens, prends ton envol,
Quitte à être au sol.
La gravité crie,
Heurtant notre esprit.

Viens, viens et essore
Tes gouttes encore.
Laisse tes sanglots
D'or couler à flots.

Viens tomber de haut,
Déposer ton eau.
Arrose de perles
Rossignols et merles.

Viens! Fleurs pousseront.
Parfums monteront
Vers les blancs nuages
Aux divers visages.

Viens! Viens, belle fée!
La terre assoiffée
T'attend, ô poussière
Voguant dans les airs.

Viens laver notre âme,
Éteindre nos flammes.
Sans ta boisson fraîche,
Tous seuls on s'assèche.

II. La danse du soleil

Viens, viens, ô soleil,
Champion des abeilles.
Glorieux et fier,
Verse ta lumière.

Viens, viens, empereur.
Viens choyer les fleurs

Comme des princesses
Étant en liesse.

Viens nous éclairer,
Halo adoré.
Viens toucher nos cœurs,
Orange chaleur.

Viens, par mille flammes,
Nous percer sans lame.
Rayons de passage
Coupent les bocages.

Viens nous inonder,
D'un ciel en ondées.
Au soir, iront boire
Ouïe et regards.

Viens, viens, on t'appelle
Pour que sous tes ailes
Nos coups d'œil s'abritent;
Viens, viens au plus vite!

Viens, réveille-toi
Car le monde a foi
D'être ravivé
Par ton arrivée.

III. La danse de l'arc-en-ciel

Viens, viens, arc-en-ciel,
Paix de l'Éternel.
Sois signe pour dire
Que l'eau se retire.

Viens, sur cette terre,
Comme la lumière
Dispersant couleurs.
Répands le bonheur!

Viens, que la nature
Soit un prisme pur,
Un jardin de fleurs
Pour tes sept couleurs.

Viens, brille au podium,
Spectre sans fantôme.
Nous te montons, pont

Des illusions.

Viens! Deviens colline,
De l'azur racines.
À l'horizon, fuis,
Sois l'encens des puits.

Viens, malgré les vœux
Qui font voir les yeux.
Toujours différent
T'observent les gens.

Viens, sois un pot d'or
Gardant des trésors.
Ce qu'elles convoitent
Échappe aux mains moites.

À trois fillettes

En ce soir d'été, le ciel
Donne à la terre des ailes.
Les arbres, tels des géants,
Surplombent le restaurant.

Et moi, avec les petits,
Je laisse grandir la vie.
Mes chants célèbrent la joie
Dans la splendeur de l'émoi.

Chaque souffle est mouvement
De sonate et sentiments.
Je viens à pas vifs, tandis
Que danse le samedi.

Ô liberté! Allégresse!
Le cœur de plume est en liesse.
Sur la piste, je m'envole
Sans peur de tomber au sol.

Pourtant, perdant mes repères,
Mon fardeau j'échappe à terre.
Quoi donc? Les regrets et honte
Que mon abandon surmonte.

Venez, venez, les enfants!
Venez tous! Je vous attends.
Vos sourires sont soleils
Ranimant l'état d'éveil.

Que vos regards doux scintillent
Sur le monde, ô jeunes filles!
Couronnez-le, ce moment,
De vos plaisirs innocents.

À l'enfant du monde moderne

Que fais-tu, enfant du monde moderne,
À épancher ta lumière aux coins ternes?
Pourquoi égarer les chants du silence
Dans des bruits de foule ignorant la danse?

Que fais-tu parmi les grandes personnes,
À écouter sans que ta voix résonne?
Quand qui tu dois être on va te le dire,
Sauras-tu qui tu voudrais devenir?

Quels sont les mots magiques? S'il vous plaît.
Est-ce en mai que tu fais ce qui te plaît?
Sous le poids des responsabilités,
Comme un brin d'herbe plie ta volonté.

De la révolte en fleurs, tu sens l'arôme,
Mais à ce qu'on forme tu te conformes.
La récolte ayant lieu avant l'automne,
Tu finis l'assiette quand on l'ordonne.

De ceux qui se divisent avec l'âge,
Tu apprends que les bonbons se partagent.
Que fais-tu des jouets, sans déranger?
Ta vie, telle une chambre, est bien rangée.

Ton identité, en compartiments,
Se construit puis se brise en sédiments.
Te montre un fossile du bon vieux temps
Le jeu des adultes : faire semblant.

Jeu de rôle, jeu de société
Où l'on est pions des autorités.
Blancs contre noirs et hommes contre femmes,
Seuls les rois et fous sont près d'une dame.

Les autres espèrent la promotion,
Dans leur case, atomisés comme un ion.
Ils ont peur de l'échec mais pas des maths,
Croyant aux calculs des gens à cravate.

Ils sont âpres au gain, mais sans avoir
Gain de cause. Qui écrit leur histoire?
De leurs règles, les vainqueurs font des lois
Pour garder leurs biens et au mal le droit.

Mais sans participer, sans foi ni loi,

Ta loi est le cœur et ta foi, en toi.
Enfant, hélas, les lois de la physique
Gouverneront ton univers magique.

Ceux qui disent que tu es le futur
Déjà l'ont pris, maîtres de la nature.
Et toi, comme eux, tu le voleras aux
Suivants, des soleils se couchant trop tôt.

L'avenir, horizon du bain de sang,
Noiera le ciel de tes espoirs d'enfant.
Du globe, cadavre crépusculaire,
Quand donc enlèveras-tu la poussière?

Des jouets, faut-il que tu en remettes
À leur place? Tu n'as qu'une tablette.
De dormir et te réveiller, autant,
T'empêche le temps de solaire écran.

Ne voyant les choses que par un filtre,
Dans tes yeux la lumière bleue s'infiltre.
Myope, ta vue n'est plus qu'à court terme;
Le beau dans l'image, étroite, elle enferme.

Sans te sentir présent, dans l'immédiat,
Tu existes par le biais des médias.
Privé d'une vie et de vie privée,
Insecte, le web peux-tu l'esquiver?

La nature sauvage de ton cœur,
Tu la meurtris face à l'ordinateur.
Et, comme tu tapes sur le clavier,
On te tape sur les doigts d'écolier.

Levant la main, jamais tu ne t'élèves,
Ô élève, avec les ailes du rêve.
On te les coupe comme la parole
Dite d'argent mais d'or – où est Médor?

Il dort chez toi, tandis que te fatiguent
Les études d'Histoire sans intrigue.
Que t'importent les empereurs romains?
Héros grecs te font perdre ton latin.

Qu'importe la forme de la planète,
Pourvu que ça tourne rond dans ta tête?
Autour du Soleil, sa révolution,
Tant qu'Atlas, soumis, reste en position?

Qu'importe « un et un font deux » lorsque toi
Et l'égalité faites deux sans trois?
Quand tu oublies, en faisant des devoirs,
Ta volonté, seul savoir, seul pouvoir?

Toi qui es né pour courir dans les champs
Du possible, qu'attends-tu sur un banc?
Au fond, l'école buissonnière était
L'épine et rose des réalités.

Enfant du monde moderne, dis-moi
Ce qu'à travers des vitres floues tu vois.
Les rayons et chants d'oiseau ne pénètrent,
Vérité sans faits, que par la fenêtre.

Dis-moi à quoi bon cultiver l'esprit
Quand, des connaissances, le fruit pourrit.
La Terre, plus pleine que ton cartable,
Sans te bourrer le crâne met la table.

Vois-tu, il saigne, mon cœur de poète,
Quand les cris des fleurs pulsent dans ta tête :
« L'empereur est nu! » Mais les multitudes
Couvriront ses crimes par habit-ude.

La chaise et moi

Assis le dos droit sur sa chaise, chaque élève
Attend que la cloche sonne pour qu'il se lève.
Monte. Descend. Monte. Descend. La fin d'un cours
Annonce le début d'un autre bien moins court.

La vie est une école où, ne pouvant bouger,
La marée humaine déplace tout objet.
Et moi, ne sachant pas mettre l'esprit en pause,
Je m'agite en fuyant ou cherchant quelque chose.

Tels l'infini et le néant, la chaise et moi
Entourons l'espace; d'angoisses, je suis roi.
Au royaume de mes idées, elle est le trône,
Et la logique circulaire en est couronne.

« Lourde est la tête », on dit. Qui porte la couronne?
Le coussin rembourré? Personne? Une personne?
Le poids de mon monde, brisera-t-il la chaise,
L'accoudoir grâce auquel bras droits sont à leur aise?

Le dossier me soutient, mon sac étant par terre,
Mais sur mes épaules pèse la Terre entière.
Pattes ne font pas un animal quadrupède
De la chaise; et moi, suis-je Homme en étant bipède?

Quelle est ma place dans la chaîne alimentaire,
Moi que fourmis dans les jambes mettent aux fers?
Si la vie, je dois la croquer à pleines dents,
Pourquoi je mange, au lieu du gâteau, du pain blanc?

Si la vie est un bal, pourquoi je reste à table?
Seul mon estomac vide, en moi, est inlassable.
Les basses vibrent mais je suis trop fatiguée
Pour me tenir debout et danser le cœur gai.

Si la vie est une salle de cinéma,
Est-ce un film en couleurs, 3D, panorama?
Muet comme Chaplin? Avec trame sonore?
Suis-je en tête d'affiche ou l'arbre du décor?

Passez-moi le popcorn! Je n'en suis pas actrice,
Mais, avec mes noires lunettes, spectatrice.
Le net des souvenirs surfant pour pirater,
Ma maison, jamais je n'aurais dû la quitter.

Comme une chaise de dentiste, je les baisse,

Sofa, volume et yeux, mais s'élève le stress.
C'est là que, comme sur des fauteuils à bascule
Et chaises de plage, il faut prendre du recul.

Je constate, assise dans ma chaise roulante,
Que la vie, de la mort, est la salle d'attente.
Le docteur tardant à venir, je me distrais
Grâce aux revues de mode, avant mon tour d'entrer.

Chaise! Toi seule sais combien j'ai le vertige
Lorsque ma cabine de ski, là-haut, se fige.
Sur la chaise électrique étant née, non coupable,
Ma vie ne tient plus qu'à un fil – ou sur un câble!

Récréation, recréation

La Terre est une cour d'école
Entourée par un haut grillage.
Parfois s'échappent des paroles
Vers des personnes de passage.
Hélas, nul enfant ne peut fuir
Là où vont les éclats de rire!

Je voudrais franchir la clôture,
Mais je n'ose pas la sauter.
Seule, je gratte la peinture
Pour la voir de l'autre côté.
La rejoindre n'est pas permis;
Vaut-il mieux chercher des amis?

Ici, les rumeurs sont nouvelles
Et crues selon ceux qui les disent.
Les grands font de l'ombre aux rebelles
Et au silence les réduisent.
Est tue la voix qui en lumière
Met, des masques d'or, le derrière.

Ceux qui montrent leur vrai visage
Sont recouverts d'égratignures.
Devient leur marque d'esclavage
Ce qui n'était qu'une blessure.
Pauses s'enchaînent, les enchaînent.
Qu'est-ce que la vie? Crime et peine.

Au centre, garçons jouent au foot.
Au coin sont assis les autistes.
Tournent les cordes des louloutes
Loin des intellos et artistes.
Cellules sans clé sont les cliques
Des classes socio-politiques.

Qu'est notre monde? Cour d'école
D'intimidateurs et victimes.
Tôt est assigné notre rôle
Par confiance illégitime.
Jeunes, les plus forts font la loi.
Plus tard, au pouvoir ils ont droit.

N'y a-t-il pas d'autre justice
Que celle rendue par nos mains?
Tels les surveillants, la police
Observe et passe son chemin.

Chaque bully a des parents
Qui sont proches des enseignants.

Aurons-nous toujours deux justices :
Celle des pauvres et des riches?
Qui se prête au jeu est complice
Aux règles fixées par qui triche.
Quand l'un profite, l'autre perd.
Nous agissons en adversaires.

Qu'est notre monde? Cour d'école.
C'est l'heure de la collation.
Des faibles, dents tombent au sol.
Loups alphas en font collection.
L'un est prédateur. L'autre, proie.
Dans cette jungle, fous sont rois.

Une fille dit : « Je tuerai
Ta mère si tu te repointes!
De la pizza, je t'en ferai.
Sa mort est la première pointe. »
J'attends que la cloche me sauve,
Ayant été jetée aux fauves.

À table est servi le dîner
À la place de la justice,
Et la vengeance est amenée
Froide et crue en fin de service.
Sans être invitée, je suis l'hôte
Et aussi le plat qu'on mijote.

La Terre est une cour d'école.
Chez moi, je voudrais tant rentrer!
La Terre est une cour d'école,
Mais comment les gens se récréent?
Pour moi, l'amour n'a pas de prix,
Pourtant à mes dépens ils rient.

Je reste dans ma cour arrière,
De haies florales entourée.
Pour ceux qui pleurent, ont souffert,
Le jardin du cœur je recrée.
Viens, toi qui cultives ton art,
Échanger roses et regards!

Le parc Existence

L'existence est un parc pour enfants et adultes,
Une aire de jeux qui me distrait et fatigue.
Mes larmes, je voudrais noyer dans le tumulte,
Hélas mes paupières, se fermant, les endiguent.

Assoiffée de bonheur, je cherche l'abreuvoir,
Mais la source a tari dû à l'indifférence.
Pour la crème glacée, attendant jusqu'au soir,
Je reste assise sur le banc de l'espérance.

Serai-je sauvée par les clochettes du stand?
Ou l'appétit du vrai, en sera-t-il coupé?
Quel est le chemin du retour, pour qu'on se rende
À la maison du Ciel au moment du souper?

J'ignore quel trottoir emprunter pour rentrer,
Moi qui même le nom du parc ne saurais dire.
Suis-au Parc de Dunkerque, où ont failli rentrer
En moi deux autos comme, après, les souvenirs?

Au Parc Pratt dont ruisseaux, en passant par les ponts,
Je remontais comme on remonte dans le temps?
Les canards y plongeaient, en quête de poissons,
La tête d'oiseau d'où ne s'élève aucun chant.

Au Parc Beaubien où, des saules pleureurs, tombaient
Sur le lac des larmes qui des hauteurs s'évadent?
Je grimpais, pour gratter le soleil qui plombait,
Au sommet des arbres, collines et cascades.

Au Parc Joyce où, entre le terrain de tennis
Et de jeu, je suivais les pavés d'une allée?
Où l'inspiration était à mon service,
Mais entre mes doigts les idées se faufilaient?

Ou au Parc appelé Marie-Gérin-Lajoie,
D'où revenait mon père étudiant à l'UdeM?
J'y parcourais pages de bio, comme les bois
Où écureuils trottaient tel l'enfant de bohême.

…….

L'existence, n'ayant que le nom qu'on lui donne,
A-t-elle un sens? Celui dont moi, je suis les pas.
Sans abandonner la partie, je m'abandonne
Au jeu de la vie qui ne prend fin qu'au trépas.

Dans le parc, sans frères, les règles ignorant,
Je crie à l'aide pour qu'on me prête main-forte.
Cruel sans malice, me répond un enfant,
Riant : « Participer, voilà ce qui importe! »

Alors, l'univers me paraît un bac de sable,
Dont je ne suis qu'un grain emporté par le vent.
Grand est le château que je construis, mais friable;
Ma couronne, avec lui, la brisera le temps.

J'observe, au bas de la pyramide de cordes
Du pouvoir, ceux qui murs d'escalade gravissent.
Chutant des monkey bars et pistes de skateboard,
Comme sur toboggans, vers l'avenir je glisse.

Me relève une amie quand dans la pataugeoire
Je trébuche sur des obstacles sans parcours.
Plutôt que de pousser sièges de balançoire,
Sur celle à bascule on se soutient tour à tour.

Elle m'invite à sa table de pique-nique,
Moi qui n'ai apporté ni sandwichs ni couverts.
Hélas, voyant qu'on me chasse tel un moustique,
Je joue à cache-cache avec toute la Terre.

Quand viendra Mère Mort, il faudra que je quitte
Le parc sans savoir si j'y remettrai les pieds.
Repas prêt et chaises tirées, je comprends vite
Qu'au festin des dieux je suis le poulet grillé.

XI. Nostalgie du paradis perdu

« Le souvenir d'une certaine image
n'est que le regret d'un certain instant. »
– Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*

« Toutes nos œuvres ne seraient-elles
que mortelle nostalgie du paradis perdu,
nostalgie de ce temps où nous ne faisions
qu'un avec le monde, la nature, Dieu? »
– Vladimir Sorokine, *Roman*

« Ancient dreams in a modern land
I'm trying to get back as fast I can
Back to a time before I had form
Back to a time before I was born »
– MARINA, *Ancient Dreams in a Modern Land*

Nouveau livre des morts

Je t'ai mis, passé au masque doré,
À l'intérieur d'un grand sarcophage.
Toi qui dans la mort te vois honoré,
Perdureras-tu à travers les âges?

Je siège entre des schistes renversés,
M'asséchant comme le sol en argile.
S'échappent, de mes globes crevassés,
Pleurs abondants comme les crues du Nil.

Pour toi, pharaon de mes joies défuntes,
J'ai fait de mes vers une pyramide.
Des mots d'hier, les longs couloirs j'emprunte,
Versant des larmes sur leurs blocs solides.

Ton sceptre royal n'a plus de pouvoir
Sur moi, mais ton image règne encore.
Tels des hiéroglyphes à l'encre noire,
Mes sanglots ont pour papyrus ton corps.

Main sur ta poitrine tel Anubis,
J'y laisse mes pensées comme amulettes.
Que l'œil d'Horus te garde d'Apophis,
De l'oubli défaisant les bandelettes!

Ma tête contre la tienne, je chante,
Notes inscrivant ton nom dans le marbre.

Que des meilleurs plats l'au-delà t'enchante
Et les dieux anciens, de leur trône et arbre!

Vas-y, sors au jour! Ô mémoire! Ô âme
Des beaux souvenirs que l'encens appelle!
Par la fausse-porte, avec quatre flammes,
Comme le soleil tu montes au ciel.

Mes pages seront ta barque azurée;
Chaque symbole, un passeur entre époques.
Dans les champs là-haut, tu pourras entrer
Si sur la terre ferme tu l’invoques.

Tu sauras alors que même les livres
Ont leur temps de vie. Seras-tu poussière?
Ou, le cœur léger, vas-tu plutôt suivre
Les plumes connues vers leur étagère?

Surplombé par un animal velu,
Aux mille secrets, tu cries: « L'avenir! »
L'énigme du sphinx, peu l'ont résolue.
Celle du tombeau, nul n'ose la dire.

Temps et ratures, temps oral

Sais-tu, Vie, d'où l'âme est issue,
Toi qui gardes tout en mémoire?
Pourquoi sont coupés mes tissus
En un fil perdu par mes Moires?
De ces trois beautés métissées,
Aucune n'entend: « Mais tissez! »

À deux mains sont tenues aiguilles,
Mais seul demain les fait tourner.
Dès l'aube, le pendule oscille
Sans que je puisse le freiner.

Sais-tu, Temps, où il me conduit,
L'étroit cours qu'avec toi je suis?
Se cachent heures qui me fuient
Dans les trois couches de la nuit.

Temps, ô Temps, autant de rivières
Tu as que de flots, Temps avide!
Mon regard vague, dans ta mer,
Comme une clepsydre se vide.
Ne connaître plus que l'abîme :
Tel est l'aveuglement ultime.

Temps, ô Temps, au temple des morts,
Tu tournes en rond, Temps abside!
Comme sabliers, barque au port,
L'on me retourne où tu résides.
Ignorer la Source et prier :
Tel est l'égarement premier.

Pourquoi, Vie, m'écouler quand coule
L'encre aux traces indélébiles?
Instants s'enroulent, se déroulent;
Les toiles filantes défilent.

Ceux que Temps libère, il enchaîne.
Ceux qu'il guérit, il blesse encore.
Ah, Temps! Attends que je revienne!
Dans l'envol, espoirs s'évaporent.
Temps, ô Temps! Titan chronophage,
Sais-tu où font tes crocs naufrage?

Le jour de la marmotte

J'ai vu, ce matin, une bête brune,
Marmotte de ma mémoire.
Avec l'incolore croissant de lune
Se mêlaient ses dents d'ivoire.
Prenait-elle une chance ou mon destin,
En grignotant les trèfles du jardin?

De ses griffes aussi longues et dures
Qu'une nuit sans sommeiller,
Maître sans études d'architecture,
Elle creusait son terrier.
Du sous-sol, a-t-elle cassé fenêtres
Pour que rayons, vents ou voleurs pénètrent?

Comme des marées, son ombre la suit,
Accompagnée par l'hiver.
Remontant à la surface aujourd'hui,
Que verra-t-elle derrière?
Regardant son côté obscur en face,
Son temps de jeunesse est mis sur la glace.

Frappe-moi, blizzard! Berce-moi, printemps
Dont reviennent les couleurs.
Le soleil? Un déjà-vu. C'est le temps
Du renouveau et des fleurs.
Le matin, l'astre au même point du ciel,
Serait-il une boucle temporelle?

Les jours se succèdent, sans héritage
Autre que mes connaissances.
Ils se répètent comme, d'âge en âge,
La monotone existence.
Sans mon accord, au son toujours pareil,
La musique de mon cœur me réveille.

Ça me tue tant de revivre ce jour
Que je ne sais si je suis.
Changerai-je avec les temps, par amour?
Le temps est beau comme lui.
Mais j'arrive au mauvais temps. Suis-je dieu?
Météorologue sans croire aux cieux?

Marmotte, qu'es-tu? Démon conjuré
Ou une divinité?
Moments magiques, je vous revivrais!
Ma joie veut l'éternité.

Marmotte, je crie « Encore! » aux instants.
Retourne-toi! Retournons dans le temps.

L'âge de l'innocence

L'enfance, comme un clin d'œil, fut brève.
J'ouvre les yeux. N'était-ce qu'un rêve?

Mon cœur, dans le vague tu regardes;
Bonne ou mauvaise, riche est ta mine.
Quel trésor gardes-tu quand tu gardes
Cheveux courts et mains sur la poitrine?
Le temps, l'as-tu perdu par mégarde
Dans les brises et nuées blafardes?

Tels ta robe et pieds nus, ne sont blanches
Que feuilles de papier et non d'arbre.
Assise sur l'herbe, tu te penches,
Ma fille, vers un bouleau de marbre.
Et, déchirant son écorce étanche,
En p(hl)oèmes poreux tu t'épanches.

Te souviens-tu de puiser la sève
D'un conte de fées et non d'épargne?
Il était une fois un grand rêve
Assombri par nul ogre de hargne.
Princesses, maniant balance et glaive,
Luttaient contre leurs dragons sans trêve.

Ce rêve, le peuplaient Robinson
Et Robin des Bois, tous deux rebelles.
Blanche-Neige, Ariel et Cendrillon
Étaient vives d'esprit comme Belle.
Tels les cheveux de Raiponce, long
Semblait le bras des émotions.

Tu ouvrais un âge à chaque ouvrage,
Te nourrissant de bonnes lectures.
De Geronimo sentant les pages,
Tu avais pris goût à l'aventure.
Alice sans repas ni bagages,
Tu ne te préparais qu'au voyage.

Comme les chocolats de Willy,
Un par un, livres tu dévorais.
Huck, Harry Potter, Max et Lili,
De ton appétit immodéré,
Étaient victimes. Ton seul délit :
De l'heure de manger, trop d'oublis.

Tu fermais romans mais de la page

De l’innocence, aucune sortie.
Tu avais cœur, cerveau et courage
Pour les compagnons de Dorothy.
Mais avais-tu ton propre visage,
Ta politique étant le partage?

De ta l’être tu marquais la chair,
En portant le masque de Zorro.
Tu faisais l’école buissonnière,
Mais avais Léonie pour héros.
Volcans, cristaux et coléoptères,
Avec tes trois amis, t’étaient frères.

Mon cœur! Qui étaient-ils, ces copains?
Le premier, tel un vent sans sifflet.
Coupant la voix avec ses patins,
En les enfilant, le temps filait.
Coupant la voie, tout pressé, Quentin
Ne tenait qu’à un fil de pantin.

La deuxième, de Mowgli la sœur,
Vivait comme princesse et crapaud.
Un loup pour l’homme, née par erreur,
D’une femme elle n’avait que peau.
Elle chassait d’un feu sans chaleur,
Fleur rouge, un tigre semant la peur.

La troisième, l’australopithèque
Du nom de Lucy, paraissait triste.
Du régime, elle lisait l’échec,
Paléo comme capitaliste.
Mais comme un musulman à la Mecque,
Elle adorait les bibliothèques.

Ding! Ont-ils brûlé, les bois du daim?
Dong! D’un livre en cendres tu fais don.
Voleuse de feu, comme Aladdin,
De la farce tu es le dindon.
Imaginaires, sans forme ou teint,
Tes vieux copains ont changé de train.

Ding! Dong! Pendant combien de saisons
Les voyais-tu attendre à la porte?
Du système exclue comme Pluton,
Ton soleil, l’éclipsent feuilles mortes.
L’éventre et déplume, ton ourson,
L’ombre de caverne sans Platon.

Le chemin du retour, où est-il
Quand l'âme est un dédale aux dos-d'âne?
De ton récit tu détiens le fil,
Mais, dis-moi, qui est ton Ariane?
Du temps, souvenirs défont le fil,
Hélas ton téléphone est sans fil.

Ding! Dong! Vers quelle maison rentrer,
Enfant, toi qui de l'homme es le père?
Née de toi, le sein je donnerai;
Dois-je être femme car tu fus mère?
Dans les bras de Morphée, je tiendrai
Mon cœur, au prix de trop le serrer.

Ta chaleur fuyant, tu te reposes
Sur l'année qui commence en hiver.
En larmes il faut qu'elle se close
Comme au début, ta vie à l'envers.
Mon cœur, pourquoi grandir quand joues roses
Noircissent comme un membre en nécrose?

Sur des neiges grises et moroses,
Terreurs de nuit chassent le soleil.
Mais rappelle-toi : le matin cause
Le lever du jour – et tu sommeilles!
Mon cœur, pourquoi tarder? D'ankylose,
Tes beaux rêves sont guettés sans pause.

À Danielle

I.

Lèvres tachées de sang, de bisous
La nostalgie mitraille mon cœur.
Telle la brise dardant mes joues,
Elle me tue en toute douceur.

Caressant mon âme, elle y dépose
Ta belle image comme un pétale.
Ton visage avait un teint de rose;
Tes yeux étaient un jardin d'étoiles.

Là-haut, tu espérais t'envoler,
Par des ailes amples comme un rêve.
Sur une balançoire, installée,
Tu priais pour que le vent la lève.

Ton frère et moi courions au galop,
Ayant pour obstacles les modules.
« Marco! » s'égosillait-il. « Polo! »
Criais-je d'une voix ridicule.

Certes, un gâteau à six chandelles
T'appelait à revenir chez toi.
Mais nous avions ce parc sous le ciel
Comme château où régnait la joie.

Là, libres et heureux, des oiseaux
Couronnaient d'hymnes bourgeons de branches.
Chantaient-ils l'amour? Le renouveau?
Seuls les merles sans fléchir se penchent.

« Que disent-ils? » ai-je demandé.
« Qu'ils adorent de charmantes dames?
Par leurs voix, essaient-ils d'excéder
La chaleur ou brévité des flammes? »

« Je crois plutôt », as-tu répondu,
« Qu'ils saluent la gloire du printemps. »
Puis, avec la neige ils ont fondu
En larmes, leurs petits s'en allant.

Bientôt, par le Chinook, ta jeunesse
Sera portée mais pas disparue.
Le nid familial, avec tristesse
Quittant, tu vivras sur d'autres rues.

Mais tu vivras! En respirant quoi?
La prise lâchée comme un soupir.
L'éclipse t'apprêtera sa proie :
Les rayons dorés du souvenir.

Ris bien, Danielle, avant que s'éteignent
Tes bougies tel le soleil couchant.
Tant d'arbres offrent, sans qu'ils se plaignent,
De l'ombre aux jeux et rêves d'enfant.

II.

Loin derrière est l'âge de raison
Et avec raison: tu as huit ans.
Mais ce n'est qu'un début de saison.
Sens-les tous, les parfums de printemps!

Emplis-toi de sa vie, ses idylles,
Avant qu'avec l'automne tu saignes!
Revêts ses rayons avant que file
Le temps. Nue, la Vérité se baigne.

Car le vécu, de sa grande faux,
Des illusions chaque âme arrache.
Dans la gomme balloune, est-il faux
De dire qu'un Gom Jabbar se cache?

Un jour, des uniformes rayés,
Tu verras les nuances de gris.
Je plaide coupable. Un prisonnier,
Par des lions, pour zèbre est-il pris?

Je plais. Deux coupables ont pour grotte
Mes farces tel mon âge : dix-neuf.
Là, Platon et Ali Baba rotent.
L'un a volé l'œuf; l'autre, le bœuf.

Quoi, je mens? Max est monté au ciel
En avion, aller sans retour.
Aux champs Élysées est son hôtel.
Où ça? Dans la ville de l'amour.

Voilà, je raconte des histoires
De chewing-gums, félins et méchants.
L'on est enfant tant qu'on peut y croire,
Que seul le lait est « meilleur avant ».

Dis-moi, quel est le but de la vie?
Tu dis : « Grandir jusqu'au bout, survivre. »
Va de l'avant! Au gré des envies…
« N'est-ce pas pour ça qu'on naît, pour vivre? »

Dor de casă

Larmes s’égouttent de mes yeux
Comme la pluie le long d’un toit.
Me tape sur les nerfs ce vœu,
Comme sur le clavier mes doigts,
De m’écrier en langue franque :
« Douce Roumanie, tu me manques! »

Aujourd'hui, nuées s'amoncellent,
Comme l'écume, sur ma tête.
Avion, prête-moi tes ailes!
Bravons l'Atlantique en tempête!
De la vie, dur est l'abordage,
Sans les souvenirs pour cordage.

Mais sans tarder, je mets le cap
Sur ma terre natale à l'Est.
Paris est petit, une étape
Sur mon chemin vers Bucarest.

Montréal m'a donné le sein
Comme la louve des Romains.
Mais c'est auprès du loup des Daces,
Avec les chèvres de grand-mère,
Que je suis vraiment à ma place;
Ô Roumanie, ma patrie-mère!

Qui me bloquera? Un virus?
Armées d'Ukrainiens et de Russes?
Mais aucun castor ne construit
De barrage sur la mer Noire,
Juste sur les ruisseaux d'ici;
Ô Canada, ma mer à boire!

Ô Carpates! Ô châteaux! Cieux
Sans pluie sur vos cimes titubent.
L'azur trésaille face au bleu
De Voroneț et du Danube.
Ce paradis, hélas, n'est plus
Qu'un coquillage d'échos nus.

Car l'Homme flottant dans le monde
Sans amarres, au fond s'immerge.
Son passé, barque qui le sonde,
Fraie sa voie en quête de berge.

Sa vie comme la rosée fuit,
Perlant sur les plantes pérennes.
Un éclair! – et survient la nuit,
De la clarté volant les graines.

Ses jours, des roses qui flétrissent,
Échappent un parfum subtil.
Un feu follet! – et dans l’abysse
Pâlit la lueur volatile.

Et moi, affamée de flammèches,
J'ouvre mes ailes diaphanes.
Avec la pointe de sa flèche,
M'aviva un amour profane.
De fleur en fleur, de tige en tige,
Psyché-papillon, tu voltiges!

Ainsi, mes yeux brûlent de larmes;
Les levant, leur brasier me noie.
Je vole, tombée sous le charme
De l'ailleurs et de l'autrefois.
Mi-e dor de casă! Roumanie,
As-tu aussi mal du pays?

L'oisillon et l'avion

Dis-moi, cœur, quand as-tu éclos,
Toi dont naissent tous mes sanglots?
Qui donc a brisé ta coquille
D'un coup de tête? – et que voilà! –
À peine sorti, tu vacilles,
Les yeux ouverts sur l'au-delà.

Un poussin? Non! Le petit d'une
Colombe aux plumes clair de lune!
Mon cœur, mon cœur, tu cries famine,
Malgré que tes bronches te lâchent.
Tu gardes ton nid d'origine,
Même si les branches s'arrachent.

« Ne bouge pas », parle ton père.
« Bientôt, je reviendrai du ciel.
Je pars à la chasse de vers
Au goût sucré de lait et miel. »

Mais voilà qu'un rugissement
Mord les nuées, cherchant leur chair.
Dévore l'air un grondement;
Mon âme, hélas, a faim d'éclairs.

Aurai-je ma part de nuages
Que coupent lames sans écume?
De fer est l'ange de passage,
Aux ailes d'acier mais sans plumes.

De tonnerre est-il édenté,
L'azur qu'avale un nouveau roi?
L'avion vibre sans chanter,
Voit sans yeux et atteint sans doigts.

« Viens! » s'écrie-t-il. « Viens-t-en vers moi:
Je ne te ferai pas de mal.
La gravité n'est une loi
Que pour le commun animal.
Quand sur mon dos tu t'assiéras,
Au rang de dieu tu monteras. »

« Viens! » je réponds. « Viens-t-en vers moi:
Je ne désire que ton bien.
Tu seras mon arbre de choix
Dans un paradis sans gardien.
Fruits du pouvoir sont ramassés

Par ceux qui osent s'abaisser. »

Mais dès que me prend l'avion,
Le soleil devient mon bourreau.
Fouettent mes yeux ses rayons,
D'un trait droit comme des barreaux.
Et je tire, comme des chaînes,
Sur les masques à oxygène.

Envie-t-il mon nouveau geôlier?
En clé le crime se camoufle.
Mon cœur, te voilà prisonnier,
La tête coupée comme un souffle.

Serai-je un jour apprivoisée?
Plutôt tomber avec le soir.
Mon cœur, te voilà écrasé
Dans la nostalgie sans mémoire.

Malheur à moi! Seule, je chute
Dans le sable des mouvements.
Mon cœur, mon cœur, dans ta culbute,
Le temps se brise en sédiments.
Cette heure bleue, vague en roulade,
Est ivre de dégringolade.

Et honte à moi! Je fus charmée
Par la symphonie des moteurs.
J'ai mon drapeau blanc, désarmée
Par une beauté sans couleurs.
Mais sans trêve est mon existence
Dans la zone de turbulences.

Me voilà donc au sol, captive
Des vers dansant dans mes entrailles.
J'en suis la proie et eux, ils vivent.
Où est mon papa? Au travail.

Regrets amers, tels eux, me rongent,
Creusant jusqu'au bout du tunnel.
L'éternité, n'est-ce qu'un songe?
Bienvenue dans la vie réelle.

Dur est le réveil des épreuves:
La terre sous mes pieds me tue.
Je verse des larmes de veuve;
Il pleut des oiseaux abattus.

Lourd est l'arbre de l'Idéal:
La terre sous mes pieds me tue.
J'ensevelis, comme une étoile,
Mon cri dans la nuit qui s'est tue.

Dis-moi, cœur, quand vas-tu fleurir,
Toi dont s'échappent mes fous rires?
S'ouvrent des pétales de feu
Dans l'ombre des mélancolies.
L'étamine est baiser de Dieu.
Le pistil, l'accès de folie.

Dis-moi, cœur où un jardin germe,
La condition portée à terme.
Devrais-je voir mourir tes graines
Pour cueillir des fruits d'espérance?
Mes mains, vidées par la gangrène,
Sont pleines de sang – leur semence?

En moi, un nouveau monde éclot...
Mon cœur! Mon cœur! Le monde est clos.
En vain, l'on m'y soigne et confine,
Mes maux n'ayant pas de foyer.
Désirs fiévreux me contaminent,
Se propageant comme un brasier.

Hélas! Je vis sur cette Terre
Comme sous un globe de verre.
De mes rêves, feux de forêt,
Ne reste plus qu'une flammèche.
Sans eau, sans rien pour m'éclairer,
Dans l'obscurité je m'assèche.

Seule, en ce froid de février,
Tout en moi brûle sans briller.
À la racine je me fane,
Coupée sans merci du sensible.
Dans mes soupirs, l'essence émane,
Parfum de corps incorruptible.

Avec eux, mes plumes s'envolent,
Blanches comme la neige au sol.
S’en iront les mauvaises herbes
Vers les pelouses qui les charment.
Comme elles, je suis chauve, imberbe;
Comme un flocon, je fonds en larmes.

Comme un bateau sur un écueil,

En glissant, je frappe des feuilles.
Comme un serpent sa peau d'écailles,
Les arbres perdent leur fardeau.
Et moi dont le ciel est bercail,
Je crie: « Avant, j'étais là-haut! »

XII. Enfance, paradis regagné

« We are stardust
Billion-year-old carbon
We are golden
Caught in the devil's bargain
And we've got to get ourselves
Back to the garden »
– Joni Mitchell, *Woodstock*

« Shadows will guide us
Show us what's true
Thoughts of the garden calling »
– Hælos, *Earth Not Above*

« Veis aquí mi corazón,
yo le pongo en vuestra palma,
mi cuerpo, mi vida y alma »
– Thérèse d'Avila, *Vuestra soy, para Vos nací*

Gagner mon ciel

Pour gagner mon ciel, que dois-je perdre?
Quel est le prix à payer?
Moi qui me tiens fière comme un cèdre,
Faut-il me laisser plier?
De mes feuilles froissées de figuier,
Par le vent être déshabillée?

Faut-il que tombent les mûres pommes
Pour que volent à leur aise
Graines d'arbres qui sont taillés comme
Aux jardins à la française?
Pour voir mes contours, je brise Hier
Comme un sculpteur travaille la pierre.

Sortent formes comme un doux soupir
S'échappant de blocs sans air.
Dans chaque coup, mon marteau respire;
Son souffle fend et libère.
Tout part en fumée, pourtant je suis.
Dans un champ vide, l'encens conduit.

Faut-il, yeux tournés vers l'avenir,
Laisser derrière un regard?
Pour que l'âme s'élève, au nadir,
Des dieux verser le nectar?

Morts ont leurs morts à ensevelir.
Dans la vie, mon temps de vie expire.

Faut-il, pour me voir sous la surface,
Délaisser l'aveugle foi?
Dans l'égarement, trouver ma place,
Le néant traçant la voie?
Qui renonce à lui, porte sa croix,
Même nulle part a un chez-soi.

Pour gagner mon ciel, il ne suffit
Que de perdre dans ce monde
Hauteur, honneurs, biens pris pour acquis,
Bassesse et masques immondes,
De descendre et lâcher mes fardeaux,
De baisser les armes et rideaux.

Je gagne mon ciel quand je me perds
Sur Terre, changeant de peau.
« Fais ce que tu veux » : voilà l'enfer,
Sans un feu d'amour nouveau.
Dans la lumière, alors j'exécute
Des pas de cobra que guident flûtes.

La foi d'Abraham

I.

Je n'ai pas, Seigneur Dieu, la foi d'Abraham,
Aveugle aux images et illusions.
Où est sa sagesse folle, guidant l'âme?
L'assurance : infinie résignation.

S'il fallait que je quitte mon pays pour
Explorer ma psyché, où irais-je? Mieux.
Torche en main, dois-je frissonner nuit et jour
Pour enfin oser jouer avec le feu?

Croirais-je en Ta promesse, mon Créateur,
Même s'il était absurde d'espérer?
Aurais-Tu un abri à l'ombre du cœur
Si je Te voyais aux chênes de Mambré?

Ou Te laisserais-je seul à l'heure chaude,
Sans eau ni pitance, à l'entrée de ma tente?
Mes prières ne sont que mensonge et fraude
Sans l'amour pour preuve pas si évidente.

II.

Avant que Ton ange crie deux fois mon nom,
Pourrais-je en Ton Nom agir comme un démon?
Sur Ton autel, mettrais-je ce qui m'est cher?
Trahirais-je, Père, mon devoir de père?

Couperais-je mes liens avec les humains,
Poignardant l'enfant pour un grand lendemain?
L'avenir : un couteau commettant des crimes,
D'hier noyant le chagrin pour viser cimes.

Ou, incapable de réduire au silence
La voix de ma raison, de ma conscience,
Tomberais-je à genoux et T'implorerais-je
De pardonner ma justice sacrilège?

Bouche bée devant Abraham, je les perds,
Tous mes mots d'esprit. Mais je ne veux me taire.
M'abandonnerai-je dans Tes bras, mon Dieu?
Il est plus aisé d'abandonner les Cieux.

III.

Je n’ai pas, doux Jésus, la foi d’Abraham,
Mais pas non plus de Saint Thomas le déni.
Pierre coule, n’étant pas tout feu tout flamme;
Montagnes soulevées, le doute se nie.

Cet Homme, je Le connais: c’est Toi, Sauveur!
Bientôt le coq chantera et moi avec.
S’il faut Te confesser, je n’aurai pas peur,
Tant que l’eau jaillit de mon cœur, un roc sec.

Mes doigts n’ont pas touché Tes côtes et clous,
Pourtant je suis touchée, sentant Ton amour.
J’ai entendu, « Que la paix soit avec vous! »
Et avec elle veux rester pour toujours.

La Parole étant la suprême musique,
Bercée par Ta voix, pourquoi voir Ton visage?
Que ma vie, insufflée de nouveaux cantiques,
De la Résurrection soit témoignage!

IV.

Je n’ai pas, Tout-puissant, la foi d’Abraham,
Mais celle de Jonas qui fuit Ton regard.
Doute et rébellion creusant dans mon âme,
Un gouffre de solitude nous sépare.

Même les ténèbres ne sauraient couvrir
Les feux des projecteurs pointant ma traîtrise.
Au lieu de l’éveil, je préfère dormir
Au milieu des tempêtes qui le mât brisent.

Bientôt, une baleine m’engloutira,
Sombrant avec moi dans l’abîme perdu.
Mais dans les entrailles des peines dira
Ma force que du Seigneur vient le salut.

Je rejetterai, comme par les évents
D’un cétacé, ce qui voile Ta lumière.
Dans l’eau comme des requins m’environnant,
Au fond des mers j’emplirai mes poumons d’air.

Et Tu sortiras de la commune fosse
Ma vie qui meurt et me tue sans Ta présence.
Dans la nuit, Tu éclaireras idées fausses
Pour que le réel bouscule mes croyances.

Ma foi n’est pas aveugle car elle voit,

Hélas, la distance entre Toi et mon âme!
Je T’en prie, mon Créateur, pardonne-moi,
Fais-moi part et donne la foi d’Abraham.

Je n'ai jamais été athée

Je n'ai jamais été athée,
Mais croyante sans dogme, âme en quête de Dieu.
Je ne me sens pas endettée,
Mais j'ai, dans l'historique, un crédit religieux.
De ma valeur, ai-je douté?
Non, mais me suis donnée pour un trésor aux Cieux.

Seigneur! Je ne veux plus aller au Paradis.
Tous les fruits de l'Éden, ne sont-ils pas en moi?
Que Tes manoirs là-haut, les rase un incendie,
Si en dehors du cœur je Te pointe du doigt!

Qu'au Royaume je ne monte pas si l'Esprit
Ne descend pas sur moi tel Jonas aux enfers!
Que ma langue s'attache au palais si je prie
Comme si Ton règne n'était qu'aux Cieux, mon Père!

Voilà que, dans le noir, j'invoque une colombe
Dont feuilles d'olivier chasseront le déluge.
Sur mes papillons qui brûlent, il pleut des trombes,
Mais, fait comme une arche, le feu est mon refuge.
Le salut vient comme un aigle qui me surplombe;
Droites tel un rayon, ses plumes sur moi tombent.

Et au sein du brouillard, j'aperçois une terre
Aux peuples sans passé ayant été promise.
Frappant une roche, le temps coule à travers.
L'avenir incertain – mirage ou oasis?

Je n'ai jamais été athée,
Mais le Verbe prend chair quand je parle à moi-même.
Je n'ai jamais été athée,
Mais Dieu soit mon témoin, ma louange est blasphème!

Allez-y, prononcez contre moi l'anathème!
Je jette, avec mon sort, regards sur le futur.
J'ai trop de bon goût pour vos faces de carême,
Trop de musique en moi pour émettre un son pur.
Silence! La Parole est une voix sans nom;
Comme la foi, aveugle est pour moi la Raison.

En pensées incomprises

Aujourd'hui, je ferme les portes indécises
De ma bouche logeant rimes, rire et délire.
Bercée par le silence aux éternelles lyres,
Je contiens mes larmes en pensées incomprises.

Je dis adieu aux cris et à ce cœur en crise
Qui, battant, se battant, le sommeil voulait fuir.
Au repos, je me rêve en reine, sans empire…
Sauf l'état d'esprit qui empire sans devise.

Dans l'œil d'une aiguille, perd le fil et rigole
La Voix Lactée. Pourquoi? Demandez aux faux-folles!
Viser l'impossible : sagesse des enfants.

Sans retenir, j'apprends la vraie philosophie.
S'émerveiller de tout – savoir des innocents!
L'amour seul m'assouvit; la beauté me suffit.

Rage de vivre

Me voilà assise devant un miroir,
Seule, m'enivrant de la fraîcheur du soir.
Depuis longtemps est éteinte ma chandelle,
Mais les étoiles allument le noir ciel.

Couverte de paix, tenant l'épée de feu,
Je vois ma vie défiler devant mes yeux.
M'enveloppe une force en douceur et grâce,
Qui doutes et peur de l'inconnu efface.

Quoique soient écrites mes erreurs muettes,
Ce passé, qu'est-il? Plus qu'une silhouette.
Les craintes pour l'avenir rôdent autour
En vain, l'âme ayant hâte au lever du jour.

Et tout s'immobilise. Les jours, les mois,
Les années porteuses de tristesse et joie.
S'écoule un début de semaine sans fin,
Du temps débordant la coupe de confins.

Ah! Mon cœur brûle d'une rage de vivre,
De chanter, de danser, d'aimer, d'être libre!
L'urgence de respirer, sans mise en garde,
Me saisit; dans ses flammes, je me regarde.

Un lion de Némée rugit. Un papillon
Aux ailes dorées veut quitter son cocon.
L'aurore viendra : je le sais, je le crois,
Car le destin est le mien, d'abord en moi.

Mais pour l'instant, je me repose en silence,
Dans les bras éternels de la transcendance.
Contemplant mon reflet à travers les astres,
Je vois un univers d'ordre et de désastre.

Goût de vivre

Longtemps, j'ai eu faim de nectar et d'ambroisie,
D'un miel de sarrasin au sein d'un champ sans fleurs.
Tant d'années, dans l'espoir de vaincre l'agueusie,
De baies sauvages j'ai raffolé les couleurs.
Goût de vivre, qu'es-tu? Un kaléidoscope
Dont verres se brisent dans mon œil de cyclope?

Goût de vivre! Coupant les pommes du malheur,
J'ai, comme Blanche-Neige, empoisonné mon cœur.
Elles ont noirci quand Paris a fait le choix
De la guerre pour que l'aime Hélène de Troie.
Dans ton jardin, pourtant, j'ai cueilli chaque jour
Comme si les arbres restaient verts pour toujours.
La douce vie, je l'ai croquée à pleines dents,
Respirant ses parfums, savourant chaque instant.
Les heures s'allongeant, j'ai tendu mon bras vers
Ton fruit agréable à la vue, cherchant sa chair.
Tes lèvres ont posé sur l'amère existence
Une note sucrée; j'ai connu l'abondance.
Défense d'entrer? Je suis entrée sans défense.

Jamais je n'aurais cru que mon cœur carnivore,
Autant que d'un veau gras, d'humains serait avide.
Mon petit creux trop grand, chair et os, sang et corps
Et toucher, seuls, pourraient remplir la panse vide.
Goût de vivre, qu'es-tu? Buffet de cannibale,
Coupe qui déborde dans des trous d'emmental?

Goût de vivre! J'ai dû fondre comme un fromage
Au soleil suffocant de ton sacré visage.
À ta table ronde, j'ai dégusté plateaux
D'odeurs et parole à dégager au plus tôt.
J'ai avalé tes yeux riches et onctueux,
En riant des pauvres: ceux qui vivent honteux.
Que valent vin rouge et pain noir des misérables
Qui, pour manne céleste, ont de niaises fables?
De toi, j'ai reçu ma première communion
Au camembert et au Cabernet Sauvignon.
L'excès de joie m'est dieu, autel, péché mignon.

Goût de vivre! Partout, tu règnes en despote;
Au carnaval, c'est toi qu'en tant que roi je vote.
Mon ventre est ta parade et ma langue, un palais
Devant lequel chars et tambours vont défiler.
Le Mardi gras dure du lundi au dimanche
Car, à son gré, le temps se plie comme une branche.

Au Mardi gras, l'hiver s'en va mais pas la luge.
Du sirop d'érable, il en pleut jusqu'au déluge.
Mardi gras, t'en va pas! Crêpes et chocolat,
Où volent confettis, tu les mangeras là.
Au marché aux puces, j'ai piqué un Pégase.
Je dis de chaque mot : « Ce n'était qu'une ph(r)ase. »
Goût de vivre, qu'es-tu? Un pot-pourri d'extases.

Joie de vivre

I.

Est-il vrai qu'au soir arrivent les pleurs
Et qu'au matin vient l'allégresse?
Que regrets amers suivent le bonheur
Et qu'elle est douce, la tristesse?
Je comble ma soif et, sans sécheresse,
Sèche larmes par l'eau vive et l'ivresse.

Ma coupe déborde et moi, je dépasse
La vitesse de la lumière.
Le char d'Hélios fonce et fond la glace.
Police, que vas-tu me faire?
Ô larmes sans frein, reflets de surface,
Comme l'écume, roulez sur ma face!

Car, quand sans but me travaillent les flots,
Me berce la brise marine.
Vagues m'entraînant, j'inspire sanglots;
Le vent est hamac pour narines.
Ô larmes sans fin, de mon trémolo,
Les saules pleureurs seront matelots!

Joie de vivre! Quand donc m'ouvriras-tu le ciel?
L'ange à l'épée de feu garde encore l'Éden.
J'attends que d'une aile de colombe ruisselle
Le Jourdain ou du vin pour y noyer mes peines.
Joie de vivre, baptême où les taches me lavent!
Joie de vivre, trésor des dragons et épaves!

II.

N'est-ce pas près du pré de l'Asphodèle
Qu'est la grotte où Rêves séjournent?
Que ces frères du repos éternel
Dans les bras de la Nuit retournent?
Le quotidien, sommeil peuplé de songes,
De porte d'ivoire sert aux mensonges.

Et la porte du Soleil, n'est-ce pas
Qu'Hadès la ferme au temps du rêve?
Tel le lierre, de l'astre-Roi les pas
Grimpent mes vertèbres sans trêve.
Lève-toi, Soleil! Ne cours pas pour fuir
Le Serpent arc-en-ciel mais conquérir!

Plus haut! Plus haut, comme l'Aigle royal!
Tel l'envol, grande est l'envergure.
Hisse-moi, Espoir, céleste amiral,
Sur l'horizon de mon futur!
Du zénith, rayons pleuvent en dépouilles
Quand d'aubes nimbées je gratte la rouille.

Joie de vivre! En Lazare, avec du bouche à bouche,
Tu me redresses comme une huppe de paon.
Pour que mon cœur batte, il suffit que tu me touches
La poitrine – mais va, perce-moi les tympans!
Joie de vivre, appelle les secours! Ah, j'accouche!
Joie de vivre, en arrêt, la vie renaît farouche!

III.

Je chante : « Mort, où est ton aiguillon? »
Dans l'air embaumé de murmures.
Est-il, tant qu'au feu vole un papillon,
Possible que l'hiver perdure?
« Enfer, où est ta victoire? » Autrefois
En latence, que contagie la joie!

Ô Joie! Mon cœur t'aime autant que mes yeux
Aiment la sublime Beauté,
Autant que mon âme aime le bon Dieu
Et mon corps, la bonne santé.
Mes pupilles, trous noirs plus clairs qu'un prisme,
Tu les dilates jusqu'à l'anévrisme.

Ô Joie! J'absorbe tes vives couleurs
Tel l'essuie-tout, mais tu m'es propre.
Plus rose que le flamant et la fleur,
Tu corriges ma vue myope.
Tu me fais voir le gris en argenté,
Le monde en réalité augmentée.

Joie de vivre! Devrais-je enlever mes sandales?
Me voici, terre sainte, en moi mais vue de loin.
S'échappent fumées comme un parfum de santal
De toi, buisson ardent ne te consumant point.
Joie de vivre, sans nom, hymne au commun accord!
Joie de vivre, inexorable comme la mort!

Le réveil de l'âme

Qui es-tu, ô mon âme, abîme de secrets,
Toi que ni mes larmes n'oseraient pénétrer?
Qui es-tu, sombre nuit où étoiles de mer
Sombrent dans l'oubli tel le soleil en hiver?
Toi qui, comme une ombre, me rafraîchis et suis,
Dis-moi où tu t'en vas, qui tu es – qui je suis!

Es-tu ange ou démon? Ténèbres ou lumière?
Ton nom est-il écrit au Ciel ou en enfer?
Pour te décrire, un mot, qu'est-il? Rien que poussière.
Mais que le vent l'élève! Et sous elle, on m'enterre.

Âme! Je te cherche et te fuis comme la peste.
Es-tu miroir de vie ou un regard funeste?
Des désirs maladifs, tu es quête et cachette,
Proche et inaccessible autant que mon squelette.
Lâchant des soupirs sous le feu des projecteurs,
Dans mes yeux ouverts tu t'éteins sans que t'y meures.

Seule face à moi-même, où trouver un refuge,
Quand toi, mon arche, tu abrites le déluge?
Âme! Glissent nuées sur ta voûte abyssale;
Se retire avec les vagues le littoral.
Et moi, craignant la pluie, mes pétales se ferment
Sous le dôme béant d'un firmament qui germe.

Tu es tout un jardin dans un vase de verre,
Une eau de rose qui pousse dans le désert.
Mais tu te montres dure, un cadre à la surface
Duquel, des souvenirs, remontent les carcasses.

Des veilleuses, s'étire une ombre sans visage
Sur l'enfance aux habits rétrécis au lavage.
Lorsque tu dors, j'allonge un bras vers le tiroir
De la bleue table de chevet qu'est ma mémoire.

Ô mon âme, combien de temps encore dois-je
Noyer mon chagrin dans ton gouffre où astres nagent?
Comme eux là-haut, tu me files entre les doigts
Qui t'ont à leur bout telle une étoffe de soie.
Voyant que veut ma peau le jour qui me rend folle,
Tes rêves lucides m'habillent de symboles.

Quand je suis mise à nu dans les bras de Morphée,
Comme un voile couvrant des têtes décoiffées,
Comme un rideau qui ne laisse passer ni neige,

Ni brise, ni regards, âme, tu me protèges.
Un cratère de lune, est-il plus doux qu'un lit?
Sous l'édredon blanc de ta lueur, je dis oui.

Âme! Toi seule te blottis contre mon corps,
Ta chaleur donnant vie à lui qui fait le mort.
Mes membres engourdis, tes rayons sans soleil
Les secouent d'un baiser s'y couchant sans sommeil.

Âme! Ne puis-je te serrer que prise au piège
Du temps pesant sur moi quand l'inertie m'allège?
Réveille-toi, l'arme à la main ou dans le cœur,
Pour te défaire des cordes de la torpeur.

Âme! Tiens-toi droite et ne désespère pas :
Peu importe la voie, Dieu guidera tes pas.
L'existence, partie de chasse et jeu d'échecs,
Capture dans l'agir ceux qui lui sont métèques.

Ô mon âme, abîme où trottent des chevaux blancs,
Me prédatant pourtant, tu sers de proie aux vents!
Qu'es-tu? Tu es une personne et n'es personne,
Un « Qui es-tu? » levant le ton quand tout détone.
Étrangère au monde et, de droit divin, sa reine,
Sans être un être humain, tu ne peux qu'être humaine.

La danse des nymphes

I.

Le jour se lève en moi. Les nuées s'évaporent.
Après la tempête se forme l'éclaircie.
L'arc-en-ciel est versé comme du vin d'amphore;
À table, tout là-haut, mon regard est assis.

Ce jour-là se lève, comme moi, sans réserve,
Dans un ciel dégagé, bleu, libre comme l'air.
Mon cœur, ayant hâte à ce que la vie réserve,
Est un soleil brillant de sa propre lumière.

Telle une corolle au matin s'ouvrent mes yeux
Sur l'aurore, un buisson de roses sans épines.
Plus gros que mon ventre, il n'est pas petit, leur creux,
Eux qui sont friands du miel des fleurs sans racines.

Que je m'épanouis! La rosée glisse comme,
Des anges qui secouent les ailes, la poussière.
Je goûte et vois que le monde est bon, et que l'Homme,
L'aveugle la beauté vive comme elle éclaire.

Que la lune est exquise! En jetant ses épices,
Les étoiles, émane un parfum de marmite.
Grand comme la hauteur qu'ont les feux d'artifice,
L'Espoir, du chocolat, est la dorée pépite.

Et moi, enfant dans un magasin de bonbons,
J'en croque à pleines dents en me riant du sort.
Je flotte dans les airs tout comme le poisson
Dans l'eau, un oiseau qui en bas prend son essor.

Du dieu Horloge, rejoignez la ronde,
Ô sylphides qui sculptez les nuages!
Pieds, comme une aiguille, encerclez le monde,
Vous qui connaissez du Temps les rouages!
Et alors, Muses, vos cheveux joueront
En boucle comme les chansons d'un disque.
Pléiades, l'axe de rotation
Déjà s'incline telle une odalisque.
Rond et mûr comme la Terre jadis,
Cueillons cet instant avant qu'il pourrisse!

II.

Désormais, sans que me retiennent doute et peur,

Autant que mes jambes je suis fort dégourdie.
La danse des nymphes m'emporte avec les heures
Qui avancent en se suivant d'un pas hardi.
Le soleil, tout autour, ne laissant pas de traces,
Valse et darde des traits qu'aucune pluie n'efface.

Dans la forêt vierge, au cœur d'un champ fertile,
Comme Marie, ces fées serrent leur enfant : moi.
Quand sur l'ourlet de leur robe dégrafée file
Le Temps, ses mains rouges de sang semblent de soie.
Ô Vérité, tels leurs orteils baisant la mousse,
Nue, déchaussée, tu me piétines en douce!

Roses sans mystère, tels des coquelicots,
Vous débutez le bal dans les bras des bruyères!
Lilas, aspérule et pervenche sont l'écho,
Au printemps éternel, des neiges de l'hiver!
De quelle fleur fondront, pour les noirs rhytidomes,
Les effluves en chrême exempt de rites d'hommes?

Étoiles de la mer, sur un air de jeunesse,
Je vogue comme vos cheveux au gré du vent!
Le silence, contre nos lyres en liesse,
Se brise comme les vagues de l'océan!
Brise, brises-tu les arbres lorsqu'ils se ploient?
Nos cordes vocales, tirant, tueront les bois.

La danse des nymphes, macabre et si vivace,
Déchire mes cris en confettis de poussière.
Mon âme, elle transforme en papillon que chassent
Les regrets du passé grouillant comme des vers.
Devrai-je descendre au sous-sol dont les entrailles
Sont fraîches comme les soupirs d'un éventail?

Non, jamais de la vie! De l'ombre de la mort
Naîtra un souffle ailé, un chant de rouge-gorge.
J'ai les pieds sur terre, mais dans l'onde sonore
Je noie le poids du monde et du démon Horloge.
Ô écume des jours, débarrassez la table!
J'ôte et expulse la Gravité, hôte affable.

De Chronos-Maître, rejoignez la ronde,
Ô Heures perdues en quête de père!
Le monde qui vous entoure, ce monde,
Vous l'entourerez par votre atmosphère!
La Grande Roue de Fortune, Dryade,
Deviendra couronne en feuilles de chêne.
Comme un carrousel tournent, Oréade,

De l’amour fort mort, les échos des peines.
Retournez-vous, paons, comme un sablier,
Si des ailes de goudron vous voyez!

De Cronos, mettre sur la table ronde
La chair de la chair, c’est servir des pierres.
Vas-y, Ondine, fais le deuil du monde!
Des fontaines, tes larmes d’or sont mères.
Et toi, Naïade, du fleuve tranquille
De la vie sans examen, suis le cours.
Aie, Néréide, pour automobile
Le roulis des flots, la mer pour parcours.
Au centre du cercle, aux tables d’honneur,
Sans chair mais de pierre, est assis mon cœur.

Chant grégo*rien*

I. La brebis est garée
(au stationnement du Chemin de Croix)

Dis-moi, ô Créateur, comment chanter Ta gloire?
Dans la nuit épaisse, comment sentir Tes flammes?
Pour ma lyre, plus rien ne rime avec « espoir »,
S'étant désaccordée au rythme de mon âme.

Mon chant s'est égaré au bord de l'infini,
Où les cygnes meurent, abandonnant la lutte.
S'étant cassée, ma voix perd ses accents bénis
Dans l'incendie de Rome où je joue de la flûte.

Faisant la sourde oreille et voilant Ton visage,
Mes larmes, cris au Ciel… Combien Tu en ignores?
Sans que Ton feu sacré me consume, autophage,
Ma faim de justice, en vengeance, se dévore.

Ce qui aujourd'hui n'est qu'une mièvre étincelle,
M'en servirai-je de torche éclairant les ombres?
Est-ce Ton brasier au sommet du mont Carmel
Ou la pluie de soufre de Sodome en décombres?

Des sapes de la mer du temps, j'attends qu'érige
Ton doigt un palais au Soleil de vérité.
Comme une aile assourdie par le bord des rémiges,
Tambour des cieux, Ton cœur bat dans l'obscurité.

Dieu! Pulsant, Tes rayons
Pompent le sang vers l'horizon.
Tu pèseras mon cœur
Contre ma plume bleue d'auteure.
Les flots azurs, Roi, qui T'adorent,
Combien cachent-ils de trésors?

Comme une rivière, dans Tes bras je me jette,
Ta voix portant comme l'écume rugissante.
Quand la vie suit son cours, mon souffle court s'arrête
Devant les richesses sous ma dette flottante.

Tes abîmes gardent au sein des coquillages
Des perles; épaves, en lingots d'or, abondent.
Voilier solitaire, quitterai-je la plage
Pour chercher au loin la Source des eaux profondes?

Toi seul crées une onde où n'était qu'un cœur de pierre

Et, l'eau qui en jaillit, Tu la changes en vin.
Ivre de joie, je m'effondre en larmes de verre,
Fontaine d'Aréthuse où je noie mon chagrin.

J'ai, jusqu'aux oreilles, le sourire fendu,
Genoux pliés sous un déluge de sanglots.
Je suis le fils prodigue et la drachme perdue,
Au dos arqué comme un lancer du javelot.

Se courbant, les branches de l'arbre de vie m'ont
Lâchée telle une feuille au gré de vents sans frein.
Retrouverai-je le chemin de la maison?
L'on m'a promis manoirs, mais fermé le jardin.

Dieu! Aie l'oreille vaste
Aux prières de pénitent :
« Donne-moi d'être chaste
Mais, s'il Te plaît, pas maintenant! »
Chèvre de Pan, je reviendrai
Comme une brebis égarée.

II. Louanges d'un loup aux anges

Dieu! Mon corps, temple de l'Esprit,
Je veux en faire ma demeure.
Mieux encore : une brasserie,
Pour que m'habite le bonheur!
Et je boirai à ma santé,
Même dans les châteaux hantés.

La Terre est-elle un hôpital,
Une école ou un zoo humain?
Devrais-je enlever mes sandales
En entrant dans les lieux divins?
Prisonnier de ce que Tu es,
Celui Qui est peux-Tu tuer?

Dieu! M'envies-Tu d'être mortelle
Et, limitée, d'avoir ma place?
Que l'existence, criminelle,
Où je passe efface les traces?
De disparaître à chaque pas,
Devenant qui je ne suis pas?

Je Te plains, Toi dont le visage,
Tout en vivant, nul ne peut voir.
L'Homme est créé à Ton image,
Mais Tu es au dos du miroir.

Dis-moi, m'as-Tu tourné le dos
Ou est-ce moi qui suis de dos?

N'aie pas pitié de moi. C'est moi
Qui ai pitié à Ton égard.
Tu n'as pas d'Autre qui Te voie
Et moi, je vis dans son regard.
Tu n'as pas d'ombre qui Te cache,
Pas de couleurs, étant sans tache.

Hallelujah! Je suis aux anges
D'être un loup pour l'Agneau de Dieu.
D'être femme plutôt qu'un ange,
Sur la terre pas comme aux Cieux.
Les moutons, de les égorger
Avant qu'ait faim le Bon Berger.

De manquer de tout, sauf de manques,
Mes prés d'herbe fraîche étant vides.
D'être un poisson de banc, sans banque
D'où retirer l'argent liquide.
D'échouer dans la vie, une île
Et non un long fleuve tranquille.

D'être grave comme un noir gouffre,
Dissipée comme la fumée.
D'exalter, de mon cœur qui souffre,
Chants de rossignol déplumé.
Que rayons du soleil soient sève
Sans qu'au firmament je m'élève.

D'être enfoncée comme un fossile.
Du temps, l'échelle a le vertige.
D'avoir l'équilibre fragile
Des coccinelles sur les tiges.
Que des vers forent dans mon sol
L'or et déjà, non le pétrole.

Dieu! Vois la tombe que j'ai creusée;
Plus creuses, sans yeux, sont mes orbites.
Qui suis-je? Squelette déguisé.
Me sont chair cellules satellites.
La Mort frappant comme une comète,
Les débris renaissent en planète.

Que suis-je? Cratère d'une lune
Criblée de balles, de solitudes.
Je ne suis remplie que de lacunes,

Le néant étant ma plénitude.
Sur la Croix T'étant vidé de sang,
J'ai sauvé mon âme en le versant.
Qui vit de l'épée meurt de l'épée.
Je partage, de l'Esprit de paix,
Peines et plaies quand j'en suis coupée.

Exsultet de l'adolescence

O felix culpa
quae talem et tantum
meruit habere Redemptorem!

La fille d'Ève:

« Voilà, je l'ai tuée. La fille de tes rêves
Au repos éternel est morte en vivant, Père.
Devant un fruit si beau, à la faim j'ai fait grève;
Je goûte le soleil, mes yeux s'étant ouverts.

De ton enfant chérie, que reste-t-il? Plus rien.
Rivières de larmes, d'elle, sont les vestiges.
J'ai cueilli le savoir, coupé les "pour ton bien",
Sans voir, dans mon jardin, du regret pousser tiges.

Que suis-je devenue? Brute sans diamant,
Perle sans coquille, tableau sorti du cadre.
Sont froissées les feuilles servant de vêtements
Et mes pages blanches, à l'œil nu, l'on regarde. »

Le chœur sans cœur:

« S'est déposée sur ta bienheureuse figure
La poussière, ainsi que la poursuite en justice.
Pourquoi t'étonnes-tu, statuant sans sculpture,
Qu'à ton œuvre de mort les témoins soient complices?

Sagesse de l'adolescence est la révolte;
Entre ses deux têtes, les portes de l'enfer.
Pourquoi quittes-tu les lieux du crime? Récolte
Les sangs doutes semés sur les pas de ta mère! »

Ève:

« Ma fille, aux "Où es-tu?" ne prête pas l'oreille.
Ne sont à leur place que ceux qu'on emprisonne.
Je suis debout: suis-moi! Écoute mes conseils.
Le Serpent rampe et Dieu est assis sur Son trône.

Moi seule suis libre d'aller où que me portent
Mes désirs, des vagues de chaleur sans rayons.
Me conduit un vent de fraîcheur. L'on me dit morte.
Je respire l'air pur et l'on salit mon nom.

Je n'ai voulu, pourtant, qu'un cri d'humanité
Au sein de l'harmonie qui étouffait ma voix,
Qu'explorer le néant, que d'espoirs l'habiter,
Que dans le désert de la vie tracer ma voie,

Que des maux et folies entretenir la vigne,
Que noyer dans l'alcool silences de statue,
Qu'ouvrir mon cœur au monde et lire entre ses lignes
Plutôt qu'ouvrir des plaies sur les sentiers battus!

Mais l'on m'a achevée pour n'avoir pas été
Parfaite mais femme, une étoile de poussière.
Mon ras-le-bol du sol logeant la gravité,
Comme un raz-de-marée, sinistrera la Terre. »

L'Humanité:

« Maudite sois-tu, Ève, égrégore du Temps!
Ton goût du savoir nous a privés de délices.
Qu'attendre de toi, Vie? Chutant dans le néant,
Tu fis s'écraser nos plaisirs dans le supplice. »

Le Père:

« N'est écrasée que la tête du vil Serpent.
La voilà en bouillie sous les pieds de Marie!
Il est captif. De lui, n'échappent que relents
Appelant au festin des vers et bactéries.

Vois, mon enfant, Ève qui face à la nouvelle,
Comme une fleur fanée sous un vent froid, s'incline.
Crie le fils prodigue: "Père, contre le ciel,
Envers toi j'ai péché! De toi, je suis indigne."

Pareil, tu reviendras à la vie, dans mes bras,
Tels les champs dévêtus repoussant au printemps.
Oiseaux pousseront chants quand mourra le veau gras;
Ne repousse plus le port de beaux vêtements... »

La fille d'Ève:

« Père, à la bague aux doigts, aux sandales aux pieds,
Je préfère l'habit de feuilles sans couleurs.
Aussi pâle, je ne veux jamais festoyer
Au sein de ta maison aux multiples demeures.

Car les jours ont broyé la lueur de mes yeux,
Ont rongé mon rire et le rose de mes joues.

Je ne cherche qu'une ombre à l'abri de ton feu,
Dans un pays lointain – ou la gueule du loup! »

Le chœur sans cœur:

« Pars si tel est ton vœu. Mais sache que ton Dieu
N'aura plus Sa voix de Père, mais d'orphelin.
Et celui qui, hier, touchait le ciel, ses yeux
Descendront au niveau de la mer et des tiens.

Dès que tu lèveras le regard, tes pupilles,
Autrefois des ailes, deviendront blocs de marbre.
Sous le poids de la neige, atteindront tes chevilles
Les branches qui avant formaient une œuvre d'arbres.

Tu iras droit devant mais nulle part, tes yeux
Sortant de leur orbite, affamés de tout voir.
Et la roue de Fortune, auparavant un jeu,
N'ouvrira qu'en hiver comme les patinoires. »

La fille d'Ève:

« Tant pis! Déjà ma vie n'est plus ni carrousel,
Ni grande roue, mais roue pour un hamster de taille.
Je forme, en allant droit dans le cercle éternel,
L'Homme que je deviens, le fruit de mes entrailles.

J'enfante avec douleur – ô sublime agonie! –
Un nouveau paradis, m'ayant pour seule graine.
Je me crée moi-même. Dans ma cosmogonie,
Je renais au monde, je regoûte l'Éden.

Qui suis-je? Le chemin du retour est barré
Par des anges tenant une épée flamboyante.
Je suis des yeux le flux des souvenirs, marées
Replongeant en enfance une larme brûlante. »

Table des matières

Préface dos au miroir 5

N.B. Droits liés à l'ouvrage 16

A. Côté Jardin: La Chute de l'ange déçu 19

I. Enfance, paradis perdu 21

II. Je n'étais qu'une enfant 61

III. De profundis 95

IV. Abyssus abyssum invocat 115

V. Les soupirs de Mère Nature 133

B. Côté Cour: L'éternel retour, retour de l'Éternel? 165

VI. Les traces (de ce) que je suis 167

VII. Destin et devenir 178

VIII. Moriturne numquam amor verus 199

IX. Interlude en vers libres 239

X. Comptines pour adultes 263

XI. Nostalgie du paradis perdu 284

XII. Enfance, paradis regagné 301

« Ce livre que vous tenez là est un fruit cueilli au cœur du jardin d'Éden, empreint de parfums floraux mais dont la chair est mûre. Provient-il du sommet de l'arbre de vie ou de celui de la connaissance du bien et du mal, entraînant la mort? Est-il d'un rouge vif comme le cœur de bébé battant dans un ventre maternel ou comme le sang versé sur une scène de crime? Approchez-vous, goûtez-y avec les yeux et voyez par vous-mêmes; seule l'expérience vous permettra d'en juger la nature. »

N.B. L'avatar de Marine Mariposa est tiré du livre "The Beauties of Nature", dans lequel figurent 101 peintures à l'huile de Miho Hirano.

Qui est Marine Mariposa, cette étrangère mythique, cette entité désincarnée, cette pure abstraction fluctuant dans le vide? N'ayant ni nom de famille, ni visage identifiable, ni présence officielle dans le monde, par quoi la reconnaît-on? Réponse: c'est à vous de vous reconnaître en elle.